



**Un monde  
un peu meilleur**

Jacques Beaumier



# Un monde un peu meilleur

Jacques Beaumier

*Ouvrez les yeux, regardez  
Et nous y sommes  
Derrière ces portes d'entrée  
De mémoire d'homme  
Rien ne fut imaginé  
Plus beau en somme*

*Jamais un monde meilleur  
De tout temps n'a été  
Un univers où tout abonde  
D'un éternel été  
Une vie où se confondent  
Rêve et réalité  
Où ne reste à trouver  
Que le simple et long bonheur d'aimer*

Avatar – William Sheller

## Prologue

Il était tard ; le capitaine Anderson Hill, chef de la brigade territoriale, était assis à son bureau. Il se renversa dans son fauteuil en étirant ses jambes, ses larges épaules débordant un peu du dossier. Son visage aux traits fermes se tourna vers le plafond et son regard parcourut la pièce. La peinture récente des murs, le mobilier moderne et l'éclairage abondant donnaient à la pièce une clarté agréable. Anderson, lui, avait l'air sombre et contrarié. Il avait éteint d'un geste rageur un des trois écrans de sa table. Il avait pourtant l'habitude de travailler sans stopper le flux d'images et de commentaires de la chaîne d'information locale et une sorte de sixième sens l'alertait quand une information le concernait. Le reportage qu'il venait de voir faisait un rappel très dramatique de crimes et délits commis par des migrants frappés de procédure d'éviction. Anderson savait que les raisons de ces expulsions étaient souvent futiles ;

désespérés par l'injustice de cette sanction, des migrants disparaissaient et survivaient comme ils pouvaient, sombrant parfois dans la délinquance et la violence. Mais ce qu'il n'avait pas supporté, c'était les propos tenus par Rajani, le maître du Conseil des Districts :

— Les citoyens sont excédés ; nos forces de sécurité doivent se ressaisir et traiter ce problème en priorité !

Pourtant, la dérive populiste de Rajani n'engageait que lui. Les priorités de la brigade étaient clairement définies et ne pouvaient être remises en question sans concertation. Quand l'appel de Rajani avait clignoté sur sa ligne directe, Anderson s'était calé dans son fauteuil, prêt à batailler pour obtenir des excuses.

— Capitaine Hill, je sais ce que vous pensez, avait déclaré Rajani, mais ça ne m'intéresse pas plus que vous ne l'êtes par la politique. Je vous rappelle simplement que mes sources de renseignement sont nombreuses ; si j'apprends que vous avez négligé des informations permettant

l'arrestation de clandestins, vous devrez vous expliquer devant le Conseil.

Il avait raccroché sans attendre de réponse. Anderson était surpris et furieux ; il n'était pas habitué à cette brutalité de la part de Rajani et encore moins à être menacé de cette façon. Il décida de ne tenir aucun compte de cet échange et de laisser son équipe travailler sans nouvelles consignes. Il ferma son bureau à clé et rentra chez lui.

\*

Depuis quelques jours, les signalements concernant de possibles clandestins se multipliaient et Christopher, jeune officier chargé de suivi des expulsions, perdait son temps en vérifications qui ne débouchaient sur rien. Il reposa le téléphone avec lassitude. La femme qui venait de contacter son service était typique de cette population oisive et malfaisante qui s'occupait en espionnant ses voisins. Elle avait vu le reportage sur les migrants en

fuite et elle était convaincue que son voisin Ousmane cachait quelqu'un chez lui.

— J'ai entendu du bruit ce matin, après qu'Ousmane est parti travailler. Et je l'ai vu revenir plusieurs fois avec un plateau-repas alors qu'il dîne au restaurant de son entreprise !

Certain que les vérifications de routine ne donneraient rien, Christopher se connecta au fichier des migrants et rechercha l'adresse indiquée. Il s'agissait bien d'Ousmane Mbaye Sonko, identifiant RV8320. Quelques minutes plus tard, il entra dans le bureau d'Anderson :

— Capitaine, un signalement qui mérite peut-être une intervention chez un certain Ousmane RV8320.

— Il n'a pas de nom, votre Ousmane ?

— Trop compliqué, Capitaine. Mais dans son dernier rapport de surveillance, il est noté qu'il n'a pas participé à la Fête de l'Union le premier juillet et qu'il communique en swahili avec un dénommé Koffi Mawuko.



— Et alors, c'est anormal de parler sa langue natale ?

— Je ne sais pas capitaine, mais Mawuko est en fuite depuis une semaine.

— Il a fait quelque chose de grave ?

— Non, capitaine, il doit juste être expulsé après un problème à son usine.

— Je regarde ça, Christopher et je vous tiens au courant dans la journée.

Anderson détestait ce genre de situation. Non seulement il fallait partir à la chasse d'un pauvre bougre terrorisé, mais celui qui le protégeait serait inévitablement expulsé avec lui ; Rajani serait comblé ! Il consulta le fichier central pour en savoir plus sur cet Ousmane. Ce n'était pas un profil habituel de migrant, mais un scientifique de haut niveau qui avait un poste de cultivateur d'organes chez Organs Farm Inc. Anderson n'eut pas de difficulté à accéder à son dossier professionnel. Il voulait en savoir plus avant de déclencher l'intervention.

Une heure plus tard, il demanda à être mis en relation avec Alistair MacLeod, un des membres les plus influents du

Conseil. Ils se connaissaient depuis longtemps et s'appréciaient mutuellement :

— Comment allez-vous Anderson ?

— J'essaie de faire mon travail convenablement. Et vous-même, comment allez-vous ?

— Beaucoup mieux que l'an dernier, croyez-moi !

— Curieusement, mon appel est en lien avec votre greffe de pancréas. Vous ignorez certainement tout de l'homme qui vous a sauvé la vie, mais il pourrait avoir besoin de vous.

Anderson raconta à Alistair comment une déviance cellulaire avait failli le priver de cette greffe devenue urgente. En dépit de quarante heures de Soutien Intégratif imposées par le Conseil en raison de son absence aux commémorations du premier juillet, Ousmane avait travaillé sans relâche pour régler le problème, sacrifiant ses jours de repos et une bonne partie de son sommeil. Alistair l'écouta avec attention, jusqu'à la conclusion d'Anderson.

— Cet après-midi, nous allons chez lui arrêter son ami Koffi, qu'il protège en le cachant. Après ça, Ousmane aura besoin de votre aide pour ne pas être expulsé aussi et pour pouvoir sauver d'autres vies.

Anderson se sentait mieux. Il restait désolé pour Koffi qui n'échapperait pas à l'expulsion, mais Alistair avait promis qu'Ousmane ne serait pas inquiété.

\*

Christopher réunit son équipe vers quatorze heures trente. Anderson ne pouvait pas les accompagner, mais il se chargea de les briefer lui-même :

— Pas de sommations, Koffi pourrait avoir un geste désespéré. Évitez toute violence mais soyez prudents.

Vers quinze heures, Christopher et ses coéquipiers forcèrent la porte d'Ousmane. En pénétrant dans le studio, Christopher sut que quelque chose n'était pas normal ; une forme était allongée sur le lit, recroquevillée sous une couverture,

tandis qu'un homme noir sortait de la salle d'eau, une serviette à la main. En fait Koffi était malade et Ousmane était repassé chez lui pour le soigner. En voyant Christopher il comprit immédiatement la situation et la rage qu'il contenait depuis des mois explosa en lui. Saisissant un couteau sur la table, il se précipita vers eux en hurlant :

— Vous ne l'emmènerez pas !

Christopher leva les bras dans un réflexe de protection et n'eut pas le temps d'ajuster son tir. La décharge magnétique toucha Ousmane en plein visage. Il tomba en arrière comme une masse, la tête frappant violemment le coin de la table. Koffi se redressa sur le lit et il tremblait de tout son corps.

\*

Anderson avait fermé la porte de son bureau. Le menton posé sur ses mains croisées, il était parfaitement immobile depuis de longues minutes ; Ousmane était mort et Koffi en prison. Christopher était

consigné en suivi psychologique et ne reviendrait pas avant deux semaines.

Il fallait se lever et faire ce qui devait être fait. Il arriva chez Organs Farm Inc. vers dix-sept heures et tendit son insigne électronique à une hôtesse du bureau d'accueil. Elle lui trouva l'air fatigué et l'informa qu'on allait venir le chercher, mais qu'il devrait attendre quelques minutes. Assis sur la banquette, il se demandait quelle avait été la nature exacte de la relation entre Ousmane et Salimah, l'unique personne qu'il avait trouvé à informer de son décès. Une jeune femme blonde s'approcha en souriant :

— Je vous accompagne ; Salimah vous attend. J'espère qu'elle n'a pas d'ennuis !

Anderson ne répondit pas. Ils empruntèrent un long trottoir roulant qui desservait de nombreuses coursives, puis un ascenseur qui les déposa au douzième étage. Tout était dans des tons de blanc et gris, d'une propreté absolue. Ils ne croisèrent que quelques employés en

blouse blanche pendant leur trajet. Mais derrière les vitrages opalescents des laboratoires, on pouvait entrevoir une importante activité. La jeune femme ouvrit une porte et la lumière inonda une petite salle de réunion au mobilier confortable. Elle l'invita à se servir au distributeur de boissons, élégamment encastré dans la paroi et s'installer en attendant Salimah, puis elle se retira. Anderson ne voulait pas boire et attendit debout. Salimah entra et ferma la porte. Elle portait une blouse de laboratoire qui ne pouvait dissimuler complètement une silhouette pleine de féminité et de douceur ; Anderson ne put s'empêcher de remarquer qu'elle était belle et semblait plus jeune que ses trente-huit ans. C'était assez remarquable pour une femme qui avait connu des années si difficiles, dans son pays comme depuis son entrée dans l'Union. Salimah ne fit pas d'effort de politesse, mais elle ne montrait aucun signe de peur ou de nervosité. Elle était grave et silencieuse, le regard interrogateur.

— Il s'agit d'Ousmane, dit Anderson, un accident, je suis désolé...

Il hésita, traversé par la conviction qu'elle aimait Ousmane et il se sentit déplacé. Elle comprit immédiatement :

— Comment est-ce arrivé ?

Il raconta l'intervention de son équipe en termes précis de rapport de police, mais il y avait de la compassion dans son regard et dans sa voix. Salimah lui tourna lentement le dos puis, courbée de chagrin, elle posa son visage entre ses mains et pleura silencieusement. Anderson était incapable du moindre geste, paralysé par la culpabilité. Soudain, elle se redressa pour lui faire face :

— Pouvez-vous m'expliquer au nom de quoi vous détruisez nos vies ? demanda-t-elle.

\*

Anderson arriva à l'Hôtel du Conseil un peu avant dix-neuf heures. Les gardes postés à l'entrée le connaissaient bien et le

saluèrent au passage. Quelques instants plus tard, il entra dans le bureau de Rajani absorbé dans la consultation d'un écran ; il leva les yeux avec une expression de surprise teintée d'inquiétude :

— Et bien capitaine, qu'est-ce qui vous amène ? lança-t-il d'un ton détaché.

D'un geste sec, Anderson arracha de son uniforme le badge portant son nom et le jeta sur le bureau.

— Maintenant, c'est moi qui vais parler aux électeurs, dit-il en sortant, et ça ne va pas vous plaire.



## Première partie

Le cabélec autonome s'arrêta silencieusement devant les studios de Second District News, un ensemble de bâtiments végétalisés de la Media Factory, au cœur du deuxième district. Le dossier se releva et le passager, sortant de sa méditation, récupéra son EnergyPhone connecté sur l'accoudoir ; le crédit d'eurowatts était remonté au maximum, conformément au message promotionnel qui s'étalait sur les véhicules de la compagnie. Vingt ans plus tôt, Japan Power avait industrialisé une batterie de cent grammes, rechargeable en quelques minutes et capable de stocker assez d'électricité pour des dizaines de kilomètres en cabélec. L'intégration de cette réserve d'énergie dans les smartphones devenus EnergyPhones avait fait de l'eurowatt le mode de paiement de nombreux services. Anderson sortit du cabélec avec un haussement d'épaules ; il faudrait quand

même vérifier le montant de la commission EasyCab sur la recharge.

Il était en retard et entra d'un pas rapide dans le vaste hall d'accueil. Dans un calme surprenant, une foule de techniciens, coursiers ou chargés d'entretien se croisaient sans ralentir ni dévier de leurs trajectoires ; la plupart étaient des androïdes de dernière génération.

Quelques minutes plus tard, Anderson était installé dans l'un des trois fauteuils du petit salon en estrade, sur un côté du plateau. Charlene Brooks, la présentatrice vedette de Weekly Events, vint s'asseoir en souriant. Le fauteuil était bas ; elle croisa les jambes et tira sa courte jupe vers ses genoux, sans grand résultat. Remettant en place une mèche de cheveux blonds, elle jeta un coup d'œil sur son écran bracelet et se tourna vers son invité :

— Bonsoir, Capitaine Hill. Ce soir, je devrais plutôt vous appeler « Anderson Hill ». Vous avez dirigé la Brigade Territoriale pendant douze ans, mais vous venez d'annoncer votre démission en raison d'un

grave désaccord avec le Conseil des Districts. Pouvez-vous nous expliquer cette décision ?

Anderson leva un regard déterminé :

— Bien sûr, et je dois cette explication à tous les citoyens, dit-il de cette voix ferme et posée qui captait l'attention. J'ai assumé pendant plus de douze ans les responsabilités de Chef de Brigade et pendant toutes ces années, j'étais convaincu que ma mission était d'assurer la protection de l'ensemble de la population des quatre districts, sans distinction. Mais dernièrement, j'ai dû admettre que le Conseil attendait tout autre chose de la Brigade.

— Et qu'est-ce que le Conseil attendait, selon vous ?

— Que la Brigade participe à la manipulation de l'opinion par son action répressive. L'objectif est d'effrayer les Citoyens Électeurs et de les convaincre que les districts un et deux pourraient sombrer dans la délinquance si le Conseil n'était pas réélu.

— Mais pourquoi cette prise de conscience, après tant d'années de bonne entente avec le pouvoir politique ?

— La situation a changé, peut-être parce que le Conseil n'est pas sûr d'être réélu. En ce qui me concerne j'ai dû assumer la mort injuste d'un migrant, un homme admirable, et la femme qui l'aimait m'a fait prendre conscience de ma part de responsabilité.

Anderson expliqua comment les déclarations alarmistes de Rajani, le Maître du Conseil, avaient provoqué une psychose collective multipliant les arrestations de clandestins ; Ousmane avait été accidentellement tué pendant une de ces interventions.

— En fait, ces arrestations n'étaient pas nécessaires ; nous n'avons pas affaire à de dangereux délinquants mais à de pauvres gens en situation irrégulière. Suite à ces événements j'ai réalisé que notre mission de sûreté était instrumentalisée par les politiques, conclut-il. En réalité, le Conseil ne se préoccupe que des districts un et deux ;

la sécurité des Citoyens Électeurs est clairement prioritaire. J'ai donc choisi la démission et je vais maintenant travailler avec l'ONG United Mankind qui protège ceux qui en ont le plus besoin ; les habitants du troisième et du quatrième district.

Les accusations que portait Anderson provoquèrent une onde de choc considérable. Avant la fin de la soirée, les médias retraçaient sa carrière, rappelant sa réputation d'intégrité et l'autorité avec laquelle il avait toujours tenu ses troupes dans la vocation de service public. Sa crédibilité était indiscutable et son réquisitoire d'autant plus convaincant.

Dès le lendemain, à dix heures, la porte-parole du Conseil fit une brève déclaration qui fut largement diffusée. Elle rappelait que l'interpellation dans laquelle Ousmane avait trouvé la mort avait été menée sous la responsabilité du Capitaine Hill et précisait qu'Ousmane, coupable d'hébergement illégal d'un migrant en fuite, avait agressé les forces de police à l'arme blanche. Ces informations étaient

incomplètes et partiellement inexactes ; Ousmane était nerveusement épuisé par des sanctions administratives injustifiées, Anderson n'était pas présent lors de l'intervention et « l'arme blanche » était un couteau de table à bout rond. En vérité, Ousmane n'avait rien d'un tueur ni d'un forcené ; le jeune officier Christopher avait simplement paniqué devant son geste de révolte.

\*

En fin de matinée, les principaux administrateurs de United Mankind étaient réunis dans le bureau du président, Gopal Karmalesh. C'était un petit homme affable qui cachait son embonpoint derrière une veste officier bien coupée sur une chemise à col indien. Les mains dans le dos, il marchait de long en large devant le fauteuil d'Anderson. Ashley Beresford, grande et mince, était assise très droite dans le deuxième fauteuil, les mains posées sur le genou. L'élégance bohème de sa robe

longue s'accordait au chignon de cheveux gris.

— Je ne comprends pas votre position, reprit Anderson, je me suis librement exprimé en tant que Capitaine de Brigade démissionnaire, pas au nom de United Mankind !

— Soyons réalistes, Anderson ; vous savez bien que les médias et le public ne font pas la différence, répondit Gopal sur un ton professoral. Vous avez changé d'univers ; ici nous sommes condamnés à la diplomatie. Votre notoriété sert évidemment nos intérêts, mais vous devez prendre en compte les contraintes politiques.

— De quels intérêts parlez-vous ? demanda sèchement Anderson.

Il y eut un silence ; Gopal soutenait son regard, le visage fermé. Ashley se tourna vers lui en souriant. Toujours séduisante, elle s'exprimait avec une distinction d'un autre temps :

— Il s'agit, bien entendu, de l'intérêt exclusif de notre mission qui exige que nous veillions à la pérennité de notre

organisation. Vous ne pouvez ignorer, cher Anderson, que le Conseil soutient notre action ; nous ne pouvons pas nous permettre d'affronter les représentants de l'Union.

Anderson ne répondit pas immédiatement. Il savait parfaitement que United Mankind apportait une forme de caution morale au pouvoir politique. Le gouvernement des élites s'était imposé ; il fallait des organisations d'assistance aux plus pauvres pour maintenir la stabilité de la société.

— Je ne suis pas certain qu'Ousmane aurait compris la subtilité de votre position. Mais de toute façon, conclut-il calmement, ma position de porte-parole m'imposera à l'avenir de m'exprimer sous votre contrôle.

La tension de leur échange était apaisée. De retour à son bureau, Anderson s'arrêta un instant sur le pas de la porte. Tout excès ostentatoire avait été soigneusement évité, mais la qualité des matériaux, l'harmonie des couleurs et la douceur de l'éclairage le mirent mal à l'aise



tant l'atmosphère était feutrée, presque luxueuse. Il referma la porte derrière lui ; il avait besoin de réfléchir à sa nouvelle situation avant de plonger dans les dossiers qui l'attendaient. Ignorant le petit salon qui meublait l'angle opposé, il vint s'asseoir à sa table de travail. Anderson ne savait pas réfléchir dans un fauteuil. Il resta assis jusqu'à l'heure du déjeuner et quand il se leva pour rejoindre l'ascenseur il avait retrouvé toute sa vitalité ; une lueur pleine d'énergie habitait son regard.

\*

L'EnergyPhone de Felicidad s'anima, elle posa délicatement la petite Linda dans son lit et prit l'appel avec empressement :

— Bonjour Capitaine Hill, lança-t-elle joyeusement.

— Non Felicidad, je n'ai plus droit à ce titre.

— Même mort vous serez toujours capitaine pour moi !

Pendant plus de sept ans, elle avait travaillé aux côtés d'Anderson, apportant jour après jour son expertise informatique et sa bonne humeur inoxydable. Elle avait ensuite rejoint la Brigade des Délits Sexuels, convaincue que Jésus en personne l'appelait à surveiller la moralité de ses contemporains ; il fallait protéger les plus vulnérables.

— J'ai écouté votre déclaration et celle du Conseil, dit-elle, et je parie que je sais pourquoi vous m'appellez.

— Allons Felicidad, tu sais bien que je ne joue pas. De plus, tu pourrais bien gagner ton pari !

— Vous partez chasser un gibier très dangereux, Capitaine, même pour vous.

— Ne t'inquiète pas ; il suffit que le fauve soit pris par surprise. C'est pour ça que ton assistance serait précieuse.

— Alors, retrouvons-nous ce soir, vers vingt heures au Simulation Park, proposait-elle, il y aura du monde devant l'Erotic Expérience.

— Tu n'as rien perdu de ton humour !

Quelques minutes avant vingt heures, Anderson se plongea dans la foule qui déambulait devant les écrans géants. Quelques centaines de personnes se pressaient devant l'entrée du Jurassic Fight, attraction phare de l'année. De l'extérieur, on pouvait suivre sur écran géant la lutte du joueur contre de féroces dinosaures et lire sur son visage le stress provoqué par le réalisme de la simulation. Courant à perdre haleine sur le sol à déplacement multiaxial, l'homme plongea à terre en se retournant pour ajuster son tir sur le monstre qui le poursuivait. Lorsque le faisceau meurtrier de son arme frappa l'œil de la bête en provoquant l'explosion du crâne une exclamation admirative parcourut l'assistance. Andersson s'éloigna rapidement, répugnant à partager l'excitation du public devant cette violence spectaculaire. Il s'avança vers l'entrée de l'Ultimate Erotic Experience. Les scènes explicites exposaient sur les écrans des corps fantasmés avec un réalisme sans limite ; ce n'étaient que des images, mais

dans les cabines de sexe virtuel cet imaginaire se confondait avec une réalité sordide.

— C'est bien triste à voir, lança Felicidad derrière lui.

Anderson se retourna et lui prit amicalement le bras ; ils se dirigèrent ensemble vers l'Ecstasy Café. C'était une salle spacieuse et basse, largement ouverte sur l'allée où se pressait le public. Aucune ligne droite n'avait été tolérée dans cet espace où de multiples alcôves de matière souple aux tons roses et mauves accueillait des couples de toute sorte. Des androïdes nues à la peau bleue assuraient le service avec des ondulations suggestives. Ils s'installèrent devant leurs boissons, dos à la clientèle, et prirent le temps d'échanger quelques nouvelles. Felicidad se plaignit d'avoir pris du poids avec sa grossesse.

— Quelle idée de porter ses enfants soi-même ; ça ne se fait plus ! lança Anderson en riant.

Mais dans son regard, elle ne voyait que du respect et de l'amitié. Ils bavardèrent

ainsi une dizaine de minutes, contents de s'être retrouvés, puis Felicidad se leva en posant une microcarte sur la table basse :

— Tout est là, dit-elle, et je ne suis pas fâchée que ça sorte des archives.

— Tu es bien certaine de ne pas avoir pris de risques ?

— Oui, ne vous inquiétez pas, Capitaine, et appelez-moi si je peux vous aider. Mais vous êtes bien le seul à pouvoir me faire retourner au bureau un jour de congé, n'en profitez pas trop !

En quittant le parc, Anderson était de bonne humeur. Des personnes parfaitement intégrées aux institutions étaient prêtes à faire acte de résistance au nom de la simple humanité. Il pensa à cet auteur du début du vingtième siècle qu'il avait lu autrefois, un certain Orwell. Quel nom donnait-il à ça ? Oui, c'était le principe de décence ordinaire ; exactement ce que Felicidad incarnait pour lui.

\*

Anderson arriva chez lui vers vingt-et-une heures. Il habitait une maison de taille modeste pour ce quartier agréable du deuxième district. Ses revenus de Chef de Brigade lui auraient permis de déménager depuis longtemps mais, vivant seul et recevant peu, il n'avait pas besoin de plus de place ; d'ailleurs il était très attaché à son jardin. Il avait faim mais voulait d'abord vérifier les données de la microcarte. En quelques minutes il fut pleinement rassuré ; les dates, les noms, les adresses de réseau, les rendez-vous physiques, tout était soigneusement consigné dans le document classé sans suite. Rien n'était légalement exploitable et la publication anonyme de ces informations provoquerait un scandale risquant de mettre Felicidad en difficulté, mais Anderson semblait ravi.

Il jeta un plat préparé dans le réchauffeur et se servit un whisky. Le verre à la main, il sortit derrière la maison :

— Bonsoir Le Nôtre. Comment vont nos plantes ?

L'androïde se retourna, un sécateur à la main :

— Elles se portent à merveille, monsieur, mais je crains une attaque de parasites sur les rosiers. Il faudra certainement les traiter, par précaution.

— Et pourquoi donc ?

— Les tenthrèdes, monsieur. Les conditions sont parfaites pour leur développement. Les larves se reconnaissent au nombre de fausses pattes...

— Merci mille fois Le Nôtre, l'interrompit Anderson en riant, je m'en remets entièrement à votre science inépuisable.

— Monsieur se moque, constata froidement l'androïde en revenant à son rosier, mais les tenthrèdes font des ravages.

Anderson lui posa amicalement la main sur l'épaule avant de faire le tour du jardin. Ces humanoïdes étaient de plus en plus civilisés et ils pouvaient travailler toute la nuit en le restant. Mais pour certaines tâches les migrants restaient plus économiques. Celui qu'Ousmane avait tenté

de protéger — un certain Koffi Mawuko — était employé par une usine de recyclage du quatrième district. Anderson avait une idée assez précise du genre d'enfer dans lequel il avait survécu. Koffi avait frappé un supérieur qui le harcelait et s'était enfui. Il avait franchi deux changements de zones et retrouvé Ousmane dans le second district, ce qui révélait des qualités certaines d'intelligence et de sang-froid. À présent, il était en rétention provisoire et serait inévitablement expulsé dans les jours à venir, à moins qu'Anderson ne lui trouve une protection de haut niveau et en profite pour régler ses comptes avec le pouvoir.

\*

Debout dans son salon, l'officier Christopher s'entraînait au tir sur cible vivante. Les combattants, lourdement armés, nombreux et rapides, pénétraient sans cesse par la porte du hall d'entrée, par le passage qui menait aux chambres et par les deux fenêtres donnant sur l'allée. Pour



l'instant il en avait abattu une douzaine, contre trois impacts qu'il n'avait pas pu éviter. Il pivotait vers le couloir en se baissant, quand sa fille apparut dans son champ de tir ; son mouvement se figea et il perçut plusieurs chocs sur sa combinaison. Il se redressa et releva le casque de réalité virtuelle :

— Chann, je te croyais à la Maison de l'Éducation ?

De la main gauche, il essuya la transpiration sur son nez.

— Tu en as tué combien, cette fois ? demanda Chann sur un ton agressif.

— Arrête ça, d'accord ? Ou alors on en parle vraiment.

— À condition que tu poses cet horrible jouet !

Dans sa main droite, Christopher tenait la reproduction de son arme de service — un pistolet magnétique Blaster 5000.

Depuis la mort d'Ousmane, il revivait sans cesse cette seconde où il avait perdu le contrôle de lui-même et réagit dans un réflexe de peur indigne d'un officier. Selon

la psychologue il devait accepter cette défaillance, mais Christopher voulait la dépasser définitivement par un entraînement acharné.

— Attends-moi, dit-il, je vais me changer.

En enlevant sa combinaison, Christopher pensa à Siriane. Il ne pouvait même pas demander à Chann de rejoindre sa mère pour quelques jours ; elle était récemment devenue Domestic Friend dans le premier district et n'avait plus aucune vie privée. Siriane l'avait quitté quelques mois plus tôt, en assurant qu'il avait en lui une violence qui l'effrayait. Christopher avait découvert que sa fille de treize ans pouvait être dure et intransigeante ; elle n'avait pas accepté la décision de Siriane et elle était restée avec lui.

Il retrouva Chann allongée sur le divan, son EnergyPhone en main. Elle ressemblait de plus en plus à sa mère et son corps gracieux d'adolescente était déjà d'une féminité troublante. Le visage aux traits fins sous les cheveux noirs coupés très court, les

pommettes prononcées sous les yeux clairs et la moue des lèvres charnues attiraient les regards des garçons. Au caractère, elle devait plutôt tenir de lui ; trop directe et parfois brutale, elle leur faisait peur. Christopher tira le fauteuil pour se rapprocher d'elle ;

— C'est dur pour moi aussi, dit-il.

Elle posa l'EnergyPhone, attendant la suite.

— Tu peux comprendre Chann, — sa voix s'était chargée d'autocompassion — je traverse une période difficile. J'ai besoin de reprendre confiance en moi. Tu trouves odieux que je m'entraîne au tir tous les jours, mais ça me fait du bien...

Elle le regardait dans les yeux, sans un mot.

— S'il te plait, Chann...

— Tu ne penses qu'à toi, dit-elle en se levant pour aller dans sa chambre.

Christopher resta seul au salon. Il remit le fauteuil en place et rangea le Blaster 5000 dans le module multimédia. Dans cette

pièce, c'était le seul endroit où l'on pouvait ranger quelque chose.

Son EnergyPhone s'anima ; il prit l'appel :

— C'est Anderson.

— Bonjour Capitaine, quoi de neuf ?

— Décidément, tout le monde veut me garder capitaine. Mais c'est à vous, Christopher, qu'il faut poser la question. En ce qui me concerne, les médias s'occupent de vous tenir au courant.

— Moi, j'ai surtout besoin de reprendre mon travail à la Brigade ; c'est de l'action qu'il me faudrait au lieu de tourner entre quatre murs avec Chann.

— Elle vit ça comment ?

Anderson n'avait jamais trouvé de place pour une compagne et des enfants dans sa vie et il s'était attaché à la fille de Christopher. Depuis le départ de Siriane, ils s'étaient quelques fois retrouvés tous les trois pour une sortie sportive ou un repas au restaurant. Elle avait souvent posé des questions dérangeantes, ou exprimé un point de vue idéaliste et critique sur le rôle

de la Brigade ; il avait toujours tenté de lui répondre le plus honnêtement possible.

— Elle m'en veut terriblement, répondit Christopher. Pour elle, je suis un meurtrier.

— C'est une fille curieuse, elle n'a peur de rien mais se range toujours du côté des plus faibles.

— Les plus faibles ? N'exagérons pas, Capitaine, Ousmane n'était pas vraiment une mauviète — la culpabilité de Christopher était palpable.

— Allons, ce sera bientôt oublié, conclut Anderson d'un ton apaisant. D'ici là, ce serait peut-être une bonne idée que je trouve un moment à passer avec elle ?

— Certainement Capitaine, je ne sais plus comment lui parler.

Anderson raccrocha et resta pensif un long moment. Puis il se replongea dans le dossier des maraîchers du quatrième district.

Ironiquement, c'est lui qui avait mené leur arrestation, quelques mois auparavant. Les dizaines de personnes qu'il avait interpellées sans violence ce jour-là

collaboraient à une entreprise agricole illégale qui exploitait d'anciennes friches industrielles. Ils avaient tous été condamnés à des peines légères, mais les serres et l'ensemble des cultures avaient été détruites par décision de justice. Des centaines de familles pauvres avaient été privées de produits frais, normalement indisponibles dans leur zone.

Pour United Mankind, l'enjeu était d'obtenir une évolution de la réglementation pour autoriser la création de coopératives agricoles populaires. C'était un objectif que l'ONG poursuivait depuis des années, mais elle n'avait jamais trouvé de responsable politique acceptant de défendre le dossier devant les instances de l'Union, contre les intérêts des Industries de la Vie Quotidienne.

Le conglomérat Everyday Enjoyment avait recouvert le troisième et le quatrième district de cantines. Ces salles immenses servaient chaque jour, dans les bâtiments construits par le groupe, les milliers de plateaux-repas produits dans ses usines

alimentaires et délivrés par les murs distributeurs “Merry Meal” qu’il fabriquait.

Pour Anderson, ce dossier était essentiel et légitimait totalement sa présence au sein de United Mankind. Il ne pouvait pas manquer une si belle occasion de sensibiliser l’opinion publique avec un excellent scénario de blockbuster ; un ancien chef de police — bras armé des lobbies — devenu défenseur repentir des pauvres qu’il avait opprimés ! Anderson avait sollicité Second District News pour organiser un débat sur cette affaire et la chaîne avait accueilli l’idée avec enthousiasme. Mais il avait parfaitement conscience que le storytelling ne pourrait pallier un manque de préparation ; il allait se confronter à un porte-parole d’Everyday Enjoyment bardé d’arguments sur la sécurité alimentaire et la nutrition.

Anderson passa donc le reste de la journée dans l’analyse d’informations délivrées par Aristote, l’androïde documentaire de l’ONG.

Ce n'est qu'en fin d'après-midi qu'il se décida à appeler Salimah. Leur rencontre était un souvenir perturbant dans lequel se mélangeaient des sentiments de culpabilité et d'admiration devant la dignité, le courage et l'humanité de l'amie d'Ousmane. Anderson avait essayé de se préparer à cet échange, puis renoncé à le faire ; il devrait simplement être lui-même et être prêt à accepter son refus.

Salimah contrôla d'un regard la température de l'incubateur et prit l'appel :

— Oui, c'est Salimah.

— Anderson Hill de United Mankind est en ligne ; il demande à vous parler.

Chaque instant de leur première entrevue était profondément gravé en elle ; sa peur instinctive d'ancienne migrante, quand elle avait su que le chef de la Brigade voulait lui parler, le désespoir et la colère qu'elle avait lus sur son visage sans les comprendre, son effondrement quand elle avait compris qu'elle ne serait jamais la compagne d'Ousmane.

— Oui, je prends, dit-elle.



— Anderson Hill ; il faudrait qu'on parle de Koffi.

La voix était la même ; d'instinct, Salimah se sentit en confiance :

— Entendu, répondit-elle, dans une heure.

— Je passe vous voir au laboratoire.

\*

Dès la descente du cabélec Anderson anticipa un pénible sentiment de déjà-vu. L'hôtesse d'accueil d'Organs Farm Inc. lui demanda à nouveau d'attendre sur la banquette. Une autre jeune femme l'accompagna le long des coursives immaculées desservant les laboratoires, jusqu'à la même petite salle de réunion. Mais cette fois, il se servit un verre d'eau gazeuse au distributeur de boissons en attendant Salimah et il était assis quand elle entra. Anderson était préoccupé par ses chances d'obtenir sa collaboration, mais il oublia un instant son projet ; elle avait le

pouvoir de l'émouvoir et l'attirer de façon incontrôlable.

Elle tira une chaise et s'installa à côté de lui :

— Que pouvez-vous faire pour Koffi ?

— Vous le connaissez bien ?

— Je ne l'ai jamais vu mais Ousmane était lié à lui. Ils étaient cousins, mais n'ont pas connu le même destin. Ousmane était brillant à l'école ; il a été envoyé à la ville pour faire des études. Koffi, lui, est resté au village.

— Et ensuite ?

— Quand la grande sécheresse a détruit les récoltes et que tout le monde est parti, Ousmane était déjà ici. Il a réussi à faire venir Koffi qui n'avait aucune qualification et s'est retrouvé dans cette usine du quatrième district. Ousmane s'est toujours senti responsable de lui ; il trouvait injuste que leurs chances soient aussi inégales. Et vous connaissez la suite, non ?

Anderson resta silencieux ; la suite, c'était les déclarations alarmistes de Rajani sur les migrants en fuite, la délation et

l'intervention de la Brigade qui avait provoqué le drame. Anderson savait qu'il portait une part de responsabilité.

— Vous n'êtes coupable de rien, dit-elle doucement.

Anderson ne s'attendait pas à ça ; le regard de Salimah n'exprimait que tristesse et compréhension :

— Je vous ai écouté sur Weekly Events ; vous avez dit ce qui était juste, ajouta-t-elle. Qu'attendez-vous de moi ?

— Je crois pouvoir faire libérer Koffi, et lui obtenir une protection durable, mais j'ai besoin de votre aide, répondit Anderson.

\*

Chann parcourut l'esplanade du regard. Tout autour, les bâtiments étaient de faible hauteur, dix ou quinze étages, et leur architecture intégrait une végétation abondante. Au niveau du sol, les tramélecs circulaient à vive allure dans une allée bordée d'érables majestueux. La structure vide d'une ancienne église de pierre

occupait le centre de la place, entourée d'un jardin désert où seuls quelques buissons et d'antiques pierres tombales se dressaient. Quelques rares piétons se promenaient entre les robots de nettoyage ; tout était d'une propreté méticuleuse. July First Square était un des endroits que Chann préférait dans le deuxième district ; elle aimait cette rassurante quiétude. Elle se tourna vers l'entrée du July Plaza.

Chann était ravie de la proposition d'Anderson de s'y retrouver. Elle savait qu'il se souciait d'elle — il avait certainement parlé avec Christopher — mais c'était la première fois qu'elle serait seule avec lui et c'était très excitant. On entrait sur la terrasse par un passage noyé dans un buisson fleuri :

— Bienvenue, Chann, lança l'androïde du comptoir d'accueil, Anderson Hill vous attend en D-14.

C'était un restaurant sans prétention, avec un service rapide. Elle était déjà venue souvent avec son père. Elle se rappelait qu'ils avaient déjeuné une fois avec

Anderson et qu'elle avait terminé son dessert. Chann avança entre les tables, suivie par des regards séduits ou réprobateurs ; elle portait un short noir minimaliste et un court blouson sur une brassière aux reflets métallisés. Sa démarche assurée et la beauté de son visage aux lignes tendues sous les cheveux courts brouillaient toute estimation d'âge ; elle pouvait être juste adolescente grandie trop vite, ou jeune femme au charme androgyne. Elle repéra la large stature d'Anderson qui lui tournait le dos et eut un mouvement de recul ; une très jolie femme au teint eurasien sous une masse de boucles indisciplinées était assise en face de lui. Pourquoi ne lui avait-il rien dit ? Mais la compagne d'Anderson se leva pour l'accueillir d'un sourire chaleureux et sa contrariété s'envola. Anderson se retourna :

— Voilà Chann, ma princesse barbare, lança-t-il.

— Qui vient rendre hommage au guerrier déchu ! riposta Chann à la volée.

À la surprise d'Anderson, Salimah étouffa un éclat de rire ; il ne la connaissait que triste.

— Barbare peut-être, dit-elle, avec un humour dévastateur !

Chann s'installa entre eux et leva un regard interrogateur vers sa voisine.

— Je m'appelle Salimah, son intonation était redevenue grave, et je suis venue te rencontrer à la demande d'Anderson. J'étais amoureuse d'Ousmane, sans le connaître vraiment.

L'expression de Chann se durcit.

— Je plains ton père, continua Salimah, il porte seul une responsabilité qui le dépasse.

— C'est lui qui a tiré, dit Chann, mais je sais qu'il a eu peur.

— J'ai souvent eu peur moi aussi, et j'ai commis des erreurs.

— Tu fais partie de la Brigade ?

— Non, sourit Salimah, je suis biologiste, comme l'était Ousmane.

Chann était intriguée. Anderson leur laissa le temps de faire connaissance

pendant le repas. L'androïde de service revenait débarrasser la table quand il se décida :

— Chann, nous devons reparler de ce qui s'est passé.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, on ne changera rien.

— Peut-être que si. Ousmane est mort et nous avons tous été atteints ; Salimah, Koffi, Christopher et toi comme moi-même. Mais aussi tous ceux qui trouvent que les migrants sont injustement traités.

Chann l'écoutait avec attention.

— Tu sais que je travaille maintenant pour United Mankind, reprit Anderson, mais une ONG ne peut pas se confronter au pouvoir qui la tolère, ni faire libérer légalement un migrant qui doit être expulsé.

Il fit une pause, attendant que l'androïde s'éloigne.

— Nous avons un plan pour sauver Koffi ; tu pourrais nous aider si tu veux.

Une lueur d'excitation traversa le regard de Chann. Salimah prit la parole :

— Mais ce n'est pas un jeu. Même en prenant toutes les précautions, ça pourrait être une expérience traumatisante.

— Bon, vous voulez bien m'expliquer maintenant, dit Chann, on parlera des risques après, non ?

Salimah et Anderson échangèrent un regard et il se leva :

— Je vais chercher à boire.

Salimah se pencha vers Chann :

— Il s'agit de séduire un homme pour qu'il te fasse des propositions sexuelles. C'est un pervers qui l'a déjà fait avec des filles de ton âge, mais il n'y a pas eu de plainte et l'affaire a été classée parce que c'est un homme important.

Chann avait l'air effrayée :

— Jusqu'où faudra-t-il aller ?

— Il faudra le rencontrer. Il se peut qu'il te touche... mais il n'est pas question qu'il te déshabille.

— Comment en être sûr ?

— Anderson s'interposera s'il le faut ; on ne prendra pas ce risque-là.

Chann avait envie de lui faire confiance.



— Qui est-ce ? demanda-t-elle.

— Il vaudrait mieux que tu ne le saches pas.

— Qu'est-ce qui va lui arriver ensuite ?

— Rien parce qu'il fera libérer Koffi pour éviter le scandale. Et ce sera un acte de justice, parce que c'est à cause de lui que tout est arrivé.

Anderson revenait avec une bouteille d'eau pétillante :

— Vous n'avez pas soif ? dit-il en reprenant sa place.

— C'est donc sur l'ex-capitaine Hill que je devrais compter pour assurer ma sécurité ? demanda Chann d'un ton moqueur.

Anderson se tourna vers elle :

— Je serai prêt à intervenir, Chann. Et cet homme n'a jamais agressé personne, il a toujours payé les filles.

— Alors ça devient intéressant ! lança-t-elle en riant, mais je vais réfléchir, je vous répondrai demain. Je ne dirai rien à Christopher, bien sûr.

Ils se quittèrent devant le July Plaza. Anderson rentra à son bureau et se replongea dans l'argumentaire en faveur des coopératives populaires. Il n'était pas dix-sept heures quand il reçut le message de Chann ; « OK pour moi - dites-moi ce que je dois faire ».

\*

Le temps imparti au débat sur les coopératives populaires s'épuisait. Anderson avait tenté, sans succès, d'amener ses interlocuteurs sur le terrain de la justice sociale ; ils avaient systématiquement ramené la discussion sur celui de l'efficacité économique et de la sécurité sanitaire. Charlene Brooks se tourna vers lui ;

— En clair, vous insinuez que la nourriture servie par les distributeurs Merry Meal serait d'une qualité discutable ?

— Certainement pas, répondit Anderson — il vit nettement la déception sur le visage de Paul Adam, le porte-parole d'Everyday Enjoyment — mais nous, dans

les districts un et deux, nous préférons manger des produits frais. Alors s'il existe une solution pour que les habitants des zones trois et quatre puissent cultiver leurs légumes, sous contrôle sanitaire bien sûr, ce serait leur apporter une alimentation plus proche de la nôtre ainsi que de l'activité pour de nombreux sans-emplois.

Le Conseiller Dermott reprit la parole ;

— L'idée est généreuse... certainement beaucoup trop généreuse pour les finances du Conseil. À défaut d'investisseurs privés, le coût d'installation de vos coopératives, leur équipement, leur supervision sanitaire... ce serait une charge écrasante pour la collectivité !

Paul Adam acquiesça gravement d'un long hochement de tête. Anderson jeta sa dernière carte sur la table :

— United Mankind proposera un chiffrage, annonça-t-il, et nous demanderons au Conseil de l'évaluer et de comparer avec le montant des sommes versées à Everyday Enjoyment pour les repas des sans-emplois. Je connais ces

chiffres et nous les publierons si le Conseil refuse de le faire.

— Et bien ce sera le mot de la fin, conclut Charlene Brooks. Mais nous sommes tous impatients de savoir ce que les Citoyens qui nous écoutent pensent de cette proposition.

L'image du plateau fut remplacée par le graphique du sondage instantané :

- Pour l'évaluation financière ; 48 %
- Contre l'évaluation ; 14 %
- Sans opinion ; 38 %

Anderson était déçu ; il espérait passer la barre des cinquante pour cent. Le nombre de « Sans-opinion » l'exaspérait, sans l'étonner vraiment. Mais c'était un score exploitable vis-à-vis du Conseil ; près de quatre-vingts pour cent de ceux qui s'étaient exprimés étaient pour l'évaluation financière du projet.

Sur le trajet du retour à son bureau, il essaya de réfléchir aux suites du débat, mais l'urgence de faire libérer Koffi s'imposait à lui ; Felicidad avait dû avancer, mais le plan

engagé avec Chann devait être parfaitement sécurisé.

En entrant dans le hall de United Mankind, il fut accueilli par une salve d'applaudissements. Une table d'apéritif était dressée et presque toute l'équipe de permanents — une douzaine de personnes étaient réunie.

Gopal Karmalesh s'avança à sa rencontre avec un grand sourire ;

— Cher Anderson, nous n'avions pas eu le temps de fêter votre arrivée parmi nous. Il semble que votre prestation de cet après-midi nous donne une excellente occasion pour le faire. Elle a certainement levé les dernières interrogations sur la place d'un ancien Capitaine de Brigade chez United Mankind !

Les applaudissements redoublèrent un instant. Anderson remercia et chacun s'approcha du bar ; un jeune migrant souriant assurait le service.

Anderson était songeur ; Gopal avait raison, il avait changé d'univers. Pendant plus de dix ans aucun écran, aucun filtre ne

s'était interposé entre sa mission et lui-même. À chaque instant, il avait été confronté à la violence de la société et au poids de sa responsabilité. Il percevait de plus en plus clairement que le monde de United Mankind était d'une autre nature ; les filtres et les écrans étaient solidement installés et consciencieusement entretenus. L'équipe qu'il intégrait constituait un groupe de personnes assez homogène. Aucun ne connaissait de près la réalité du quotidien de ceux qu'ils voulaient assister et pourtant leur sincérité était indéniable. Anderson doutait simplement de leur capacité à bousculer le système social qui générait les inégalités. Il prit le temps de rencontrer ceux qu'il ne connaissait pas encore et d'échanger quelques mots avec les autres. Il était près de vingt heures quand il s'installa à son bureau. Les commentaires des médias sur le débat attendraient ; il d'abord voulait consulter ses messages. Au premier coup d'œil, il repéra celui de Felicidad, bref et suffisant. Le lien contenu dans le texte était crypté ; il entra la clé de sécurité qu'il

utilisait à la Brigade et une page s'ouvrit sur l'écran. C'était l'annonce de la très jeune Lola, sur un site de rencontres illégal. Une série de photos montraient une silhouette presque nue dans des postures sans vulgarité, avec un léger contre-jour. Anderson ne s'y attarda pas ; c'était celle de Chann. L'âge n'était pas précisé dans le texte, subtil mélange d'innocence et de perversité ; Lola voulait découvrir son corps avec un homme expérimenté et très attentionné. Anderson eut quelques instants de remords ; comment avait-il pu entraîner Chann et Salimah dans ce scénario malsain ? Il n'était pas certain de pouvoir répondre clairement à cette question, ni même de vouloir le faire. De toute façon, le temps des hésitations était passé.

\*

La chambre, décorée avec goût et simplicité, était silencieuse. Chann, étendue depuis plus d'une heure dans le lit de

Salimah, somnait doucement dans un sommeil agité.

Elles avaient d'abord rédigé ensemble le texte de l'annonce, puis elles avaient réalisé les prises de vue. Pour Chann, cette plongée dans une intimité complice avec Salimah avait été excitante et douce. Elles avaient ensuite envoyé les éléments à Felicidad qui s'était chargée de créer le compte et de mettre l'annonce en ligne. Soudain, Chann s'était vue offerte aux désirs d'adultes anonymes et sa frayeur l'avait rattrapée. Mais elle avait aussi ressenti un sentiment exaltant de puissance ; en réalité, c'est elle qui allait traquer une proie cachée dans l'ombre.

Elle se redressa sur le lit ; Salimah venait d'entrer dans la pièce ;

— On a de la chance, dit-elle, il est en ligne. Felicidad vient de m'alerter.

Elles s'installèrent côte à côte devant l'écran et Chann se connecta au site. Elle rechercha l'avatar de Prince Kumar — le pseudonyme que Felicidad avait indiqué. Son regard brillait de surexcitation. Sans



consulter Salimah, elle ouvrit le dialogue avec lui :

— Bonsoir Kumar, je suis Lola.

Il y eut un temps d'attente, d'une dizaine de secondes ; Kumar devait consulter son profil.

— Bonsoir, charmante Lola. Je ne suis pas Kumar, je suis Prince Kumar, répondit-il.

— Es-tu le prince expérimenté et attentionné que j'attends ?

Salimah fut stupéfaite par l'assurance de Chann, mais elle repensa à son sens de la répartie au July Plaza ; Anderson avait vu juste, elle était parfaitement capable de tenir le rôle. Pourtant, il y avait dans cette audace quelque chose qui l'inquiétait profondément.

— Rencontrons-nous et tu pourras t'en assurer, répondit Prince Kumar.

— Et si tu ne me plaisais pas ? demanda Chann.

Elle était intuitivement en train de prendre le contrôle de l'échange. La réponse apparut après quelques instants de pause :

— Tu repartiras quand même avec un magnifique cadeau pour te remercier d’être venue.

— Et si tu me plais ?

— Alors en plus, je te ferai découvrir le plaisir que ton corps peut te donner.

Prince Kumar était déjà en position de demandeur. Chann n’eut aucun mal à cadrer la suite :

— Tu es bien sûr de toi, Kumar, je pourrais aussi être déçue.

— Il te restera le cadeau pour oublier ta déception.

— Alors c’est d’accord, mais je ne veux pas venir chez toi.

La réponse de Prince Kumar fut immédiate ; il avait ses habitudes :

— Bien sûr, retrouve-moi demain au Chloris Club, à vingt heures...

Il n’eut pas le temps de terminer sa phrase :

— Non, renvoya-t-elle, je ne veux pas aller dans un endroit que je ne connais pas. J’attendrai au bar du Myriad Hotel.

— C'est impossible ; pas dans un lieu public.

— Alors je t'enverrai un numéro de chambre avant que tu arrives ; j'attendrai là.

L'hésitation de Prince Kumar traversa lentement l'écran devenu inerte, puis les mots se succédèrent :

— Soit belle comme sur les photos et tu verras un prince à tes genoux.

Chann se retourna vers Salimah ; elle était fébrile :

— Tu as vu comme c'était facile !

Salimah n'avait jamais eu à s'occuper que d'elle-même. Depuis l'enfance, sa propre survie avait été un tel défi qu'il avait mobilisé toute son énergie. Après l'orphelinat et l'adoption qui lui avait permis de faire des études, elle avait cru son avenir sécurisé. La guerre l'avait de nouveau jetée dans l'inconnu. Seule, mais armée de sa volonté et de son diplôme de biologie, elle avait migré pour l'Union à vingt-trois ans. Les douze années suivantes avaient lentement consolidé sa situation, sans qu'elle s'autorise à entraîner qui que ce soit

dans son sillage ; le sentiment de précarité restait trop fort. Mais à cet instant, elle sentit toute la fragilité de Chann et elle avait envie de la protéger :

— Oui Chann, c'est malheureusement trop facile. C'est pour ça que tant de jeunes filles échangent leur dignité contre le désir et l'argent des hommes.

— Mais je ne veux ni l'un ni l'autre, dit Chann.

\*

Le lendemain, Anderson retrouva Felicidad à l'Ecstasy Café vers treize heures. Dos au comptoir, elle regardait la foule à l'entrée de l'Erotic Expérience :

— Je me demandais pourquoi il y a si peu de femmes, lança-t-elle d'un ton caustique.

— Elles ont peut-être d'autres préoccupations, répondit Anderson, comme d'être plus séduisantes que leur voisine...

Le sourire de Felicidad gagna tout son visage :

— Pour l’instant, ce serait plutôt d’être plus mince.

Felicidad était magnifique, mais les hanches généreuses et les poitrines rebondies se faisaient rares dans le district.

— Allons Felicidad, un mot de toi et je quitte ma mère ! lança-t-il en riant.

— Trop tard, Capitaine, mais vous m’auriez dit ça il y a dix ans...

Anderson comprit qu’elle ne plaisantait plus. Toutes ces années pendant lesquelles il ne l’avait vue que comme une parfaite collaboratrice ; comment peut-on être aussi aveugle ?

— J’aime mon mari et ma fille, dit-elle, et je vous remercie pour toute votre confiance et pour l’amitié que vous m’avez donnée.

Anderson reçut silencieusement ses paroles et accueillit affectueusement son regard.

— Je me fais un peu de souci, Capitaine, reprit Felicidad après quelques instants. À mon avis, vous êtes en train de franchir les lignes ; les limites deviennent floues. D’une

certaine façon je vous comprends et c'est pour ça que je vous aide, mais demain je ne sais pas.

— Alors c'est moi qui dois te remercier pour la confiance et l'amitié, répondit Anderson.

— Vous avez bien fait de démissionner, dit-elle, sinon je n'aurais jamais entendu ça ! Le ton était à nouveau plein de malice. Mais revenons à notre affaire, tout est fiabilisé ; la chambre est équipée et je vous ai envoyé l'adresse de connexion.

Anderson sortit son EnergyPhone. Il ouvrit le message de Felicidad et lança la visualisation ; l'angle de vue était parfait, couvrant aussi bien le lit défait que le coin salon. La chambre était vide, mais la porte ouverte ; on entendait très distinctement le bruit d'un aspirateur.

— Comment as-tu fait si vite ?

— Peu importe, répondit-elle, il fallait le faire.

— Je ne sais pas comment te remercier, dit Anderson.

Felicidad plongea son regard dans le sien, elle se pencha vers lui et posa brièvement ses lèvres sur les siennes. Puis elle partit sans un mot.

\*

Salimah était rentrée vers dix-neuf heures. Elles avaient parlé de ce qui allait se passer avant de partir retrouver Anderson au salon du Myriad Hotel. Il ne leur avait pas montré la vue de la chambre sur son EnergyPhone, conscient que Chann pourrait être déstabilisée par l'idée d'être observée. Ensuite, Chann était montée seule dans la chambre, où elle avait fermé les stores électriques pour installer une pénombre protectrice. Elle avait enlevé et rangé ses sandales dans l'armoire, puis accroché son blouson sur un cintre. Ces gestes simples avaient été difficiles ; elle avait eu l'impression de commencer à se déshabiller. Depuis elle attendait, vêtue d'une jupe courte sur ses jambes nues et d'un débardeur qui découvrait son ventre, en

pensant à l'inconnu qui allait venir et à son père. La veille, elle avait annoncé à Christopher qu'elle resterait chez une amie d'Anderson ; il n'avait posé aucune question et lui avait paru curieusement absent au téléphone. Elle était passée chez elle dans la matinée pour prendre quelques affaires et l'avait trouvé allongé au salon, en sous-vêtements, avec l'air de ne pas avoir dormi ; il y avait un verre et un flacon de pilules sur la table basse. Chann n'avait pas su comment lui parler et elle était revenue chez Salimah, où elle avait passé le reste de la journée à travailler ; elle avait un test de Gestion de Conflits en retard. Pour les jeunes du premier et du deuxième district, le Parcours d'Éducation était consacré au développement des CSF — Compétences Sociales Fondamentales et se terminait à l'âge de quinze ans avec l'Émancipation Universelle et l'accès au Revenu de Base de l'Union. Ils avaient automatiquement la possibilité de prolonger leur formation par divers enseignements de leur choix et pouvaient accéder à un haut niveau de



connaissance en art, en philosophie antique ou autre domaine culturel. Quand on frappa discrètement à la porte, est était blottie jambes repliées dans le fauteuil, son EnergyPhone à la main :

— C'est ouvert, dit-elle sans bouger.

L'homme referma la porte derrière lui, sans la verrouiller. Il enleva ses lunettes de soleil et resta debout dans l'entrée :

— Bonsoir, Lola, dit-il avec douceur, pardonne-moi d'être en retard.

Il s'approcha et posa une sacoche de cuir sur le lit. Prince Kumar était plus petit et plus mince qu'Anderson ou Christopher. Il devait avoir une cinquantaine d'années et portait assez bien son pseudonyme ; le visage au teint mat était élégant, le nez droit et étroit et les yeux d'un noir intense. Il portait une tunique claire à manches longues, entrouverte sur un pendentif de métal blanc dont le dessin mystérieux semblait antique.

Chann n'avait pas peur maintenant qu'il était devant lui, mais l'étrangeté de la

situation l'avait plongée dans un univers imprévisible.

— Je t'ai promis un cadeau, dit-il en sortant un petit coffret de la sacoche. Il l'ouvrit et lui présenta un collier d'argent tressé.

— Il est beau, dit Chann, je crois qu'il sera très bien sur moi.

— Laisse-moi l'accrocher, le fermoir est très petit.

Il était passé derrière le fauteuil ; elle sentit ses mains sur son cou, puis posées sur ses épaules. Elle leva les yeux sur la portemiroir de la penderie ; ils rencontrèrent son regard posé sur elle. Le collier tour de cou était magnifiquement mis en valeur par ses cheveux courts et sombres. Les mains de Prince Kumar descendirent avidement sur ses seins. Elle tressaillit violemment et lui prit les poignets pour les écarter ; il ne résista pas.

— Ne me touchez pas, dit-elle, pas encore.

Il revint s'asseoir en face d'elle sur le lit :

— Je ne te plais pas ? demanda-t-il, une inquiétude plaintive dans la voix.

— Je ne sais pas, dit Chann, je ne vous connais pas assez.

— Alors regarde-moi bien, dit-il, en enlevant sa tunique.

Elle se leva d'un bond et cria d'un ton hystérique :

— Allez-vous-en, vous me faites peur !

Prince Kumar fut tétanisé par sa réaction ; debout près de la porte de la chambre, elle semblait sur le point de sortir pour appeler de l'aide.

— Je ne te ferai rien Lola, ne t'inquiètes pas — il se leva et remit la tunique maladroitement — et je voudrais te revoir, s'il te plaît...

— Peut-être, dit-elle, mais pas dans une chambre ; j'ai eu tort, je ne suis pas prête.

— D'accord, nous parlerons, nous ferons connaissance, je t'apporterai d'autres cadeaux...

Chann ouvrit la porte :

— Partez maintenant, dit-elle dans un souffle.

Prince Kumar remit ses lunettes et sortit en baissant la tête. Chann s'assit sur le lit et se mit à sangloter, serrant ses mains entre ses genoux pour s'empêcher de trembler.

Presque aussitôt Salimah entra et ferma la porte ; Chann ignora sa présence. Au risque d'être repoussée, Salimah vint s'asseoir contre elle et la prit doucement dans ses bras, elle s'abandonna et cacha son visage dans le cou de Salimah. Elles sentirent toutes deux le contact du métal :

— Attends, je t'enlève ça, dit Salimah.

On frappa, elle se leva et entrebâilla la porte, puis l'ouvrit en grand. Anderson entra vivement :

— Bravo, Chann, c'était parfait ! s'exclama-t-il.

Son regard et son visage défaits le firent taire.

— C'est pourtant vrai que c'était parfait, dit Salimah doucement.

Et Chann se mit à rire en essuyant ses larmes d'un revers de main.

\*

Le lendemain matin, juste avant dix heures, Anderson entra dans l'Hôtel de District. Il avait sollicité un rendez-vous urgent avec Rajani sans en préciser l'objet. Darya n'avait posé aucune question ; la secrétaire du Maître de Conseil avait souvent introduit Anderson dans le bureau de son patron sans que leur entrevue soit prévue à l'agenda.

Rajani le reçut aimablement malgré l'âpreté de leur dernière rencontre, lorsqu'Anderson lui avait jeté son insigne en annonçant qu'il serait désormais un adversaire de sa politique sécuritaire.

— Asseyez-vous Anderson.

Il s'était levé de son bureau pour l'accueillir et lui indiquait l'espace salon ; du café attendait sur la table basse.

Ils s'installèrent confortablement et Rajani attrapa le thermos pour faire le service lui-même.

— Je suppose que vous êtes venu me parler des coopératives populaires. J'ai suivi le débat sur Second District News ; je dois

avouer que votre habileté à orienter l'opinion m'a stupéfait. Moi qui croyais que vous n'aviez que du mépris pour la politique...

Anderson ne répondit pas. D'un même geste, il posa son EnergyPhone et le collier d'argent devant Rajani. Sur le petit écran, on le voyait très distinctement debout derrière Chann, ses mains venant se poser sur les seins de la jeune fille.

Rajani renversa du café sur la table. Il posa le thermos, le visage figé dans une tension extrême. Anderson l'observait calmement, avec un soupçon de compassion ; le silence était presque insupportable.

— Que voulez-vous ? demanda finalement Rajani.

— Je suis venu pour en parler, répondit-il tranquillement.

\*

Anderson appela Salimah le surlendemain. Elle sortit du laboratoire pour

aller dans la réserve de produits réglementés et ferma la porte ; la salle de réunion était prise.

— Koffi a quitté le centre de rétention il y a une demi-heure, annonça-t-il, il ne risque plus d'être expulsé. On lui a trouvé une place dans un foyer social du troisième district. Il est placé sous surveillance électronique pour un an, mais il pourra travailler. Sans vous Salimah et sans Chann, ça n'aurait pas été possible ; on pourrait peut-être fêter ça tous les trois ?

— Fêter ça, reprit-elle, et bien je ne sais pas trop... vous avez parlé à Chann depuis ?

Il y eut un silence, puis Anderson :

— Je suis désolé.

Ces trois mots la frappèrent comme une gifle ; c'est ce qu'il avait dit pour lui annoncer la mort d'Ousmane.

— Non c'est moi, dit-elle. Je ne regrette pas vraiment ce que nous avons fait ; c'est juste que j'ai du mal à me pardonner ce que Chann a vécu.

— Je connais votre histoire personnelle. Je sais ce que vous avez traversé à son âge

et ce n'est pas comparable. Chann semble forte et nous avons oublié que c'est une adolescente, mais au moins ça avait du sens ; elle avait choisi de le faire.

— D'accord, ce serait bien de se retrouver tous les trois, dit-elle après un instant, mais je ne vous promets pas que ce sera une fête.

— Je vous laisse voir ça avec elle, conclut Anderson, c'est mieux comme ça.

— Les habitudes s'installent vite ! dit Salimah. Bon, je dois retourner travailler maintenant. Je vous tiendrai au courant.

Anderson se replongea dans le dossier de chiffrage de la future coopérative populaire ; les informations n'étaient pas faciles à consolider. Il tentait de se retrouver dans un tableau de coût d'exploitation prévisionnel quand son EnergyPhone lui présenta un appel de Felicidad. La veille, Anderson lui avait fait livrer des fleurs à la Brigade — il ne voulait pas qu'elle ait à répondre aux questions de son mari — ensuite ils avaient brièvement échangé



au téléphone sur le succès de l'opération « Prince Kumar ».

— Oui Felicidad ?

— Je viens de voir passer une information interne, dit-elle d'une voix blanche, Christopher est mort.

Elle lui rapporta les quelques éléments qu'elle avait obtenus. Bien qu'assigné à un congé post-traumatique, Christopher était resté connecté sur le réseau de communication de son équipe. Sous l'emprise de psychotropes, il avait décidé de rejoindre ses hommes sur le terrain pour une interpellation dangereuse. Court-circuitant leur intervention, il avait lancé l'assaut en solitaire, armé d'une reproduction de son arme de service destinée à l'entraînement virtuel. Il avait été abattu dès son entrée dans l'appartement des suspects.

Anderson restait silencieux. Dans sa volonté aveugle de payer sa dette envers Ousmane et de piéger Rajani, il avait été incapable de percevoir la détresse de

Christopher, puis celle de Chann entraînée dans cette intrigue sordide.

— Merci de m'avoir appelé si vite, Felicidad. Chann va avoir besoin de nous.

Le soir même elle s'installa chez Salimah. Le secrétariat de United Mankind avait traité en urgence les questions administratives pour éviter son placement en centre d'accueil. Salimah n'avait pas hésité une seconde ; elle aurait tout le temps de prendre conscience des conséquences de sa décision.

Au même moment, Anderson sortait dans son jardin. Le Nôtre était parti, mais on pouvait reconnaître partout les traces de son activité consciencieuse. Anderson se pencha longuement sur les rosiers, cherchant à déceler une larve de tenthrede, mais il ne trouva rien. Ce petit monde-là, au moins, était parfaitement sous contrôle.

\*

Charlene Brooks terminait la présentation du journal d'information ; elle

rejoignit ses invités installés sur un côté du plateau :

— Il y a trois mois, commença-t-elle, nous avons reçu Anderson Hill, représentant de l'ONG United Mankind, pour un débat public avec Paul Adam, porte-parole de Everyday Enjoyment et le Conseiller Dermott, en charge de la Solidarité Sociale. Vous n'avez certainement pas oublié la question posée : fallait-il autoriser la création de coopératives agricoles populaires dans le troisième et le quatrième district ? Ce débat avait suscité un intérêt certain du public de Weekly Events et, aujourd'hui, nous avons le plaisir de retrouver Anderson et le conseiller Dermott pour faire un point sur ce sujet.

— Conseiller Dermott, reprit Charlene, que s'est-il passé pendant ces trois mois et quelle est aujourd'hui la position du Conseil ?

À plus de quatre-vingts ans, le conseiller Dermott affichait une allure sportive et un visage bronzé sous une chevelure blanche aux ondulations

raffinées. Un large sourire découvrit ses dents parfaites :

— Le Conseil a entendu la demande des Citoyens qui se sont prononcés en faveur d'un projet pilote. J'avais personnellement exprimé des réserves d'ordre financier, mais le Maître de Conseil a défendu cette option et la majorité des Conseillers s'y est ralliée. Nous avons donc validé un scénario prenant en compte une participation possible de Everyday Enjoyment. Il faut dire que le conglomérat s'est montré coopératif, allant jusqu'à proposer la mise en place de banques de distribution des produits de la coopérative dans ses cantines.

Charlene Brooks se tourna vers Anderson :

— United Mankind est donc pleinement satisfait ?

— Il ne s'agit que de l'approche économique, tempéra Anderson, les conclusions des études techniques et sanitaires ne sont pas encore connues. Mais nous saluons la volonté du Conseil d'avancer sur ce dossier. La localisation du projet test

est définie ; il s'agit de la zone de culture illégale du quatrième district dont la Brigade avait stoppé l'activité sous mon commandement. Les serres ont été détruites, mais les terres ont montré qu'elles pouvaient produire en abondance. L'autre intérêt de ce choix, c'est la présence locale d'une équipe de cultivateurs nombreux et bien formés ; il ne reste qu'à légaliser et encadrer leur activité.

Charlene Brooks les remercia et lança le générique de fin.

Dermott se tourna vers Anderson ;

— Vous pouvez me dire comment vous avez convaincu Rajani ?

Il lui retourna son sourire ;

— Qui sait, dit-il, peut-être une question de charme ?

Anderson était encore dans le cabélec qui le ramenait à son bureau quand il prit un appel sur son EnergyPhone :

— Oui, Anderson.

— Bonjour Capitaine Hill, c'est Greg le maraîcher que vous avez arrêté, vous vous souvenez de moi ?

— Et comment ! Je pensais à vous il y a quelques minutes.

— Je n'aurais pas cru vouloir vous remercier un jour, dit Greg, mais ce soir, je ne suis pas seul à souhaiter le faire. Si vous avez un moment pour qu'on se retrouve, Matthew et Soana seraient ravis de se joindre à nous.

Anderson avait envie de les revoir et de leur parler. Il les avait trouvés attachants lors de leur arrestation :

— Avec plaisir, dit-il, sauf si vous persistez à m'appeler Capitaine Hill !

— Est-ce qu'Anderson conviendrait mieux ?

— Seulement si je peux vous appeler Greg.

— Alors c'est entendu Anderson. Envoyez-moi vos disponibilités et je m'occupe d'organiser ça.

Le cabélec déposa Anderson devant les bureaux de United Mankind. Il allait entrer dans le hall du bâtiment quand il décida de changer de destination ; il fallait simplement traverser l'avenue où circulaient les cabélecs

et l'allée arborée réservée aux tramélecs — une passerelle couverte et largement vitrée enjambait l'ensemble. Il prit l'escalier roulant en même temps que deux androïdes des services urbains et un robot de livraison qui lui laissa le passage avec un « après vous » métallique qui grésilla désagréablement. Quelques minutes plus tard, il passait la porte du Gaudi Café. La salle était vaste et haute, traversée d'une douzaine de colonnes sombres évoquant des troncs d'arbres ceinturés de lianes épaisses. Le plafond dessinait des voutes irrégulières soutenues par les ramifications de cette frondaison fantastique. Entre les colonnes, le mobilier aux formes végétales créait des espaces d'intimité baignés d'une lumière orangée. Le personnel était exclusivement humain, prévenant et discret ; la clientèle appréciait le calme de ce salon où personne n'élevait la voix. Ashley Beresford faisait partie des habitués. Elle l'avait invité à l'accompagner un soir, pour bavarder dans une atmosphère différente. Anderson, lui, n'avait jamais fréquenté ce

type d'établissement auparavant ; il ne connaissait que les quelques pubs où il retrouvait, très occasionnellement, des collègues de la Brigade.

Il s'installa dans un fauteuil de métal travaillé en torsades organiques, au confort surprenant, pour s'imprégner du charme environnant. Ce n'était qu'un décor, inspiré d'œuvres du passé, mais il trouvait là un écho à son besoin de quitter les cadres rigides auxquels il s'était attaché ; dans les interstices du Capitaine Hill, une aspiration à la fantaisie s'était mystérieusement développée.

\*

Le temps était parfait ; la douceur avait succédé à une journée encore très chaude pour cette fin octobre. Le Nôtre était revenu dans la semaine et le jardin était soigneusement entretenu ; la courte pelouse était dense et fraîche sous les pieds et les végétaux taillés avec un naturel sophistiqué. La table ronde était dressée



pour trois ; la nappe d'une teinte safran, la vaisselle opalescente et les photophores solaires à la lumière dansante installés avec goût par un Maître de Table à la peau bleue. Tout était fourni par le service traiteur d'Everyday Enjoyment ; Anderson avait un peu hésité à faire appel à eux, mais ils n'avaient plus de concurrents dans son quartier et Anderson ne savait pas cuisiner.

Salimah et Chann arrivèrent peu après vingt heures. À peine entrée dans le salon largement ouvert sur le jardin, Salimah déchaussa ses escarpins sur le tapis avec grâce et naturel. Elle portait une robe tunique asymétrique de coton blanc qui la couvrait presque entièrement en dessinant toute sa féminité. Chann, à son habitude, était court vêtue, en noir. Elle demanda un Union Tonic que Salimah lui accorda d'un sourire ; l'androïde le servit avec une demi-dose de rye canadien. Salimah et Anderson avaient fait ouvrir une bouteille de Tokay — la Hongrie avait disparu depuis longtemps, mais pas le terroir viticole.

Salimah interrogea Anderson sur le projet de coopérative et il en fut soulagé ; il ne voulait pas parler de Prince Kumar, ni de Christopher ou d'Ousmane :

— Le conseiller Dermott n'a pas tout révélé sur Weekly Events, répondit-il, les travaux de nettoyage et de remise en état du terrain ont commencé avec l'ancienne équipe de maraîchers et des migrants en situation de probation ; les conditions de leur embauche ne sont pas arrêtées et nous voulions éviter les questions de Charlene sur ce point.

— Est-ce que Koffi sera embauché ? demanda Chann.

— Oui, nous avons pu obtenir ça aussi.

— Nous... surtout moi, non ?

Salimah répondit :

— Sans toi, Anderson n'aurait pas eu de moyen de pression sur le Conseil...

Chann lui coupa la parole :

— Je sais que Prince Kumar est le Maître du Conseil ; j'ai vu son portrait sur Weekly Events.

— Oui, Chann, c'est lui. Mais tout s'est passé selon le plan d'Anderson et tu n'as rien à craindre.

— Je n'ai pas peur, dit Chann, je veux aller travailler avec les maraîchers et les migrants.

La contrariété fut visible sur le visage d'Anderson ; un simple regard de Salimah lui imposa le silence :

— Dans quelques mois, tu auras quinze ans et tu seras libre de tes choix, dit-elle en posant sa main sur le bras de Chann. Mais si tu le souhaites, nous en parlerons ensemble.

— Je devrais peut-être te faire rencontrer Soana, dit finalement Anderson, c'est une jeune femme très impliquée dans le projet.

Il raconta l'arrestation des maraîchers, l'appel récent de Greg et l'engagement de se revoir prochainement :

— Tu es d'accord pour que je leur parle de toi ?

— De moi et Prince Kumar ? s'effraya Chann.

— Non, bien sûr, de toi seulement.

— Oui merci, j'aimerais les connaître.

Le regard d'Anderson rencontra celui de Salimah ; il sentit une onde de chaleur le traverser. À mesure que l'obscurité gagnait, la lueur des photophores les installa dans une détente plus intime. Le repas était délicieux ; ils le prolongèrent jusqu'à ce que Chann se lève en s'étirant :

— J'appelle un cabélec, dit-elle, je vais me coucher.

Anderson fut pris de court, mais pas Salimah :

— Tu as raison Chann, il est temps de rentrer.

Elle le regardait, douceur et distance indémêlables.

Anderson resta dans son jardin, longtemps après que le Maître de Table eut disparu en emportant toute trace de leur soirée, à l'exception des photophores qu'il décida de garder.

Il avait été amoureux une fois, pendant sa formation d'officier ; une pianiste plus âgée, rencontrée chez des amis, au hasard d'une soirée. Cette expérience l'avait

profondément déstabilisé ; il avait échoué à l'examen d'entrée dans la Brigade. Grâce à l'influence de son père — un fonctionnaire de l'Union — il avait obtenu de se représenter dans la même session. Cette fois, il avait réussi brillamment, mais son travail acharné lui avait coûté sa relation avec la musicienne. Depuis, il avait souvent ouvert sa porte à des femmes de passage. Le nomadisme affectif était ce qui lui convenait le mieux et Salimah menaçait un équilibre longuement consolidé.

\*

Le lendemain, Anderson passa la journée entière à son bureau avec Aristote et l'androïde le submergea d'informations. Ils passèrent en revue l'ensemble des problèmes rencontrés par les habitants du quatrième district, en préparation du Conseil d'Administration de United Mankind. Anderson n'avait jamais accepté qu'on lui impose des priorités ; il voulait disposer d'arguments permettant de

débatte des orientations de l'ONG. Vers dix-sept heures trente, il appela un cabélec et quelques minutes plus tard il regardait défiler les bâtiments de la sixième avenue en direction du troisième district. À l'approche de Gate 3.22, les immeubles étaient sensiblement plus bas et espacés. Le trafic se ralentit en arrivant au couloir de passage entre les zones ; les habitants du troisième district devaient rentrer avant dix-huit heures, sauf obligations professionnelles. Le cabélec reprit sa vitesse sur l'avenue maintenant longée de blocs d'une cinquantaine de mètres de hauteur aux larges façades grises et monotones. On ne voyait plus beaucoup de cabélecs dans la circulation ; les tramélecs étaient bien plus économiques. À la limite du quatrième district, il y avait une sorte de no mans land vide de toute construction, puis le mur de démarcation et ses portes séparées de plusieurs kilomètres. Gate 4.22, au bout de la sixième avenue, avait un couloir réservé aux cabélecs ; la plupart des portes du quatrième district servaient uniquement au

passage des tramélecs interzones. Mais le cabélec ne la franchit pas, il s'arrêta à l'angle du dernier bloc en zone trois. Anderson déconnecta son EnergyPhone de l'Energy Plug-In et descendit. La porte du foyer où Koffi était hébergé faisait face au mur de démarcation, distant d'une trentaine de mètres. Elle s'ouvrit automatiquement à son approche — son poste chez United Mankind lui avait permis de conserver la plupart de ses autorisations de circulation. Le rez-de-chaussée était un niveau technique, le hall proposant uniquement deux portes d'ascenseur et un couloir qui devait desservir le réfectoire. Au douzième étage, Anderson sortit dans une coursive sans fenêtre. Les parois de béton lisse enduit de résine n'avaient aucune trace de graffiti ; le plafond portait autant de caméras que de blocs d'éclairage, tous blindés. Il n'y avait pas de bouton de sonnette au 12.8 ; on entendait une musique africaine aux percussions obsédantes. Anderson frappa vigoureusement et attendit, puis une

deuxième fois et la porte s'entrouvrit sous son poing :

— La violence ne vous a pas quitté, dit Koffi.

— Vous avez accepté de me voir alors laissez-moi entrer, répondit Anderson.

Koffi ouvrit en grand et s'écarta. Il était presque de la taille d'Anderson, mais très maigre. Sa morphologie était différente de celle d'Ousmane ; les membres longs, minces, de grandes mains et un visage aux pommettes saillantes ; dans les orbites creuses, un regard noir et dur.

Anderson avança dans le module d'hébergement. La pièce devait mesurer environ trois mètres de côté, avec une fenêtre face à la porte d'entrée par laquelle on voyait les entrepôts de la zone quatre par-dessus le mur. Il n'y avait pas d'autre porte ; les blocs sanitaires étaient certainement communs. Il tira l'unique chaise et s'assit devant la petite table de métal, Koffi restant debout devant le lit.

— Je ne comprends pas pourquoi vous refusez notre proposition, dit Anderson.



— En quoi ça vous concerne ?

— C'est notre mission d'aider les gens en difficulté.

— Vous êtes fatigué de les tuer ?

— Écoutez Koffi, vous savez parfaitement que ce n'était pas le but de Christopher.

— Non, bien sûr ! aboya Koffi les poings fermés. Le but, c'était de me mettre en prison et de me renvoyer à la mort parce que je refuse d'être un esclave.

Anderson baissa les yeux délibérément ; le regard de Koffi cherchait l'affrontement.

— Vous êtes presque libre maintenant, dit-il après un silence, et vous avez besoin de nous pour trouver une place dans l'Union.

— Ce n'est pas vous qui m'avez libéré, lança Koffi, et ce n'est pas vous qui m'aidez ; vous n'apportez que le malheur.

Anderson se leva :

— Vous savez nous contacter si vous changez d'avis. Il y a des opportunités à saisir maintenant dans le projet de coopérative.

Koffi le regarda partir sans un mot ; Anderson referma la porte derrière lui. Il était bientôt dix-huit heures et il devait retrouver Greg et Matthew chez Soana.

Anderson arriva peu après à l'adresse que Greg lui avait indiquée ; le bloc 32N4 était identique à tous ceux de ce quartier sans charme, au cœur du troisième district. En remontant la coursive vers la porte de Soana, il se demanda à quoi ressemblerait son module d'habitation ; il n'avait jamais été invité dans la zone trois, qu'il ne connaissait qu'en tant que Capitaine de Brigade. Mais il avait reçu comme une marque de confiance et d'amitié la proposition de se retrouver chez elle, plutôt que dans un quelconque café.

C'est Greg qui ouvrit la porte. Dans la tension de l'arrestation, Anderson n'avait vu que des figures fermées et durcies par le stress ; il découvrait toute la bienveillance et l'énergie que pouvait exprimer ce visage barbu :

— Vous nous faites plaisir, Anderson, s'exclama-t-il en s'écartant du passage.

Greg lui prit le bras pour le retenir devant lui ; son regard était clair et chaleureux :

— Je ne suis pas très fort pour les discours, mais vous êtes un espoir pour ceux qui souffrent.

Anderson se tourna vers Soana qui s'avançait vers l'entrée. Elle portait un short aux motifs ethniques et colorés avec un haut léger, à bretelles nouées. Des pendentifs multicolores attiraient le regard sur la peau d'un miel sombre. Elle posa ses mains sur les épaules d'Anderson :

— Merci d'avoir accepté, dit-elle, j'avais tellement envie de rencontrer le docteur Jekyll derrière le capitaine Hyde !

— Je ne crois pas avoir une double personnalité, répondit Anderson en riant. Merci de m'avoir invité chez vous ; c'est original et accueillant, autant que vous-même. Je commence à comprendre pourquoi votre ami Matthew semblait prêt à vous suivre au bout du monde !

Soana parut contrariée par l'allusion à Matthew :

— Il ne viendra pas, dit-elle, un Merry Meal à dépanner en urgence à l'autre bout du district... je me demande si ces monstrueux distributeurs de repas ne sont pas plus importants que tout pour lui !

— Ce qui est important pour lui, c'est peut-être de faire de son mieux, hasarda Anderson.

— Mais chacun doit décider de ce qui compte vraiment, n'est-ce pas, ex-capitaine de brigade ?

Il y avait, dans le regard et dans la voix, un mélange attirant de défi, de malice et de séduction ; Anderson se demanda si c'était une bonne idée de lui présenter Chann.

Ils s'installèrent autour de la table ; les plantes, les étagères de livres, les tentures et les lampes, tout contribuait à créer une atmosphère unique de douceur et de sensualité.

Greg déboucha une bouteille :

— Soana ne boit que du vin italien, mais que du bon ! C'est un peu pour les mêmes raisons qu'elle était devenue une des

premières et des plus fidèles clientes du F.D.F.

— Ce qui signifie ?

— Forth District Food, bien sûr ! Vous savez Anderson, c'était une magnifique aventure et je ne regrette rien. Mais je suis content que vous soyez arrivé à temps pour nous obliger à sortir de l'ombre ; je n'ai jamais eu d'esprit de sédition. Je préfère aider à faire avancer le projet de coopérative plutôt que de rester chef d'une bande de hors-la-loi !

— C'est vraiment ce que j'espérais, dit Anderson en levant son verre, sinon je ne n'aurais peut-être pas porté ce projet.

— Mais quand même, déclara Soana, quand on voit le Conseil et Everyday Enjoyment mettre leur nez dans l'organisation, je crois qu'il y a de quoi s'inquiéter. Matthew est enthousiaste à l'idée d'intégrer la production dans les Merry Meal ! Est-ce qu'on fabrique des munitions pour les donner à l'ennemi ?

— Ce ne sont pas des munitions, Soana, dit Greg, on ne veut tuer personne, nous.

Il regretta immédiatement cette parole ; son regard inquiet se tourna vers Anderson qui lui sourit tranquillement :

— Je vous en prie, la spontanéité me fait du bien.

— Pardonnez-moi, dit Soana, je m'emporte parce que je suis méfiante face au pouvoir. Mais vous, Anderson, je vous ai fait confiance tout de suite.

Soana avait saisi la bouteille. La table n'était pas très grande et elle aurait pu servir directement Anderson :

— Vous aimez le vin ? Donnez-moi votre verre.

— Volontiers, il est excellent.

Sa main, douce et vivante, s'attarda sur celle d'Anderson :

— Malgré mes réticences, j'aimerais m'impliquer dans ce projet, dit-elle.

— Toutes les bonnes volontés sont les bienvenues, répondit Greg, surtout si tu parles de bénévolat ! Les travaux de nettoyage du site commencent la semaine prochaine ; nous avons l'autorisation

provisoire de réutiliser nos installations sanitaires et le réfectoire aussi.

— Alors, comptez sur moi !

Ils prirent le temps de faire un peu mieux connaissance en terminant le vin d'Italie. Soana était la fille d'un ouvrier du bâtiment. Pendant deux ans, il avait bien gagné sa vie sur le chantier de July First Square, puis il était reparti en laissant la petite Soana et sa mère qui travaillait toujours au Centre de Soins voisin :

— Le bâtiment, c'est dangereux, conclut-elle en riant.

Greg, lui, avait étudié. Il était devenu jeune directeur technique au Natural Park Center, avant de décider que ça n'apportait rien de vraiment utile. Il avait découvert que des squatters habitaient des bâtiments abandonnés du quatrième district ; ils les avaient rencontrés et décidé d'accompagner leur projet de culture.

Vers vingt heures trente, Anderson les quitta sur la promesse de se revoir bientôt sur le site de la coopérative. Matthew n'était

pas encore rentré ; Soana l'embrassa avec une tendresse inattendue.

\*

Une dizaine de jours plus tard, l'ancien site F.D.F. avait déjà changé d'aspect ; une enceinte temporaire fermait le chantier. Le cabélec s'engagea sous le portique de contrôle des entrées, le portail s'ouvrit et Anderson descendit devant l'ancien bâtiment de LS Capacitors Ltd. Une vingtaine d'hommes et de femmes bien équipés et quelques robots de manutention déblayaient les restes de la destruction des serres. L'ensemble des débris était broyé sur place, puis emmené dans des conteneurs cylindriques vers une usine de recyclage.

Il entra dans le bâtiment. Seuls quelques bureaux, une cuisine sommairement aménagée et une salle faisant office de restaurant avaient été utilisés par les maraîchers, ainsi que l'aile abritant les sanitaires ; les douches étaient froides, mais bienvenues après le travail



dans les serres. L'ensemble était bien entretenu. Anderson s'arrêta à la porte du bureau :

— Excusez-moi, je suis en avance.

Un homme qui portait une combinaison jetable était assis devant un écran ; une paire de gants d'une matière souple posée à côté. Greg était debout près de lui et semblait soucieux :

— Non, restez Anderson, ça nous concerne tous. Je vous présente Marcus. Il sera là jusqu'à la fin de la semaine, en supposant que le projet ne soit pas abandonné d'ici là.

— Pourquoi abandonné, que se passe-t-il ?

— Marcus est chargé par le Conseil de vérifier la conformité du terrain pour les cultures alimentaires. Il vient de trouver en trois endroits une concentration de lanthane qui dépasse les seuils autorisés. LS Capacitors utilisait ce matériau dans la construction des supracondensateurs et pourtant je ne comprends pas ; nous faisons des prélèvements réguliers au temps de

F.D.F. et nous n'avons jamais eu ces résultats.

Marcus se retourna vers Greg :

— Je suis expert indépendant, dit-il avec véhémence ; si je vous dis que ce sont les taux de lanthane de votre terre, c'est que je les ai mesurés. Nous pouvons refaire les prélèvements et l'analyse ensemble si vous voulez !

— Je ne vous mets pas en cause, Marcus, mais je vous demande de me croire quand je dis que nous faisons des contrôles réguliers ; vous ne pensez pas quand même pas qu'on était prêts à empoisonner les gens ?

Anderson s'interposa ;

— Il y a sûrement une l'explication à cette incohérence, et vous la trouverez. En attendant, Marcus est tenu de transmettre ces résultats sans attendre et il faut se préparer à une violente polémique.

Anderson avait raison ; dès le lendemain, divers médias avaient obtenu l'information par une source protégée et le scandale éclatait — les maraîchers de F.D.F.

auraient délibérément caché qu'ils exploitaient un sol pollué. Un communiqué de Dermott annonça que le Conseil relevait Marcus de sa mission considérée comme terminée, et que l'étude technique d'installation de la coopérative était mise en stand-by ; le projet était gelé jusqu'à nouvel ordre. Aucune toxicité directe n'étant à craindre, le Conseil proposait de transformer le site en parc arboré intégré au troisième district ; le nettoyage du terrain pouvait continuer.

Anderson organisa une réunion de crise chez United Mankind. Elle débuta par une intervention de Greg qui présenta un rapport de synthèse de l'ensemble des analyses menées sur le sol par F.D.F. pendant ses quatre ans d'activité. Puis Greg se retira pour laisser les administrateurs débattre de la position à tenir :

— Nous ne pouvons pas laisser les médias calomnier F.D.F., s'emporta Anderson. Je propose de communiquer sur le rapport que Greg nous a montré et demander l'ouverture d'une enquête en vue

d'expliquer les résultats obtenus par Marcus.

Gopal Karmalesh marchait de long en large, les mains croisées dans son dos ;

— Je regrette, Anderson, mais je m'oppose à une telle imprudence ; nous ne prendrons pas position contre le Conseil des Districts sur la base d'informations non vérifiées. Il faudrait d'abord prouver que les rapports d'analyse de F.D.F. sont justes et authentiques.

— Je partage ce point de vue, approuva Ashley, il en va de notre crédibilité et c'est notre avenir qui est en jeu.

Anderson ne réussit pas à les faire changer d'avis ; il fut décidé de publier un communiqué soutenant la proposition du Conseil de créer un parc d'agrément.

\*

Greg attendait Anderson au Gaudi Café. En le regardant s'asseoir, il lut sur son visage qu'ils n'avaient pas obtenu le soutien espéré :

— Nous ne pouvons pas compter sur United Mankind, dit Anderson, ils ne prennent aucun risque.

— C'est un propos surprenant dans la bouche de leur porte-parole, répondit Greg en riant, mais je suis content de vous savoir à nos côtés.

— J'admire votre façon de prendre les choses !

— F.D.F. a connu bien des difficultés en quatre ans, répondit Greg, et j'ai compris ce qui se passait dès que Marcus m'a parlé de ses résultats ; quelqu'un est venu polluer le terrain. Vous pensez pouvoir nous aider ?

— Nous faisons une bonne équipe, dit Anderson en posant sa main sur le bras de Greg, et nous ne serons pas seuls ; je peux trouver un peu d'assistance qualifiée.

Une demi-heure plus tard, ils passaient au crible le listing chronologique des entrées sur le site. Il comportait déjà plusieurs milliers de lignes, mais se réduisit à une centaine de noms différents, le nombre de nouveaux entrants dans le projet étant limité. Anderson regardait Greg affecter à

chaque nom un code de tri ; T- toute confiance, C - connu sans avis, I - inconnu. Le regard d'Anderson balaya l'écran :

— Greg, je crois qu'on tient quelque chose

Dans le bas du listing, on trouvait le nom de Koffi Mawuko.

— Vous pouvez savoir comment il a intégré l'équipe alors qu'il a refusé nos propositions ?

— Bien sûr, il n'existe que deux statuts ; rémunéré par la Solidarité Sociale ou bénévole. Les premiers ont un dossier de recrutement et j'ai validé moi-même tous les bénévoles. Pour les recrutements, certains dossiers ont été traités directement par le service d'action sociale du Conseil.

Le dossier d'embauche de Koffi fut retrouvé en quelques instants ; il portait la signature électronique du conseiller Dermott.

— Gardez ça pour vous, Greg, le terrain est plus que pollué, il est dangereusement miné ! Je m'en occupe et je vous tiens au courant.

En quittant le bâtiment, il parcourut le site du regard. Trois équipes étaient au travail. À distance, il identifia la haute silhouette de Koffi en train d'alimenter un broyeur.

Anderson avait gardé le cabélec en attente ; moins d'un quart d'heure plus tard, il repassait Gate 4.22 pour revenir dans le troisième district, face au foyer d'hébergement. La porte 12.8 ne lui posa aucun problème. Dès qu'il entra dans le module, il sut que Koffi avait déménagé ; c'était inutile de chercher, il ne restait aucune trace de son séjour. Anderson rappela Greg :

— Vous avez trouvé quelque chose ?

— Non, j'aurais dû m'en douter ; vous avez une autre adresse dans son dossier ?

— Bloc 6B14, porte 1240.

— Pas le plus mauvais quartier de zone trois, à deux pas du second district. Koffi se débrouille bien pour un migrant sous surveillance. Greg, je me doute que ce n'est pas simple mais il faudrait fouiller le site pour chercher ce qui aurait pu servir à

transporter ou diffuser le lanthane. Marcus travaillait par échantillons ; il a fallu contaminer une bonne partie du terrain pour être sûr que des prélèvements soient positifs.

— Oui, pas mal de lanthane, un peu de matériel et quelques heures de travail... comment a-t-il fait ?

— Vous avez les heures d'entrées et sorties sur le listing ?

— Bien sûr... attendez.

Greg reprit la ligne après quelques instants :

— J'ai la réponse ; Koffi s'est laissé enfermer sur le site mardi soir, il y est resté la nuit complète !

Anderson reprit le chemin de son bureau ; il n'avait rien à attendre d'une visite chez Koffi. Il rédigea le communiqué et le transmis à Gopal et Ashley. Le texte indiquait qu'il s'agissait d'un problème de conformité à une norme exigeante et que la bonne foi de F.D.F. ne devait pas nécessairement être mise en doute. United Mankind approuvait le projet de parc qui



apporterait un espace naturel précieux aux habitants du troisième district. Le communiqué fut transmis et diffusé immédiatement.

Anderson parcourut ses messages en attente. Il ouvrit celui de Salimah avec une impatience qui le contraria ; il ne savait pas ce qu'il espérait. Elle remerciait, de sa part et de celle de Chann, pour la soirée passée ensemble ; la qualité de son accueil les avait touchées. Elle avait eu plaisir à le retrouver chez lui et son jardin lui avait beaucoup plu. Elle était désolée de la tournure des événements pour la coopérative. Chann avait quand même reparlé de travailler au nettoyage du site et elle n'avait pas d'objection. Anderson répondit brièvement. Il leur était reconnaissant d'avoir bousculé si agréablement sa routine de célibataire. Il donna les coordonnées de Greg que Chann pouvait contacter directement de sa part.

Ensuite, il passa plusieurs appels, dont un à Felicidad, puis se replongea dans la préparation du Conseil d'Administration.

\*

L'Ecstasy Café était bondé quand Felicidad entra dans la grande salle, le lendemain soir. Elle cherchait Anderson du regard quand elle sentit une main se poser sur le bas de son dos en descendant vers ses cuisses. Elle se retourna d'un bloc, sans vouloir frapper à l'aveugle ; deux jeunes gens se tenaient devant elle en riant :

— Quelle réactivité, lança celui de gauche, on ne doit pas s'ennuyer avec toi !

Anderson était dos au comptoir, quelques mètres derrière et il observait la scène avec un amusement évident. Felicidad avança droit entre les deux garçons et celui qui avait parlé s'effondra en se tenant le bas ventre à deux mains. Son compagnon, l'air complètement paniqué, le releva pour l'emmener dehors. Personne ne semblait avoir remarqué l'incident. Anderson riait de bon cœur :

— Il n'y a rien de drôle, dit froidement Felicidad en jetant une microcarte sur le comptoir ; je vois bien pire tous les jours,

mais ça ne m'empêche pas d'être choquée. Voilà ce que vous avez demandé.

— Attends, Felicidad, excuse-moi...

Elle était déjà repartie.

Une heure plus tard il visionnait, dans son salon, les images de contrôle du site LS Capacitors Ltd, nuit du mardi précédent. L'ensemble du troisième et quatrième district était sous surveillance permanente, mais ces milliers d'heures de vidéo satellite n'étaient exploitées qu'en cas de besoin lié à la sécurité. Felicidad n'avait aucune difficulté à se procurer celles d'un site donné à une date précise.

À deux heures du matin, on voyait distinctement le drone venir se poser à proximité du bâtiment et l'ombre de Koffi s'agenouiller pour récupérer sa charge et retourner dans l'entrepôt. Il en était ressorti à deux heures seize avec un équipement de pulvérisation et un râteau électrique. Il avait alors raccroché le contenant sous le drone, qui était reparti aussitôt. Jusqu'à quatre heures passées, Koffi avait arpenté le terrain en incorporant le chlorure de lanthane à la

couche supérieure du sol, répartissant méthodiquement le polluant sur l'ensemble du site.

Anderson sortit dans le jardin qui lui parut étrangement désert. Il alluma un photophore et s'assit face aux rosiers, un verre de whisky devant lui, les doigts pianotant sur la table de façon inhabituelle. Vers onze heures, il envoya un message à Soana et rentra dormir.

\*

Anderson appela Greg dès son arrivée au bureau, le lendemain matin. Il lui expliqua brièvement le contenu de la vidéo satellite et lui proposa de passer en milieu de matinée pour définir un plan d'action. Vers dix heures, il referma avec soulagement le dossier du Conseil d'Administration ; il avait clairement identifié ses priorités et se sentait prêt à les défendre. Il prit le chemin du quatrième district. Quelques minutes plus tard, il

entraint dans le bureau de Greg d'un pas décidé :

— Bonjour Anderson, à vous voir, je ne voudrais pas être la place de Koffi ! Vous avez fait un bon travail et je commence à croire qu'on va sortir le projet de l'ornière, mais je ne sais pas comment.

— J'allais vous poser la question, plaisanta Anderson en s'installant. Vous devez avoir le choix du motif pour un dépôt de plainte, non ?

— Aucun ! Rien dans les contrats ne précise que les salariés doivent quitter le site à une heure donnée et le fait d'avoir déversé du lanthane ne relève pas de la loi. Tout ce que je peux faire, c'est licencier Koffi.

— Alors c'est ce que nous allons faire. Mais pas sans essayer d'obtenir quelques informations.

Greg envoya chercher Koffi qui entra quelques minutes plus tard, sans frapper. Greg était assis à son bureau et Anderson debout près de la fenêtre. Koffi se posa d'un

air nonchalant sur une chaise, en face de Greg :

— Alors patron, vous voulez me parler ?  
Le ton était d'une indifférence provocante.

— Nous avons un gros problème, dit Greg, les dernières analyses montrent que notre sol est pollué et qu'on ne peut rien cultiver.

— C'est dommage, dit Koffi, mais moi je suis payé pour nettoyer, pas pour faire pousser des légumes.

— Je vous soupçonne d'avoir fait autre chose que nettoyer, dit Greg.

— C'est-à-dire ?

Anderson s'approcha :

— Arrête de te foutre de nous, Koffi, qui t'a procuré le lanthane ?

Koffi se raidit et se redressa sur sa chaise :

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

Le poing d'Anderson se ferma sur le col de la combinaison de travail dans un mouvement de torsion brutal. Koffi se débattit un peu, mais il manquait d'air et n'avait plus la force de se défendre. De la

main gauche, Anderson lui mit son EnergyPhone sous le nez ; on voyait les images satellite de Koffi au travail :

— Tu as pollué le site volontairement, espèce d'ordure, gronda Anderson en accentuant le geste, je veux savoir pourquoi et qui t'a demandé de le faire.

Il relâcha brusquement Koffi en le repoussant brutalement. La chaise bascula en arrière et Koffi s'écroula lourdement sur le sol où il sembla se racornir en portant les mains à sa gorge douloureuse ; Greg était blême derrière le bureau.

Koffi essaya de parler :

— Vous n'avez pas le droit, coassa-t-il d'une voix altérée.

Anderson éclata d'un rire sec :

— Tu veux porter plainte ? Ce sera ta parole contre la nôtre.

Il ramassa Koffi qui ne résista pas, le remit sur sa chaise et posa l'EnergyPhone sur le coin du bureau :

— Dis-moi qui t'a envoyé le drone et je te laisse partir.

Le regard plein de larmes de Koffi était paniqué :

— Je ne sais pas, je vous jure que je ne sais rien. Quelqu'un est venu au foyer, je ne sais pas qui c'est. Il m'a dit ce que je devais faire, qu'on me donnerait un logement et que je serai payé. Il a dit aussi que ceux qui m'avaient sorti de prison pouvaient m'y renvoyer. J'ai fait ce qu'on me demandait.

Anderson se tourna vers Greg :

— Il dit la vérité, on n'en tirera rien de plus.

— Koffi, ramasse tes affaires et ne remets jamais les pieds ici, dit Greg.

Koffi se leva et sortit en se massant le cou.

— On a des preuves et des aveux, dit Anderson en montrant l'EnergyPhone ; il stoppa l'enregistrement et rangea l'appareil dans la poche intérieure de son blouson.

— Et qu'est-ce qu'on en fait ? demanda Greg.

— Je crois savoir, dit Anderson.

Ils tombèrent rapidement d'accord sur la meilleure ligne d'action. Il était presque



midi quand Anderson se leva pour rentrer au second district. Il sortait du bâtiment quand il croisa Chann :

— Anderson, s'écria-t-elle, j'espérais te rencontrer !

Elle l'embrassa chaleureusement :

— Content de te voir, Chann, mais je dois partir.

— J'ai bien compris qu'il fallait être maraîcher pour passer du temps avec toi ; alors je vais essayer !

— On essaiera de se coordonner la prochaine fois ! lança Anderson en montant dans le cabélec.

De retour chez United Mankind, Anderson monta au restaurant du dernier étage. Dès qu'il passa la porte, trois possibilités de tables libres s'affichèrent sur son écran bracelet, du côté qu'il choisissait habituellement. En se dirigeant vers celle qu'il avait validée il s'arrêta devant Gopal et Ashley :

— Il y a du nouveau, dit-il, le terrain du site a été volontairement contaminé.

— Vous avez des preuves ? demanda Gopal

— Des preuves et des aveux, répéta Anderson avec un grand sourire. On peut en parler après le déjeuner ?

— Vers dix-sept heures, ce serait parfait.

Il déjeuna tranquillement, profitant de la vue sur le centre du district. L'architecture audacieuse se fondait avec une abondante végétation dans une image convaincante de bien-être et de sécurité ; au loin, on distinguait à peine le troisième district où la grisaille des blocs d'habitations se mêlait à la pollution.

Il n'était pas quatorze heures quand il sortit sur la terrasse du restaurant pour appeler Salimah. Il allait raccrocher quand elle répondit :

— Bonjour Anderson, excuse-moi je terminais une manipulation.

— Ce ne sera pas long ; je ne voulais pas que tu apprennes ce qui s'est passé par les médias.

Il fit un compte-rendu synthétique et complet des événements des derniers jours :

— Salimah, je vous ai entraînées, toutes les deux, dans une opération douteuse et risquée pour sauver un lâche doublé d'une crapule ; je ne me le pardonne pas.

— Ne te surestime pas, répondit Salimah en riant, tu n'as entraîné personne. Nous avons choisi de t'aider parce que ça nous semblait juste et peut-être parce que nous en avions envie.

Anderson resta silencieux un instant :

— J'ai vu Chann sur le site ce matin, dit-il, je suis content que tu accompagnes ses choix. Ce serait une belle expérience pour elle de rejoindre cette équipe.

— Oui, elle m'a appelée après son échange avec Greg ; elle l'adore ! À cette heure, elle doit être en combinaison de travail. Moi aussi je dois m'y remettre ; merci d'avoir appelé, Anderson.

Elle raccrocha sans attendre sa réponse. Il resta un peu sur la terrasse ; l'image de

Salimah dans la robe blanche se superposait au paysage.

À quinze heures, il avait bien avancé le plan de communication imaginé avec Greg ; il ne restait plus qu'à le valider avec Gopal et Ashley. En attendant, il appela Aristote pour des compléments d'information sur la santé et l'éducation dans le troisième district.

À dix-sept heures, il retrouva Gopal dans son bureau, avec Ashley. Il leur raconta ce qui s'était passé en oubliant de préciser son rôle dans la recherche de la vérité ; des relations de Greg lui auraient permis de se procurer les images satellite et Koffi aurait craqué devant l'évidence des faits.

— Et selon vous, demanda nerveusement Gopal, c'est le Conseil qui serait derrière cette machination ?

— Sans aucun doute. Le Conseil est intervenu pour obtenir la libération de Koffi et c'est Dermott qui l'a recruté pour travailler sur le site, alors que Koffi avait refusé nos propositions ; il m'accusait d'être responsable de son arrestation et de la mort d'Ousmane.

— Quelque chose m'échappe dans votre théorie, dit Ashley dans un sourire. Quel serait l'intérêt du Conseil, alors qu'il a validé le projet de coopérative ?

— C'était de la démagogie électorale, répondit fermement Anderson. Le Conseil ne veut pas de coopérative ; il défend les intérêts de Everyday Enjoyment. Mais l'opinion s'était prononcée pour l'étude du projet.

— Soyons clair Anderson, coupa Gopal, je ne me mettrai pas le Conseil à dos. Mais si vous voyez un moyen de sortir de là sans affrontement, je vous écoute.

Anderson attendait ce moment de la discussion. Il se leva de son fauteuil et se cala contre le mur, les bras croisés. Son attitude était détendue et sa stature imposait une autorité bienveillante :

— Il n'y aura aucun affrontement ; Koffi est assez grand pour porter le chapeau tout seul, dit-il. C'est lui qui a contaminé le terrain et il pensait avoir une vengeance personnelle à assouvir ; je crois que ça suffira pour les médias.

Gopal et Ashley se consultèrent du regard.

— Des questions seront posées, objecta Gopal, Koffi ne pouvait pas agir seul.

Anderson avait gagné la partie :

— Elles resteront sans réponses ; Koffi se suiciderait s'il parlait et il n'y aura pas d'enquête puisque personne ne porte plainte.

— Allez-y Anderson, vous avez notre accord, conclu finalement Gopal, mais n'oubliez pas de nous faire valider vos communiqués.

À peine rentré dans son bureau, Anderson appela Charlene Brooks pour lui offrir le plus beau scoop du mois ; elle le remercia vivement et suggéra de se retrouver à dîner un jour ou l'autre.

Il envoya ensuite un message à Greg pour le rassurer sur le bon déroulement de leur plan. Puis il appela Rajani :

— C'est Anderson.

— Que voulez-vous ?

La voix d'Anderson se fit menaçante :

— Vous avez été terriblement imprudent. Nous avons toutes les preuves de votre manipulation minable et les aveux complets de Koffi. Mais je préférerais un arrangement à l'amiable ; vous recevrez dans quelques minutes notre demande de reprise des études. Et n'oubliez pas de regarder Weekly Events !

Il raccrocha sans que le Maître du Conseil ait prononcé un mot et se renversa dans son fauteuil, les yeux fermés. Quelques minutes plus tard, il se leva pour rentrer chez lui.

\*

La nuit commençait à tomber quand Chann quitta le site en cabélec. Elle avait demandé à Greg de l'accompagner jusqu'à l'arrêt de tramélec, mais il avait refusé, la prétendant trop jeune pour les transports collectifs du quatrième district.

Elle programma l'adresse d'Anderson, excitée à l'idée de lui raconter sa journée. La maison était éclairée ; elle mit le cabélec en

attente et descendit sonner à sa porte. Anderson ne répondit pas. Chann sonna encore une fois et attendit, puis elle contourna la maison pour passer par le jardin. La table était dressée pour deux, avec la même nappe, la même vaisselle et les mêmes photophores. Par la baie vitrée, on pouvait voir les corps nus d'Anderson et Soana sur le tapis du salon. Chann fut bouleversée ; elle s'avança et se mit à frapper le vitrage à coups de poing en criant. Anderson se leva en cachant sa nudité dans ce qui lui tomba sous la main, la jupe de Soana. Le temps d'ouvrir la porte vitrée, Chann s'était enfuie.

\*

Toute la journée, divers médias avaient relayé le scoop de Weekly Events. Anderson avait donné plusieurs interviews en différents lieux. En fin d'après-midi, le communiqué du Conseil fut diffusé sans que United Mankind soit prévenu ; il annonçait la réouverture du projet de coopérative.



L'activité intense de cette journée épargna à Anderson un retour introspectif sur les événements de la soirée. Après avoir pris un verre avec Gopal et Ashley, puis appelé Greg pour se congratuler mutuellement, il ferma la porte de son bureau et appela Salimah. Elle ne lui laissa pas le temps de parler :

— J'allais t'appeler, dit-elle. Nous avons discuté longtemps hier soir avec Chann ; je crois qu'elle a compris que tu ne nous dois rien. Peut-être que nous devons accepter que le monde ne soit jamais comme on le voudrait, et apprécier qu'il soit juste un peu meilleur qu'avant.

\*

Vingt minutes avant la réunion, Anderson entra dans le bureau de Gopal Karmalesh :

— Excusez-moi Gopal, la convocation mentionne un ; « représentant des institutions territoriales », vous pouvez m'éclairer ?

— Ah oui, bien sûr... j'ai oublié de vous en parler — Gopal semblait mal à l'aise —, c'est une disposition qui existe depuis l'origine de nos statuts, mais...

— S'il vous plaît, coupa sèchement Anderson.

Le ton de sa voix fit rougir Gopal ; il se redressa dans son fauteuil et affronta le regard d'Anderson :

— Et bien Dermott sera présent en tant qu'invité, avec toute possibilité d'intervenir dans la discussion sur la coopérative.

— Vous plaisantez ?

Gopal se leva. Les mains dans le dos, il fit le tour de son bureau pour venir s'immobiliser devant Anderson. Son visage habituellement affable n'exprimait plus qu'une contrariété exaspérée.

— Écoutez-moi Anderson, l'intonation était soudain autoritaire, il y a maintenant trois mois, nous avons obtenu du Conseil des Districts un transfert partiel du financement des repas Merry Meal vers le projet de coopérative, vous n'imaginez

quand même pas que c'est grâce à votre pouvoir de persuasion ?

Anderson fut pris de court ; il pensait avoir contraint Rajani à influencer le Conseil :

— Je crois avoir convaincu l'opinion, dit-il.

— Vous êtes vraiment naïf ! Rajani se moque de l'opinion tant qu'elle ne proteste pas. Votre action dans les médias a simplement ouvert un espace de négociation dont nous avons fait bon usage.

— Et quels sont les termes de cette négociation ? Je n'ai pas été informé.

— Excusez-moi, Anderson, mais je dois encore préparer quelques documents. La réunion nous permettra de traiter ce sujet dans le détail.

Il retourna s'asseoir et plongea le nez dans son écran. Anderson le regarda un instant avec une sorte de curiosité étonnée, puis sortit tranquillement du bureau.

Une heure plus tard, le débat sur les priorités d'action s'enlisait ; Gopal et Ashley restaient sur leur position, mollement

soutenus par Edward Bunks, chargé de la planification et du budget. Dermott devait les rejoindre en seconde partie de réunion pour le projet de coopérative.

Anderson recula son fauteuil et enleva ostensiblement ses chaussures. Personne ne risqua un regard ou une remarque, de toute façon difficile à formuler. Il étendit ses longues jambes sous l'immense table de bois massif. La salle de réunion ressemblait plus à un salon vingtième siècle qu'à un espace de travail contemporain. Le tapis épais et les tentures qui habillaient les fenêtres s'accordaient parfaitement au mur bibliothèque un peu désuet qui faisait face à l'entrée. L'ensemble était élégant et sobre, sa qualité luxueuse dissimulée par une apparente simplicité.

— Je renonce à vous convaincre, dit Anderson, mais pas à vous livrer mon ressenti. La population cible de notre action se trouve dans le troisième et plus encore dans le quatrième district, puisqu'il faut admettre que des habitants survivent entre les friches industrielles et les bureaux

abandonnés. Vous êtes convaincus comme moi que ces gens ne sont pas responsables de leur situation. Mais vous pensez l'urgence sociale en termes sanitaires et intellectuels, un peu comme les sociétés coloniales voulaient apporter l'hygiène et l'éducation aux peuples inférieurs. Vous parlez de cadre de vie et d'accès à la culture à propos de gens dont la seule espérance est de retrouver un peu d'autonomie et de dignité. Croyez-vous que ces choses-là se fabriquent et se distribuent ?

— Où voulez-vous en venir ? l'interrompt Gopal. Vous remettez en cause les lignes d'action fondatrices de United Mankind mais êtes-vous capable de formuler un autre projet ?

— J'ai l'habitude de me confronter à la réalité, répondit Anderson. Celle-ci me dit que les hommes retrouvent leur fierté quand ils sont capables de produire ce dont ils ont besoin et de prendre soin de leurs proches. Je crois profondément que notre mission est d'assister leurs efforts en accompagnant toutes les initiatives de

terrain. La coopérative populaire est un bon exemple ; les maraîchers de F.D.F. l'avaient construite eux-mêmes, nous leur permettrons de la légaliser et la développer. La maîtrise de l'alimentation, c'est la première brique de leur indépendance vis-à-vis d'une société qui ne les considère plus que comme des consommateurs soumis. Notre devoir est maintenant d'aider l'organisation d'une économie alternative capable de recycler les ressources et les équipements abandonnés !

Gopal se tourna vers Edward Bunks :

— À propos de ressources, Edward, voulez-vous nous rappeler quelles sont les nôtres ?

Edward n'eut besoin de consulter son écran :

— Vingt pour cent de chiffre d'affaires générés par les publications et quelques prestations, un tiers de contributions à projets, le plus souvent des fondations d'industriels, le reste en subventions du Conseil.

— Alors je crois que ce débat est inutile, conclut Gopal en regardant Anderson, sauf si votre économie alternative est capable de prendre en charge nos frais de fonctionnement. D'ailleurs, on me signale que Dermott est arrivé ; nous allons pouvoir parler de l'avenir de votre coopérative.

\*

Greg restait silencieux, le menton calé sur ses mains croisées, les pouces caressant machinalement sa barbe blonde. La pénombre du soir s'installait lentement. Anderson se leva pour allumer le plafond lumineux — les commandes vocales ne fonctionnaient plus dans les anciens bâtiments de LS Capacitors Ltd. —, puis il vint se rasseoir de l'autre côté du bureau.

— J'arrête, dit Greg. Ils trouveront quelqu'un pour me remplacer. Si la coopérative n'est plus qu'un fournisseur de Everyday Enjoyment, ça n'a plus aucun sens pour moi.

— Attendez Greg. Dermott a exigé que le transfert de budget vers la coopérative soit soumis à l'interdiction de faire de la vente directe parce qu'Everyday Enjoyment a fait valoir que sa perte financière ne devait pas servir à subventionner l'organisation d'un circuit de distribution concurrent, ce qui se comprend. C'est une limite sérieuse, mais il y a peut-être d'autres développements possibles ?

Chann entra dans le bureau ; la combinaison de travail, les mains terreuses et la figure brunie de soleil évoquaient l'imaginaire radieux du kolkhoze :

— Tu as promis de me ramener, Anderson. Mais si c'est au milieu de la nuit, il faudra me nourrir d'abord, s'exclama-t-elle.

Anderson et Greg se regardèrent et comprirent que la même idée les avait traversés ; un large sourire se répandit sur leurs visages.

— J'ai dit quelque chose de drôle ? demanda-t-elle.



— Allez, on y va, déclara Anderson, on reparlera de ça plus tard. Tu dînes avec moi, Chann ?

En chemin, Anderson lui expliqua la décision du Conseil.

— C'est scandaleux, s'indigna-t-elle, ils vont inventer le Merry Meal Solidaire et bloquer le développement de la coopérative. Ce n'est pas de ça dont les gens ont besoin !

— Non, mais ta plaisanterie nous a donné une piste possible pour sortir de l'impasse. Imagine que la coopérative soit ouverte à tous et que les heures de travail bénévole permettent d'emporter des légumes et des fruits ; ce ne serait pas du commerce, n'est-ce pas ?

— Ce serait génial, s'écria Chann, alors quand est-ce qu'on m'embauche pour gérer tout ça ?

— Esprit vénal ! rétorqua Anderson, termine donc ton parcours d'éducation et nous verrons.

— Justement, j'ai décidé de suivre un cursus en biologie, mais sans rapport avec le

métier de Salimah ; le monde végétal m'inspire plus que celui des humains. J'aimerais bien continuer à la coopérative en parallèle.

Ils étaient arrivés chez Anderson. Pendant qu'il inspectait sa réserve de plats préparés, Chann reçut un appel et sortit dans le jardin. Quelques instants plus tard, elle entra dans la cuisine ;

— Sors les photophores, lança-t-elle en le regardant dans les yeux, Salimah nous rejoint !

Le dîner fut différent ; ils avaient vécu d'autres choses, des attentes et des déceptions qu'ils avaient dépassées. Vers onze heures, Chann appela un cabélec et on lui souhaita une bonne nuit.

\*

Salimah était partie de bonne heure ; Anderson resta chez lui la moitié de la matinée. Ils avaient dormi ensemble après un long moment de tendresse partagée. Elle lui avait dit que le désir n'était pas

nécessairement fait pour être immédiatement satisfait et Anderson n'avait osé aucune initiative ; il avait découvert au matin que cette nuit sans relations sexuelles était la plus heureuse qu'il avait connue depuis longtemps.

Il arriva tard à son bureau. Il avait un message de Chann ; « Merci, Anderson, c'était une journée parfaite. » Il resta plusieurs minutes devant son écran à relire ces mots anodins en essayant de comprendre comment Salimah et Chann avaient réussi à prendre tant de place avec si peu de choses.

\*

La réunion de négociation était programmée à dix heures. Anderson accueillit Greg et ils s'installèrent dans la salle avec Gopal ; leurs premiers échanges furent anodins, personne ne se risquant à aborder les questions du jour sans Paul Adam et Dermott. Celui-ci arriva le dernier, avec près d'un quart d'heure de retard ;

— Excusez-moi, Rajani m’a intercepté au moment où je quittais le bureau ; nous n’avons pas toujours eu le même point de vue sur ce dossier.

— Vous pouvez donc maintenant parler au nom du Conseil ? s’enquit Gopal.

— Certainement, répondit Dermott en tirant un fauteuil.

Ils débattirent longuement, dans le calme. À midi et demi, Gopal se leva et fit quelques pas, les mains dans le dos. Anderson échangea à voix basse avec Greg ; de l’autre côté de la table, Dermott et Paul Adam attendaient patiemment. Gopal rassembla ses idées dans le silence avant de déclarer :

— Premier point ; la coopérative est conçue comme un lieu à triple vocation ; productive, sociale et pédagogique. Ouverte à des travailleurs subventionnés ou bénévoles, elle pourra développer des activités de découverte de la nature et de l’agriculture en parallèle de son rôle de production. Deuxième point ; Everyday Enjoyment s’engage à acheter l’ensemble

de cette production, au prix moyen de ses approvisionnements habituels, majoré de vingt pour cent ; nous en sommes très reconnaissants. La coopérative s'engage en retour à ne pas céder cette production par un autre circuit de vente. Troisième point ; Everyday Enjoyment, le Conseil et United Mankind prendront en charge l'investissement initial au titre de leur responsabilité sociale ; ils auront toute liberté de communiquer sur ce partenariat. Quatrième et dernier point ; nous sommes d'accord sur une concession de dix ans, accordée sur le terrain actuel élargi de deux hectares. Ce nouvel espace permettra d'accéder directement à la coopérative depuis le troisième district à travers un parc arboré. Des objections ?

Il consulta chacun du regard avant de conclure :

— Alors je propose que le service juridique de United Mankind rédige le projet de contrat pour validation dans les jours à venir. Mais nous pouvons célébrer cet accord sans attendre autour d'un verre !

À cet instant, un observateur extérieur aurait pu remarquer un double échange de regards satisfaits, de chaque côté de la grande table. Greg se pencha vers Anderson qui fut seul à l'entendre ;

— Dépêchons-nous de boire, je me demande combien de temps tiendra ce partenariat contre nature !

Gopal semblait cacher une certaine perplexité derrière sa jovialité. Ayant raccompagné leurs invités après un apéritif tout à fait cordial, il se tourna vers Anderson :

— Je me réjouis de cette heureuse conclusion, dit-il souriant, d'autant qu'elle est plutôt inespérée ; pourquoi diable acceptez-vous une clause qui vous rend totalement dépendants de Everyday Enjoyment ?

— Vous semblez oublier que j'appartiens d'abord à United Mankind, répondit Anderson en riant, il faut bien trouver des compromis.

Gopal leva les sourcils et son sourire s'inversa dans une expression dubitative ;

— Vous m’avez habitué à ne pas tout savoir et je comprends bien pourquoi — il posa sa main sur le bras d’Anderson — mais attention de ne pas franchir les limites de ma confiance.

\*

L’accord conclu entre les divers acteurs et sponsors de la coopérative permit une accélération remarquable des travaux. Après quelques semaines de travail acharné, une douzaine de grandes serres furent opérationnelles et les semis commencèrent. Trois mois plus tard, les premières récoltes furent fêtées. En parallèle, le site fut restructuré pour un accès direct depuis le troisième district, auquel il se trouva intégré. Chaque jour, des dizaines de salariés et de bénévoles se relayaient pour développer la production, améliorer les équipements et terminer l’aménagement des locaux et de leur environnement.

\*

Comme tous les matins, Chann ouvrit lentement les yeux ; la vibration de son bracelet s'était amplifiée pour la tirer une nouvelle fois du sommeil dans lequel elle replongeait. Depuis quelques mois, son travail à la coopérative était devenu sa principale activité, prenant le pas sur les modestes exigences de sa dernière année d'éducation de base. Elle rentrait fourbue de ses heures de maraîchage et dormait d'une traite. Mais elle était fière d'avoir fait partie des pionniers, maintenant que plusieurs délivrécles de légumes et de fruits se retrouvaient chaque jour dans les Merry Meal solidaires. Elle espérait toujours que cette étape de transition s'achèverait bientôt pour aboutir au scénario utopique qu'elle avait inspiré à Greg et Anderson.

Elle se redressa et s'assit au bord du lit, la vibration du bracelet s'arrêta. La maison était silencieuse ; on entendait seulement un léger vrombissement venant du jardin. Elle s'étira en creusant les reins, tournant son dos et ses épaules dorées à la lumière



du matin, puis se leva pour ouvrir l'armoire dans laquelle elle avait progressivement ramené ses affaires, après quelques semaines d'indécision et d'adaptation mutuelle avec Anderson. Chann passa par la cuisine et sortit dans le jardin, un verre de thé à la main. Le Nôtre alimentait un petit broyeur de déchets végétaux et il lui fit un joyeux salut de sa main libre. Elle repensa aux premiers jours à la coopérative, quand elle avait rejoint avec enthousiasme l'équipe de nettoyage du site, huit mois plus tôt. Puis elle s'installa au salon pour parfaire les supports de sa présentation ; elle devait être parfaitement prête pour la cérémonie de fin de Parcours d'Éducation.

\*

Le grand amphithéâtre bourdonnait de salutations discrètes, de bribes de conversations et de rires étouffés. Plusieurs centaines de jeunes gens s'installaient, se retrouvaient ou se concentraient sur l'orateur du moment, ami proche ou

condisciple presque inconnu ; les occasions de partage avaient été rares pendant toutes ces années d'étude. La salle parfaitement insonorisée restait calme malgré les nombreuses allées et venues le long des larges gradins. Seule la vaste estrade baignée de lumière attirait le regard dans la douce pénombre ambiante. Chann sentit monter la tension quand Aloïs s'avança face à l'assemblée ; après lui ce serait son tour. Ce cérémonial de passage devant les pairs n'avait rien d'obligatoire et chacun était libre du contenu des trois minutes de présentation. C'était à la fois un rituel social, un moment de partage, un show et une compétition, chaque orateur étant positionné dans le palmarès en temps réel, par notation du public. Aloïs fut ennuyeux et conventionnel, remerciant Xander, son éducateur, et toute sa promotion sur un fond de musique et d'images où défilaient les avatars de ses camarades. Il termina en annonçant son ambition de suivre des études de droit et sombra dans les profondeurs du palmarès tandis que Chann

se levait pour prendre sa place. Un murmure étonné et quelques rires traversèrent la salle ; elle portait une combinaison de travail, propre, mais largement défraîchie par l'usage. Puis le silence se fit progressivement dans la salle, d'autant plus présent qu'aucune musique ne l'accompagnait. Elle était là, debout et forte de son corps exercé par les mois de maraîchage, devant ces jeunes gens qui avaient soudain l'air d'être des enfants intimidés :

— Dans quel monde voulons-nous vivre ? lança-t-elle d'une voix claire et assurée.

Des images s'enchaînèrent sur l'écran géant, qui mettaient en parallèle la morne violence de l'industrie alimentaire et la joyeuse énergie de la coopérative.

— Il y a plus d'un siècle, reprit Chann, un homme noir mena la Marche pour l'emploi et la liberté : « Je fais un rêve, disait-il, dans lequel les hommes auraient un droit égal à la vie, à la liberté et la quête du bonheur ». Et moi, Chann, j'ai fait un cauchemar dans

lequel nous, belle jeunesse du deuxième district, nous ne voulions rien savoir de ceux qui survivent sans joie ni espoir dans le troisième et le quatrième district.

Tout mouvement avait cessé dans l'amphithéâtre ; les images défilant dans un silence complet.

— Quels sont nos rêves ? Sa voix trouvait une force inattendue. Ne jamais se fatiguer ? Être servis par des robots ? Se divertir de simulations ? Où est notre puissance ? Dans notre technique ou dans nos corps et nos esprits ?

Elle fit une courte pause, prenant une profonde inspiration.

— J'ai rencontré des femmes et des hommes qui n'ont pas d'autre choix que de prendre leur vie en charge, ou de rester avec le peuple soumis que nos machines nourrissent deux fois par jour. Ils m'ont appris que notre dignité et notre joie viennent de notre propre force et de notre courage.

Sur le mur-écran, derrière elle, on voyait des bras et des mains travaillant la terre,

cueillant des légumes et des fruits, puis des visages souriants et fiers de montrer des piles de végétaux multicolores.

— Le travail utile et partagé, reprit Chann, celui qui permet aux hommes de répondre aux besoins de leur corps, c'est aussi le meilleur espace de construction de l'amitié, de la confiance et du respect. Et je vous invite tous à venir le vérifier en devenant membres de notre coopérative. Alors, tentez l'aventure d'un monde que nous façonnerons nous-mêmes !

Chann se tut et un silence oppressant s'abattit sur elle. Elle se sentit défaillir, prête à s'enfuir pour quitter à jamais le deuxième district, quand les applaudissements et les cris explosèrent dans une ovation qui la submergea. Elle fut incapable de retenir ses larmes et s'inclina devant l'assemblée ; ses mains jointes exprimant autant de reconnaissance que d'intériorité.

Au fond de la salle, la main d'Anderson se posa sur celle de Salimah.

\*

Greg, habituellement calme, était dans un état d'excitation inhabituel ; il se retourna vers Anderson :

— Mais pourquoi n'arrive-t-elle pas ?

— Allons, un peu de patience, elle n'a que vingt minutes de retard !

— C'est formidable que Xander ait pu nous donner une copie de la vidéo.

— Oui, et je crois bien qu'on n'a pas fini de la voir à la coopérative !

Chann entra vivement :

— Excusez-moi, mais c'était un peu dingue ; tout le monde voulait me parler !

— Oui Chann, c'était dingue, reprit Anderson, tu as fait quelque chose d'extraordinaire. Alors on a improvisé un apéritif de célébration ; viens avec nous.

Ils sortirent du bureau et Greg poussa la porte du réfectoire ; une clameur s'éleva et une trentaine de maraîchers qui avaient travaillé tout l'après-midi se précipitèrent pour embrasser Chann. Sur le mur du fond, on la voyait sur la scène de l'amphithéâtre,

sa voix s'élevant dans le silence ; « Dans quel monde voulons-nous vivre ? »

Quand ces joyeuses effusions furent apaisées, Greg prit la parole :

— Merci mille fois, Chann, d'avoir su mettre sur notre projet les mots les plus justes ; je n'aurais pas su les trouver moi-même !

Il se tourna vers le reste de l'équipe :

— Et j'ai le plaisir de vous faire part d'une suggestion de Xander, qui malheureusement a dû rester ce soir à la Maison de l'Éducation. Nous n'avons pas encore baptisé définitivement la coopérative ; Xander nous propose donc White Wolf Veggies, en hommage au loup blanc qui représentait Chann sur le réseau éducatif !

L'idée fut accueillie avec enthousiasme et Soana s'avança :

— Je vous fais des propositions de logo avant la fin de semaine !

\*

Le recrutement lancé par Chann eut un succès inattendu ; des dizaines de jeunes gens décidèrent avec curiosité de vivre cette expérience collective qui les sortait du deuxième district. Toute une communication informelle sur White Wolf se développa sur les réseaux, en parallèle de la promotion des Merry Meal. Des amitiés se nouaient, des groupes de travail se constituaient, une sorte d'effervescence créative s'était emparée de la coopérative.

En début d'après-midi ce jour-là, Soana entra dans le bureau :

— Je ne te dérange pas ?

Greg leva le nez de son écran :

— Au contraire, la gestion commence à me fatiguer sérieusement, répondit-il en riant.

— Greg, ça ne peut plus durer. Il commence à faire froid et nous ne sommes pas équipés pour préparer des repas chauds à trente ou quarante travailleurs affamés !

— Il y a un moment que j'y pense... et ce n'est pas l'espace qui manque pour installer



une cuisine collective. Tu veux t'en occuper ?

— Pas toute seule !

— Et bien monte une équipe et fais un budget, on ne manque pas de trésorerie pour l'instant et nous trouverons peut-être du matériel à récupérer.

— Super, j'adore cuisiner et le maraîchage commence à me lasser !

Elle s'assit devant le terminal public du réseau de coopérateurs et publia l'annonce suivante ; « La cuisine t'intéresse et tu aimerais développer un projet autonome au sein de la coopérative ? Contacte-moi rapidement, quelles que soient tes compétences ». Le soir même, elle avait une douzaine de réponses et une première réunion d'organisation fut programmée.

Au fil des semaines, la coopérative se transformait et se déployait à la vitesse d'une chrysalide qui éclot en un imprévisible et chatoyant papillon. Le contrat avec Everyday Enjoyment absorbait l'essentiel de la production dans un cadre normatif et rigoureusement contrôlé qui contrastait

avec la profusion d'initiatives internes. Elles étaient souvent portées par des migrants habitués à se débrouiller avec peu de moyens ; les jeunes du deuxième district découvraient avec admiration et humilité l'habileté et l'intelligence pratique de ceux qu'ils croyaient inférieurs et sans ressources. De multiples talents se révélaient au contact de ce savoir-faire ; des jeunes découvraient leur goût pour la mécanique ou le bâtiment.

\*

— La journée pourrait être pénible.

Anderson avait prononcé ces quelques mots sur un ton indifférent, au moment où Salimah se levait de table. Ils avaient pris leur petit déjeuner dans le jardin malgré la fraîcheur du matin ; c'était un moment qui leur appartenait. Salimah le regarda :

— De quoi parles-tu ?

— Les coopérateurs ont décidé d'annoncer officiellement la fin des

livraisons à Everyday Enjoyment et la distribution gratuite de toute la production.

— Mais pourquoi cette décision ?

— Je crois qu'ils ont raison, la situation devient intenable ; Everyday Enjoyment s'étonne de la baisse de volume et les bénévoles ne veulent plus travailler pour approvisionner les Merry Meal.

— Et comment vont-ils survivre sans ce revenu ?

Anderson se mit à rire ;

— Je n'en sais rien, mais Greg ne semble pas trop préoccupé !

Elle se pencha pour l'embrasser :

— Je reviens ce soir ; tu me raconteras. Je suis curieuse de savoir comment Gopal va réagir.

Le communiqué de White Wolf Veggies fut diffusé dans la matinée. Un quart d'heure plus tard, Gopal entra dans le bureau d'Anderson. Contrairement à son habitude, il s'assit dans le fauteuil et resta un moment silencieux, l'air pensif et le regard au mur, captivé par celui du loup

blanc sur l'affiche. Un sourire discret se dessina sur ses lèvres :

— Vous avez été bien occupé ces derniers temps, n'est-ce pas Anderson, au point que United Mankind n'a plus rien communiqué sur la coopérative.

Anderson attendit.

— Alors, reprit Gopal, je devrais peut-être penser que vous êtes aussi surpris que nous tous ?

— Pour être honnête, j'avais un peu d'avance ; Greg m'a appelé hier pour m'informer de leur décision.

— À laquelle, bien entendu, vous n'avez pas participé. Ainsi je ne vois pas ce qu'on pourrait vous reprocher. Mais nous recevrons Dermott et Adam cet après-midi ; ils sont évidemment furieux. Ne vous trompez pas de camp cette fois.

Gopal sortit sans attendre de réponse. Anderson étira ses jambes sous le bureau, parfaitement détendu. Il réalisa soudain que Greg, Chann, Salimah ou Felicidad n'avaient jamais eu besoin de lui. La confiance dans le jugement des autres était pour lui une

expérience nouvelle, et plus encore le bien-être qu'il trouvait à se sentir déchargé de responsabilités qui leur appartenaient. Il comprenait à quel point l'aide qu'il pensait avoir apportée avait pu les entraîner hors de leur chemin de cohérence et s'émerveilla de la force avec laquelle ils avaient retrouvé leur route. Finalement, cette journée n'avait pas besoin d'être pénible.

\*

Dermott et Adam étaient prêts pour un combat sans merci ; ils ne trouvèrent aucun adversaire. Dermott exigea qu'aucune autre subvention du Conseil à United Mankind ne vienne soutenir la coopérative et Gopal s'engagea à la transparence de ses comptes. Adam menaça d'attaquer la coopérative en justice et Anderson se contenta de remarquer que ce serait détestable pour l'image de Everyday Enjoyment. Adam finit par reconnaître que le lancement et la gestion des Merry Meal solidaires coûtaient de l'argent au consortium, qui ne serait pas

fâché de mettre un terme à l'expérience. Ils décidèrent avec une unanimité admirable que chacun retirait définitivement son soutien à la coopérative et qu'aucune publicité n'était nécessaire à ce sujet. Anderson rejoignit son bureau et appela Greg :

— Pas de mauvaise surprise, dit-il, mais vous voilà bien seuls.

— Seuls ? reprit Greg en riant. Certainement pas ! Tu devrais venir plus souvent, Anderson ; c'est une vraie ruche ici !

— Et vos charges externes, l'énergie, le chauffage des serres... qui va payer ?

— On travaille sur notre autonomie et tu serais surpris par la vitesse de nos progrès ; l'énergie, c'est la nôtre et personne ne peut nous l'enlever.

— Je dois te faire un aveu, Greg, je n'ai jamais vraiment cru que ça pourrait marcher.

— Et tu crois me l'apprendre ! Mais sans toi je ne sais pas si nous aurions réussi à

franchir tous les obstacles. Alors merci et bon vent, Capitaine Hill !

\*

Anderson attendait Chann pour dîner. La soirée était fraîche et il faisait le tour du jardin, un verre à la main, avant de rentrer au salon. Il s'arrêta devant le « Red Robin » avec étonnement ; le buisson s'était couvert de délicates fleurs blanches qui contrastaient avec le feuillage d'un rouge sombre. Tout se développe et grandit en dehors de nous, se dit-il.

Il rentra au salon et s'assit devant son écran pour relire le message du conseiller Alistair MacLeod ; *« Cher Anderson, je ne vous ai pas parlé après le décès d'Ousmane ; il n'y avait rien à dire. J'ai suivi de loin vos aventures et celles de la coopérative, en m'interrogeant souvent sur le sens de mes propres choix. Aussi j'ai été ravi d'être contacté par votre amie Salimah. En mémoire d'Ousmane, à l'intégrité de qui je*

*dois la vie, et parce qu'elle m'a convaincu de la pertinence de cette intervention, j'ai suggéré à la Fondation de Organs Farm Ltd, dont je suis "membre bienfaiteur", de voter une subvention régulière à White Wolf Veggies. Je viens d'apprendre qu'elle a été accordée et j'en profite pour vous apporter moi-même l'information. Tout le mérite revient à Salimah et, telle que je l'aie perçue, je crains un excès de discrétion de sa part. Bien à vous, Alistair ».*

Anderson recula le fauteuil et resta un moment immobile, les mains croisées entre ses genoux et le regard au sol. Puis il se redressa pour écrire quelques mots à l'attention de Salimah et Chann ; « Je ne sais pas vous dire à quel point j'ai besoin de vous, commença-t-il. Vous êtes bien plus solides que je ne l'ai jamais été et je regrette d'avoir mis si longtemps à m'en apercevoir... »

Un cabélec s'arrêta devant la maison ; il entendit Chann entrer. Alors il haussa



les épaules et supprima le brouillon de message, une ombre désabusée sur le visage.

## Deuxième partie

Le cabélec parcourut silencieusement le corridor naturel, entre les érables et les gingkos biloba, jusqu'à stopper en douceur devant l'entrée de la maison. La façade claire reflétait les chaudes lumières or et rouges du crépuscule d'octobre. Anderson descendit, récupérant son EnergyPhone d'un geste.

La porte d'entrée se déverrouilla d'elle-même à son approche. Il s'arrêta dans le hall pour accrocher sa veste. Il y avait de la lumière au salon et une discrète envolée de piano venait de la chambre de Chann ; la tension de sa journée se dissipa aussitôt. Il traversa le salon en direction de la musique :

— Bonsoir Chann, tu travailles ?

Elle quitta l'écran des yeux pour l'accueillir d'un regard et d'un sourire. Son charme adolescent s'était épanoui dans une

douceur inattendue au cours des derniers mois ;

— Je travaillais, mais Siriane avait un moment pour échanger quelques nouvelles.

— Je suis content que votre relation se reconstruise.

— C'est un peu tôt pour le dire comme ça, mais on pourrait parler de retrouvailles.

Lorsque Siriane avait quitté Christopher, Chann avait décidé de rester avec lui et cessé tout contact avec sa mère. Siriane était devenue Domestic Friend dans le premier district et Chann lui en avait paradoxalement voulu de se rendre aussi totalement indisponible ; par contrat, les Domestic Friends n'avaient droit à aucune sorte de vie privée. Mais ils pouvaient parfois communiquer à distance avec leurs proches et Siriane avait dû obtenir des facilités pour le faire après le décès de Christopher.

— Est-ce qu'elle va bien ?

Chann hésita ; on pouvait lire de l'inquiétude sur son visage ;

— Elle m’a dit qu’elle allait bien, mais parce que je lui demandais si elle était heureuse. Tu sais, j’étais trop jeune pour m’interroger quand elle a fait ce choix, mais devenir Domestic Friend c’est entrer dans une sorte de cure de sommeil qui ne finit jamais.

— Est-ce qu’elle a quand même quelques amis ? Je veux dire en dehors de ceux de son maître.

— Un seul, il s’appelle Dell.

Chann se tut quelques instants, puis elle sembla prendre une décision et se leva :

— Allons au salon ; si tu veux on prendra un verre et je te raconterai ce que connais de l’histoire de ma mère.

Chann prit le temps de retrouver les bribes d’informations glanées au fil des échanges avec ses parents, tentant de reconstituer le puzzle d’une vie disloquée. Siriane était fille unique, née dans une famille de notables du premier district. La fortune de son père assurait une vie de luxe et d’oisiveté dans laquelle même les études semblaient superflues. A l’adolescence,

après le départ de sa mère avec un autre homme, elle tenta de se suicider, puis elle s'enfuit dans le troisième district pour échapper à son père. Elle le menaça de révéler ce qu'elle avait subi s'il tentait de la retrouver ; il n'essaya pas. Elle avait alors rencontré Dell avec qui elle vécut de l'argent qu'elle possédait, comme un frère et une sœur. C'était un beau garçon, intelligent et sensible, mais sans avenir ni ressources. Alors ils s'engagèrent ensemble dans un cursus de Domestic Friend. Ils terminaient la formation quand elle rencontra Christopher, jeune officier de la Brigade Territoriale, viril et déterminé. Elle le suivit, il décida de rembourser le Domestic Friend Center pour la libérer de ses engagements et lui éviter de devoir trouver un maître. Dell se retrouva seul et totalement désemparé. Alors Siriane paya pour lui, espérant qu'il pourrait aussi choisir son destin.

— Ce soir, elle m'a dit que sans lui elle n'aurait pas survécu, termina Chann.

Elle prit son verre, se leva en évitant son regard et s'avança jusqu'à la baie vitrée. Elle

semblait contempler le jardin, mais le verre tremblait dans sa main. Anderson vint la rejoindre pour poser son bras sur ses épaules ; elle se retourna, le visage contre sa poitrine :

— Je ne la connaissais pas vraiment, mais elle m’a manqué. Et je vais finir par mouiller ta chemise, ajouta-t-elle en se redressant.

Anderson passa doucement la main dans les courtes mèches noires :

— Tu n’as pas besoin de parler d’elle au passé, dit-il. Mais Dell, qu’est-il devenu ?

Chann essaya d’effacer de sa voix les traces de sa colère :

— C’est le Domestic Friend de Vandana, l’épouse de notre très respectable Maître du Conseil Rajani, mieux connu des jeunes filles sous le pseudonyme de Prince Kumar !

Le regard d’Anderson se perdit dans le jardin ; il ne s’était pas encore pardonné d’avoir utilisé Chann pour séduire et manipuler Rajani, trois ans plus tôt, lorsqu’il avait démissionné de sa charge de chef de la Brigade Territoriale pour régler ses comptes

avec le Maître du Conseil. Chann n'avait pas encore quinze ans :

— Je regrette, Chann, c'était une erreur.

Elle prit doucement son bras :

— Ce n'est pas de ta faute, dit-elle, c'était le capitaine Hill.

\*

Au même instant, Dell s'installait confortablement à l'abri de la grande verrière, un livre digital en main. Avant de reprendre sa lecture, il prit le temps d'observer les riches couleurs du parc ; l'automne était sa saison préférée depuis qu'il pouvait se replonger chaque jour dans le spectacle de la nature. Un petit animal roux bondit entre les branches du vieux cèdre, dont l'imposante ramure effleurait la façade. Il repensa brièvement à Sun-Hi, l'écureuil asiatique qui avait été son seul compagnon après le départ de Siriane. Cette triste et mélancolique évocation le ramena dans la cellule sans âme ni confort où il avait

dû s'installer alors, aux confins du troisième district, avec le seul Revenu de Base pour subsistance. La suite que Dell occupait maintenant chez Vandana, sur l'arrière de la demeure, était vaste et luxueuse, comme l'ensemble de la propriété. Il parcourut du regard le mobilier de qualité et les œuvres d'art qui peuplaient son quotidien ; toiles et sculptures de Leandro, ami et amant occasionnel de Vandana. Dell s'estimait parfaitement heureux ; il n'était pas seul pour répondre aux multiples besoins et désirs de sa maîtresse et il avait appris à la satisfaire sans trop sacrifier de lui-même. Bien que Rajani ne soit plus que pourvoyeur du confort et du statut social de sa femme, il lui apportait une forme de stabilité psychologique qui épargnait à Dell une mission qui lui aurait été plus difficile. D'autre part Leandro prenait en charge, bien malgré lui, les fluctuations de la météorologie affective de Vandana, et Everest, son majordome androïde gérait parfaitement l'importante logistique nécessaire à son mode de vie. Ils avaient



d'ailleurs quitté le domaine tous les trois, quelques jours plus tôt, pour un périple artistique de plusieurs semaines qui devait les emmener, de musées en expositions, aux quatre coins de l'Union. Dell n'avait pas été invité et il s'en félicitait ; ses périodes de temps vraiment libre étaient rares. Domestic Friend était une position confortable, mais qui laissait peu de place à la vie privée, comparable selon ses lectures à celle des demoiselles de compagnie des siècles passés.

Pour l'instant, le domaine était presque désert et parfaitement calme, essentiellement occupé par une domesticité largement composée d'androïdes. Leur compagnie efficace et prévisible lui convenait parfaitement. Il se replongea dans sa lecture ; un classique choisi au hasard. « Le portrait de Dorian Gray » le fascinait et réveillait en lui de mystérieux échos.

Le soleil déclinait lentement sur les frondaisons lorsqu'il fut brusquement tiré de son roman ; Rajani était entré sans frapper et s'avançait vers lui :

— Comment-allez-vous, Dell ? Je suis désolé que mon épouse vous ait abandonné, lança-t-il.

Dell leva un regard perplexe ; avec Rajani, on ne pouvait pas distinguer la bienveillance de l'ironie, ou de la manipulation.

— Je me sens plus émancipé qu'abandonné, répondit-il dans un sourire.

— Justement, reprit Rajani, Vandana n'a peut-être pas trouvé le temps de vous le dire avant son départ, mais nous étions d'accord pour vous proposer une semaine de disponibilité. Profitez-en, Dell, allez voir vos amis, ou voyagez un peu... Everest se chargera de vos réservations et je prendrai vos frais en charge avec plaisir.

Dell n'avait pas d'amis à retrouver et aucune envie de promener sa solitude au sein d'une foule anonyme :

— Je suis extrêmement reconnaissant, dit-il assez froidement. Mais je préfère profiter de la tranquillité de mes journées et du calme inhabituel de la propriété.

Rajani eut l'air contrarié :

— Je vous suggère d’y réfléchir, lança-t-il comme s’il donnait un ordre, je vais organiser quelques soirées et je crains que votre tranquillité soit troublée.

Il tourna sèchement les talons et ressorti d’un pas rapide.

\*

Les pluies torrentielles de ce début d’hiver avaient rendu le jardin inhospitalier, malgré la douceur des soirées. Chann et Anderson avaient décidé qu’ils resteraient à l’intérieur pour dîner avec Salimah. Ils s’affairaient dans la cuisine qu’Anderson avait fait agrandir et équiper de divers appareils de cuisson, au grand étonnement du jeune responsable des travaux. Craignant de participer à un projet d’activité illégale, ce dernier avait posé des questions soupçonneuses sur l’usage d’un tel matériel dans une maison de taille trop modeste pour loger du personnel. Anderson avait failli compromettre le bon déroulement de l’affaire en renvoyant sèchement le curieux

à ses obligations professionnelles, mais Chann avait prétendu qu'en tant que chercheuse en biologie nutritionnelle elle avait besoin d'un laboratoire à domicile. Le jeune homme, qui n'était pas insensible à son charme, avait donc décidé de la consulter en priorité pour le suivi du chantier ; il avait découvert alors que la douceur pouvait dissimuler une exigence sans compromis. La cuisine était donc parfaitement réalisée, fonctionnelle et agréable, dotée de volumes de stockage et de conservation que Chann approvisionnait régulièrement. Elle se réjouissait chaque semaine de retrouver pour une journée entière Greg et ses amis de White Wolf Veggies, la coopérative populaire de production maraîchère. Bien que sa formation soit loin d'être achevée, ses compétences accompagnaient déjà efficacement l'évolution des méthodes de culture, autant que les projets en cours pour la transformation et la conservation des produits. En parallèle, Chann avait pris l'habitude de ramener des légumes et des

fruits pour toute la semaine, et la préparation des repas avec Anderson était devenu une activité quasi quotidienne. Lorsque Salimah les retrouva dans la cuisine, ils s'initiaient à la préparation d'un wok, rivalisant joyeusement de vitesse et de précision pour émincer de magnifiques poivrons multicolores. Ils dégustèrent le plat sur place, répartis autour du comptoir en épi qui servait d'espace de travail :

— Vous prenez des risques, lança Salimah, c'est si bon que je pourrais venir m'installer avec vous !

— Je peux te mettre un lit dans ma chambre, répondit Chann.

Anderson eut un sourire entendu ; Salimah ne se sentait toujours pas prête pour une cohabitation durable.

— Un peu de vie de famille, ce ne serait pas désagréable, continua Chann, qui ne plaisantait plus.

Salimah la regarda avec affection :

— Tu n'as toujours pas pu revoir Siriane ?

A l'expression de Chann, elle regretta immédiatement sa question :

— Pardonne-moi, je te trouve tellement épanouie, il m'arrive d'oublier...

— C'est pas ça ! lança Chann, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Que se passe-t-il ? Salimah avait pris sa main, tu sais que tu peux nous parler.

— Non, je ne sais pas, dit-elle, c'est plus compliqué que vous croyez.

— Tu peux parler en confiance si tu le souhaites, ajouta Anderson, et pas forcément à tous les deux.

Chann sembla se ressaisir :

— J'ai besoin de vous deux, dit-elle, et d'autres auront peut-être besoin de toi, Anderson.

— Je ferai mon possible si la cause me semble juste, dit-il simplement.

Ce n'était pas une promesse, plutôt l'affirmation d'un fait objectif et Chann le savait.

— Siriane m'a appelé il y a quelques jours, se décida-t-elle, je l'ai trouvée très

perturbée ; elle ne savait pas à qui se confier.

L'expression d'Anderson changea ; il était redevenu le capitaine Hill. Chann se libérait visiblement d'un poids qu'elle ne pouvait plus porter seule :

— L'attitude d'Alekseï a changé ; il reste amical mais il ne s'intéresse plus à elle. Je veux dire qu'il ne la touche plus. Il y a quelques temps, il lui a demandé de l'accompagner à une soirée chez Rajani. Vandana n'était pas là. Il y avait d'autres personnes qu'Alekseï connaissait et aussi de très jeunes migrantes. Dans la soirée les choses ont dégénéré, avec les filles et des androïdes aussi.

Chann fit une pause ; elle n'osait plus les regarder :

— Je t'écoute, dit tranquillement Anderson.

— Siriane a refusé de participer et elle s'est réfugiée chez Dell pour la nuit. Le lendemain elle est revenue chez Alekseï, chez elle... je ne sais pas comment dire. Il n'a rien dit de ce qui s'était passé mais depuis

elle s'est aperçue qu'il la surveille ; il pose des questions, il veut savoir si elle a parlé avec Dell, ou avec moi.

Anderson se leva ; il avait besoin de bouger pour dissiper la colère qui montait en lui. Salimah se pencha vers Chann :

— Tu as bien fait de nous en parler, on va trouver ce qu'il faut faire pour sortir ta maman de là.

— Maman, répéta Chann avec hésitation, oui c'est maman.

\*

Anderson referma le dossier d'un geste bref et sa table écran passa en mode veille. Il se renversa dans son fauteuil, observant avec attention l'affiche encadrée, à côté de la porte. Le logo de White Wolf Veggies était inspiré de l'avatar de Chann. Soana, qui avait dessiné la face de loup, avait su retrouver la mystérieuse intensité du regard de la jeune fille. Le loup blanc semblait maintenant demander silencieusement à Anderson ce qu'il comptait faire pour Siriane et Dell, mais



aussi pour ces jeunes migrantes abusées par les hommes de pouvoir. Trois jours avaient passé depuis que Chann s'était confiée et Anderson ne savait toujours pas comment intervenir. Son rôle de porte-parole de United Mankind imposait des périodes d'activité soutenue, au rythme des besoins de communication de l'ONG ; il n'avait pas su trouver le temps ou la disponibilité d'esprit pour envisager un plan d'action. Mais sa charge de travail n'était peut-être pas l'unique cause de sa passivité. Depuis que Chann s'était installée chez lui, leur relation n'avait fait que se renforcer dans une confiance et une intimité qui le surprenait. Mais la confiance de Chann le renvoyait à une culpabilité qu'il avait oubliée sans la perdre vraiment et ce sentiment le paralysait. Dès la conclusion de l'affaire Prince Kumar, Anderson avait commencé à percevoir la confrontation entre une certaine idée du bien, qui autorisait de prendre de nombreuses initiatives, et le respect des autres qui consistait à limiter les interférences dans leur existence. C'était

une perception neuve pour un homme qui avait commandé la Brigade Territoriale si longtemps. Il savait par ailleurs qu'il serait difficile de remonter la piste du recrutement des jeunes filles sans l'aide de Felicidad, son amie de la Brigade des Délits Sexuels. Mais elle lui avait clairement fait comprendre sa réticence à informer le justicier de l'ombre qu'il était devenu parce qu'elle n'avait pas apprécié le rôle qu'il avait demandé à Chann de jouer. Il était plongé dans ses réflexions quand Gopal Karmalesh entra dans son bureau :

— Je vous trouve bien méditatif, lança ce dernier en souriant, moi qui croyais avoir recruté un homme d'action !

Anderson lui retourna son sourire :

— Pouvez-vous me dire pourquoi les années qui passent renforcent nos doutes, plutôt que nos certitudes ?

— Certainement, répondit Gopal ; la liste de nos erreurs ne fait que s'allonger !

— J'espère ne pas figurer sur la vôtre, cher président.

Il y avait un soupçon d'ironie dans le ton d'Anderson, mais aussi l'amitié réservée et la prudente confiance qui s'étaient progressivement construite entre les deux hommes ; leurs divergences de vues ne les avaient pas empêchés de se découvrir et s'apprécier.

— Vous ne seriez déjà plus là, répondit Gopal, j'essaye de purger ma liste en temps réel ! Il se trouve que j'ai besoin de vous pour une mission qui dépasse un peu vos attributions, mais pas vos compétences. Je ne vois d'ailleurs que vous pour la prendre en charge.

— Nous pouvons en parler maintenant si vous voulez.

Gopal s'installa :

— Je vous remercie, c'est assez urgent. Je reçois du Conseil un document de cadrage budgétaire, en vue de rediscuter nos subventions pour l'année prochaine ; à la baisse je présume.

Anderson soutint en silence le regard de Gopal ; ils savaient tous deux que les relations avec le Conseil des Districts

s'étaient plutôt dégradées depuis son embauche.

— Pour conserver nos ressources, continua Gopal, nous devons défendre notre bilan sur toutes nos actions et je travaille avec Ashley à réunir les informations nécessaires. Nous avons un souci concernant le centre d'aide aux toxicomanes du troisième district. Les données transmises par le terrain sont strictement quantitatives et ne permettent pas de démontrer notre utilité. Plus inquiétant, le discours du responsable se veut rassurant mais reste très vague.

— Je comprends, dit Anderson, vous souhaitez que j'aille enquêter sur place ?

— Oui, et si possible que vous reveniez avec des éléments pour alimenter notre communication dans les semaines à venir. Un peu de lobbying indirect à l'intention du Conseil pourrait nous aider.

\*

La pluie tombait sans interruption depuis plusieurs heures, mais une trouée de ciel plus clair laissait entrevoir une éclaircie de fin de journée. Le cabélec longeait le corridor de démarcation vers Gate 3.02, restant aussi longtemps que possible dans le district de résidence de son passager. Vue de ce côté, la démarcation n'était pas linéaire et présentait un paysage végétal riche et varié, donnant l'illusion que les quartiers d'habitation de la zone deux ouvraient sur une nature exubérante. Mais de l'autre côté du mur, les habitants du troisième district qui, chaque jour, venaient travailler dans les commerces, services et administrations de zone deux, suivaient un trajet parallèle le long de la désespérante surface d'une enceinte d'allure carcérale. Le passage de Gate 3.02 était ralenti par les retours pendulaires de fin de journée, la vitesse étant limitée sous le portique de contrôle des autorisations de circulation interzone. Anderson suivait du regard les tramélecs de l'allée adjacente, cherchant à deviner des visages sur les fantômes

immobiles des passagers. Il fut brutalement envahi par la honte ; dix-sept ans de conscience satisfaite par le sentiment du devoir accompli, sans remise en question de l'apartheid social qui structurait l'Union. Le cabélec avait repris sa vitesse de croisière et bifurqué en direction des quartiers les plus éloignés du troisième district. Le trafic devenait rare, essentiellement composé de délivrélects et de véhicules de sécurité qui ouvraient leur sillage rectiligne dans un hurlement de sirène. De chaque côté de l'avenue, les couloirs roulants canalisait une foule de passants désœuvrés vers les cantines Happy Meals et les Simulation Centers ; tâches de lumières colorées derrière le rideau de pluie. Le bloc suivant hébergeait divers services publics, dont le Centre de Soins du quartier. Plusieurs ambulances stationnaient devant le hall d'entrée des urgences où des androïdes infirmiers orientaient les civières à sustentation magnétique. Quelques dizaines de mètres plus loin, il y avait un arbre solitaire et insolite devant une entrée

peu éclairée et une plaque discrète indiquant le centre d'aide aux toxicomanes. Anderson quitta le cabélec et prit place sur le trottoir roulant ; il n'y avait pas d'autre accès possible. Il fut immédiatement identifié par le sas d'entrée et la porte de l'accueil s'ouvrit devant lui :

— Bonsoir Darius, lança-t-il en entrant.

Le géant noir installé au comptoir posa sa main sur le bras de la jeune fille pâle et nerveuse penchée vers lui :

— Bouge pas Liz, je reste avec toi.

Il s'approcha d'Anderson et le prit par les épaules avec un grand sourire :

— Toujours aussi costaud, Capitaine !

La jeune fille eut un sursaut effrayé et Darius se tourna vers elle en riant :

— T'inquiète pas, c'est juste un surnom. Je te présente Anderson, qui m'a donné la chance de me refaire une vie il y a quelques années. Sans lui, je serais pas là pour m'occuper de toi.

Anderson s'avança vers la fille qui restait méfiante :

— On a tous droit à une deuxième chance de temps en temps, dit-il, mais on ne la voit pas toujours passer.

L'attitude, le regard, les mots et l'intonation tranquille et bienveillante d'Anderson semblèrent l'apaiser :

— On peut pas toujours l'attraper, répondit-elle avec un pauvre sourire.

— Seul, c'est pas facile, approuva Anderson.

Le sourire de Liz s'élargit un peu ; elle fit un pas vers lui :

— Je m'appelle Elisa, en vrai.

— Et ça vous va très bien. En ce qui me concerne, c'est adopté !

Darius reprit sa place au comptoir :

— Vous êtes pas venu pour me casser la baraque, Capitaine ?

— Non Darius, je connais mes limites et je fais pas le poids. Mais si tu l'autorises et qu'Elisa veut bien, je serais content de faire connaissance dans la soirée.

Liz se détendit visiblement :

— Je dois pouvoir me passer d'autorisation s'il le faut.



— Alors à plus tard j'espère, je dois voir Kipling pour l'instant.

Evitant l'accès à la salle principale du foyer, Anderson quitta le hall vers un passage desservant quelques bureaux. Kipling était debout devant sa table-écran, un gobelet à la main. C'était un homme d'une quarantaine d'année au physique agréable, l'air un peu bohème avec son chignon artistement noué et sa courte barbe blonde. Un sourire un peu contraint se dessina sur son visage :

— Bonsoir Anderson, vous ne craignez pas de vous aventurer dans les bas-fonds du troisième district ?

— Pour l'instant, je m'y sens en parfaite sécurité, mais j'ai peut-être tort ?

Anderson tira le fauteuil et s'installa tranquillement devant le bureau. Kipling le trouvait différent. Il avait connu la précision et la puissance visible des gestes du Capitaine Hill ; cette nouvelle et conviviale nonchalance le surprenait.

— Le quartier est plutôt calme, reprit Kipling, mais il ne faut pas s'y fier ; avec le

nouveau système de surveillance les trafics se développent dans l'ombre. Et je suis surpris du nombre de jeunes sans Implant d'Identité que nous recevons ; notre portique d'entrée les laisse passer mais ils ne peuvent accéder à aucun bâtiment public.

— Quel profil en général ?

— Beaucoup de jeunes, voire très jeunes migrants. Quelqu'un les fait entrer illégalement dans l'Union et ils sont entièrement dépendants. Ceux qui les utilisent n'ont même pas besoin de les surveiller ; ce que ces jeunes craignent le plus après les forces de l'ordre c'est les services sociaux. Mais ils savent qu'ils sont en sécurité ici.

— Qu'est-ce que vous pouvez faire pour eux ?

— Pas grand-chose, mais grâce à nous ils peuvent accéder au Centre de Soins ; on a un arrangement et ils ne sont pas dénoncés.

— Dans leur situation, c'est déjà beaucoup, approuva Anderson.

— Oui, et nous leur apportons aussi la possibilité de se sociabiliser avec des personnes différentes ; nous recevons toutes sortes de toxicomanes ici.

— Vous savez pourquoi je suis là ; Gopal me demande de communiquer sur les résultats et succès de nos projets. J'ai parcouru le bilan que vous lui avez transmis mais je ne me souviens pas de ces points particuliers.

— C'est parce qu'ils n'y figurent pas, Kipling semblait mal à l'aise, j'ai pensé qu'il valait mieux ne pas mentionner dans un document l'existence de ces clandestins, pas plus que notre arrangement avec le Centre de Soins. Je ne suis pas là pour mettre les gens en situation de risque légal ou en difficulté avec leur hiérarchie.

— Je comprends, dit Anderson, et vous avez certainement raison. De toute façon ça n'a pas d'importance, ce qu'il me faut c'est une ou deux bonnes histoires à raconter ; des exemples de jeunes tirés d'affaire avec votre aide, vous voyez ?

Kipling vint s'asseoir dans le second fauteuil, à côté d'Anderson ; il avait l'air plus détendu.

— J'ai quelques noms en tête ; je vais vous envoyer leurs coordonnées. Ce serait peut-être intéressant de parler avec Kym aussi ; vous la verrez peut-être ce soir. Elle passe régulièrement après son travail, pour rencontrer et accompagner des filles en difficulté.

— Que pouvez-vous me dire sur Elisa que j'ai croisée à l'accueil ?

— Liz ? C'est une jeune femme attachante et pleine de qualités. Mais elle a fait un mauvais choix de compagnon ; il l'a entraînée dans ses addictions.

Anderson eut un mouvement vague et fataliste, c'est une histoire qu'il connaissait par cœur.

— Bon, conclut-il, je vais passer un peu de temps chez vous dans les jours à venir. Si on vous pose des questions, dites simplement que je suis là pour voir comment le centre peut améliorer l'aide qu'il apporte.

Il se leva et demanda :

— Rappelez-moi, qui est dans l'équipe actuellement ?

— Et bien en plus de Darius et moi il y a toujours les deux psychologues, Tina et Zakarian, et nous avons remplacé l'androïde de service en début d'année ; le nouveau est assez malin, on l'appelle Figaro.

— Alors je vais faire connaissance ; il vaut mieux qu'il m'identifie tout de suite.

Anderson reprit le couloir en direction du hall. Le centre était d'un calme reposant, tranquillement animé d'une musique d'ambiance et de conversations qui venaient du foyer principal. Anderson entra dans la salle et quelques regards se posèrent sur sa haute silhouette. C'était une pièce vaste et colorée, en forme de T, baignée d'une lumière douce. L'espace dans lequel il venait d'entrer était essentiellement occupé par une table de snooker digital sur laquelle un homme s'entraînait seul. Il devait avoir une soixantaine d'année et semblait totalement absorbé, se déplaçant en souplesse sans jamais quitter des yeux les

cercles luminescents. Son doigt traçait des trajectoires rapides et précises qui déclenchaient de multiples rebonds parfaitement maîtrisés. Anderson resta un peu à l'écart pour observer le jeu. Puis il s'avança vers le salon, au fond à droite, laissant sur sa gauche l'atelier où deux filles pâles et un homme aux gestes emphatiques dessinaient des graphismes mobiles sur de grandes toiles numériques. Une autre personne, dont il ne pouvait déterminer le genre, modelait à mains nues sur une table une matière souple et docile. Le salon comportait deux ilots de larges banquettes et plusieurs alcôves permettant de se retirer dans une semi-intimité. Liz occupait l'une d'elles, un masque-écran sur le visage. Elle semblait perdue dans un rêve heureux, ou peut-être une contemplation esthétique. Anderson s'installa sur le retour de banquette et Liz sentit son poids à côté d'elle. Elle posa le masque sur la table et sourit à Anderson :

— Je sais bien qu'il ne faudrait pas se contenter d'illusions, mais la vraie beauté est bien au-dessus de mes moyens !

— Question de quantité, Elisa. Un tout petit peu de vraie beauté vaut peut-être mieux que beaucoup d'illusion.

Le sourire s'effaça dans l'amertume :

— C'est sûrement plus facile à dire quand on habite le deuxième district, non ?

— Bien sûr, approuva Anderson, mais j'ai aussi des voisins qui sont désespérés de ne pas habiter dans le premier !

Elle resta songeuse un instant :

— J'ai peut-être vu trop de laideur, trop de violence pour aller chercher dans la vie, dit-elle tristement.

— Est-ce que le centre aide à oublier tout ça ?

— Quelques fois, oui. Ce soir c'est bien, mais on croise beaucoup de gens qui vont mal et ils sont de plus en plus jeunes.

— Tu parles avec eux ?

— Avec les filles quelques fois. Depuis quelques temps j'en vois de très jolies qui ne viennent ici que pour accéder au Centre de

Soins. Je ne sais pas ce qu'on leur fait mais c'est clair qu'elles ont besoin d'être soignées. Hier j'ai parlé un peu avec Indah, une fille que j'avais déjà vue une fois. Elle pouvait à peine marcher et je l'ai accompagnée au Centre. Quand elle est revenue elle voulait me donner des eurowatts ; elle en avait pas mal. Je lui ai dit de les garder pour elle.

— Tu as une idée de ce qui lui est arrivé ?

Liz sembla se refermer, comme rattrapée par la peur et sa voix se chargea d'une tension soudaine :

— Pourquoi vous me posez ces questions, vous cherchez quoi en fait ? Et pourquoi Darius vous appelle Capitaine ?

Anderson posa sa main sur celle de Liz en la regardant dans les yeux, sans un mot. Ce regard la rassurait sans qu'elle sache pourquoi ; il la sentit se détendre un peu. Il attendit encore quelques instants, le temps d'échanger un semblant de sourire, avant de parler.



— J'étais Capitaine de la Brigade Territoriale, dit-il, et puis j'ai démissionné. Darius te dira que j'ai essayé d'aider ceux qui en avaient besoin.

Liz restait silencieuse, partagée entre le désir de lui faire confiance et la réticence à collaborer avec toute figure de l'autorité.

— Quoi qu'ils fassent, ceux qui survivent comme ils peuvent ne sont pas les plus coupables, ajouta Anderson, et ce n'est pas moi qui les dénoncerai.

Elle se décida comme on se jette à l'eau :

— Il y a un réseau organisé pour le trafic de drogue et la prostitution ; les deux marchent ensemble. Les filles sont recrutées dans des pays hors de l'Union, avec des promesses de travail dans les meilleurs districts. On les fait entrer illégalement en zone trois et elles sont enfermées et droguées pendant plusieurs semaines ; le temps qu'elles soient complètement dépendantes et sexuellement désinhibées.

— Elles sont déjà exploitées, n'est-ce pas ?

— Dès le début, acquiesça Liz, en échange de la nourriture et la drogue. Ensuite, les plus belles sont proposées pour des soirées privées dans le premier ou le deuxième district.

— Indah t'a raconté comment ça s'est passé pour elle ?

— Non, elle m'a seulement parlé de la magnifique propriété dans laquelle elle est allée, du luxe incroyable des salons et après elle dit qu'elle ne se souvient plus de rien.

Anderson voulait en savoir plus, mais il sentit instinctivement qu'il fallait laisser du temps à Liz

— Merci Elisa, dit-il simplement, il vaut mieux n'en parler à personne d'autre ; tu pourrais te mettre en danger.

Il se leva :

— Je te laisse retrouver un monde meilleur, mais n'oublie pas de revenir !

Elle lui sourit plus amicalement et il réalisa soudain à quel point elle avait dû être séduisante, et pourrait le redevenir.

De retour dans le hall d'accueil il fit le tour du comptoir et s'installa avec naturel sur le deuxième siège, à côté de Darius :

— Parfait, s'exclama ce dernier dans un sourire, je vais pouvoir profiter de ma soirée !

— Allons donc, retorqua Anderson, tu sais bien que personne ne peut te remplacer. Mais je serai souvent là pendant quelques jours et j'aimerais mieux avoir mon camp de base ici que dans les bureaux ; ça ne te dérange pas ?

— Au contraire ! Mais je compte sur vous pour éviter de perturber Liz ; elle commence juste à aller mieux.

Le ton était celui de la plaisanterie mais son regard était d'une intensité soudaine. Il était clair que Darius s'interrogeait sur sa présence au Centre. Anderson se fia à son intuition :

— La perturber, c'est la dernière chose que je souhaite, dit-il d'une voix à peine audible, mais je dois comprendre ce qui se passe ici et j'ai besoin d'informations. Avec

ton aide, je pourrais mieux protéger ceux qui doivent l'être.

Darius posa sa grosse main sur l'épaule d'Anderson et son regard était attentif et confiant :

— Je suis très heureux de vous revoir, Capitaine.

\*

Il était presque neuf heures et les nuages épars laissaient passer un soleil bienvenu après le déluge de la veille. Anderson se resservit en café et fit coulisser le panneau vitré donnant sur le jardin, inspirant profondément la douce humidité qui montait du sol. Le mobilier d'extérieur était déjà sec et il tourna un fauteuil vers la lumière avant de s'asseoir. Il but le café à petites gorgées, le regard captif d'une unique fleur pâle et délicate qui avait trouvé protection au pied d'un massif. Une vibration sourde le sortit de sa réflexion tandis qu'un multicoptère d'intervention

survolait rapidement le quartier. Chann apparut à son côté ;

— Encore là ?

— Je n'avais rien ce matin, et je vais sûrement rentrer tard ce soir.

Elle le regarda en coin :

— On fait des nocturnes chez United ?

— Ce n'est pas là-bas que j'apprendrai quoique ce soit qui puisse aider Siriane.

Elle posa sa tasse sur la table et, passant derrière lui, se pencha pour entourer ses épaules :

— Merci, Anderson.

— Ce n'est qu'une piste à suivre, dit-il, ça demandera peut-être du temps et je ne sais pas où elle mène.

Il se leva et sa main effleura la courte chevelure noire :

— Bonne journée à toi, Chann.

Le cabélec attendait devant la porte. Anderson s'installa dans l'un des quatre sièges, laissant le dossier presque vertical, posa son EnergyPhone dans le logement Plug-In :

— United Mankind, et les infos District News, dit-il en pressant deux fois un symbole lumineux sur l'accoudoir. Les parois translucides du cabélec s'assombrirent, laissant à peine deviner les arbres qui défilaient en remontant son allée, tandis que les images du journal d'information s'enchaînaient sur le vitrage devant lui.

— Le cadavre d'une jeune femme sans Implant d'Identité a été retrouvé ce matin en limite du district, à l'extrémité de July First Avenue. Les raisons de son décès ne sont pas encore connues. On ignore comment elle a pu pénétrer dans le district sans implant.

On voyait sur l'écran deux androïdes infirmiers chargeant le corps sur une civière à sustentation et il était facile de penser que la fille avait été belle. Anderson pianota un instant sur l'écran du EnergyPhone et dicta un court message.

Le cabélec arrivait à destination lorsque le signal de réponse s'afficha et le visage tendu d'Anderson s'éclaira d'un bref sourire

alors qu'il sortait du véhicule pour entrer dans le hall majestueux du bâtiment, calme en ce milieu de matinée. Dès qu'il franchit le portique d'identification son EnergyPhone lui indiqua les temps d'ascenseurs les plus courts. Il opta pour l'ascenseur extérieur qui le déposa au trente-septième étage en quatre étapes et moins de trente secondes. Les locaux de United Mankind étaient presque déserts, seule la voix distinguée d'Ashley Beresford indiquant une présence par la porte entrouverte de la salle de réunion. Anderson entra dans son bureau en refermant derrière lui, croisant rituellement le regard du loup blanc sur le mur. Il accrocha son imperméable au portemanteau et, passant derrière sa table, il éveilla d'un geste la zone écran en restant debout ; Felicidad attendait son appel. Sa voix était tendue :

— Je ne sais pas pourquoi j'accepte encore de t'aider, dit-elle sèchement.

— Peut-être parce que tu devines que c'est nécessaire.

— Que se passe-t-il avec Chann ? Est-elle en danger ?

— Non, il s'agit de Siriane, sa mère.

— Je me souviens ; Domestic Friend dans le premier district.

— Oui, chez Alekseï, un proche de Rajani. Et Vandana dispose pour son usage personnel du seul ami de Siriane, un nommé Dell.

Sa voix était devenue dure et il continua avec colère :

— En l'absence de Vandana il semble que Rajani n'ait plus de limite dans l'exploration de ses fantasmes, impliquant de jeunes clandestines. Siriane a refusé de participer mais elle en sait déjà trop et doit se protéger. Que sais-tu à propos du corps retrouvé sur July First Avenue ?

Il y eut un silence prolongé, puis Felicidad répondit d'une voix neutre :

— Je rappellerai plus tard.



Elle coupa la communication et Anderson resta un moment immobile, l'air soucieux, puis tira son fauteuil et s'assit enfin en étirant ses jambes sous la table.

\*

— Vous descendrez au bout de July First Avenue et prendrez le tramélec interzone pour rejoindre le troisième district, leur avait indiqué Dell en réglant d'avance la course en cabélec. Ensuite, appelez ce numéro de ma part ; on vous trouvera une cellule d'hébergement où vous pourrez rester jusqu'à ce qu'Anderson Hill vienne vous chercher ; n'oubliez pas ce nom.

Il avait trouvé Indah errant dans la résidence vers cinq heures du matin, et l'autre fille nue recroquevillée sur un tapis du hall, derrière un sofa. Elles avaient l'une et l'autre des corps splendides épuisés par une nuit entière d'abus sexuels. Indah

semblait assez lucide pour prendre l'autre en charge.

Ce que Dell ignorait, c'est qu'elles seraient attendues à leur descente du cabélec. Les deux agents de sécurité les interceptèrent avant l'arrivée en station du tramélec et tout se passa très vite. Indah reconnut l'homme qui l'avait réceptionnée à son arrivée chez Rajani, en début de soirée. Il était grand, bâti comme un militaire bien entraîné, le visage fermé et tendu, les yeux légèrement bridés. Il prit fermement l'autre fille par le bras et se tourna vers elle :

— Elle n'aurait pas dû partir avec vous, dit-il sèchement.

Le tramélec décéléra sur la plateforme dans le chuintement aigu du freinage magnétique. Les portes s'ouvrirent et Indah fut poussée à l'intérieur par le deuxième homme. Elle se sentait trop faible pour réagir et les regarda s'éloigner avec la fille à travers la paroi translucide.

La cabine était presque vide, à l'exception de quelques employés des services de nuit qui regagnaient le troisième district. En sortie de station, avant le franchissement de la démarcation, les portiques de contrôle d'identité luisaient faiblement dans la pénombre ; Indah sentit le stress dans ses bras et ses épaules au passage des détecteurs. Il était presque six heures du matin ; elle prit son EnergyPhone dans le sac argenté serré contre son ventre, et composa le numéro. La lumière bleue clignotât longuement sur l'écran, avant que l'appel ne soit pris :

— Bon sang, fit une voix de femme mal assurée, vous savez l'heure qu'il est ?

— C'est Dell qui m'a dit de vous contacter, j'ai besoin de dormir.

Il eut un silence :

— Où êtes-vous ?

— Dans l'interzone, sur July First

— Descendez à la cinquième ; bloc 32B

— Merci

Une heure plus tard, elle s'endormait dans une cellule minimale mais parfaitement propre, après une longue douche presque brûlante.

Son sommeil fût agité, peuplé de créatures obscènes qui se battaient pour la prendre. Elle s'éveilla d'un cauchemar dans lequel elle n'avait plus aucune force pour se défendre ou s'échapper et contemplait impuissante son propre corps humilié. Le sourd grondement de la vie du dehors la rassura tandis que son regard faisait le tour de la cellule. Elle resta immobile sur la couchette, attentive aux sensations que ses membres et ses organes lui renvoyaient, et décida qu'elle avait encore besoin de repos. Son esprit retournait malgré elle à la nuit passée ; elle alluma l'écran au mur pour l'occuper. Elle reconnut la sensualité généreuse du corps de la fille, les habits qu'elle avait maladroitement aidé à remettre, et elle se mit à trembler de façon incontrôlable, le souffle court.

\*

La nuit était tombée lorsqu'Anderson entra dans le hall, s'attendant à retrouver Darius derrière le comptoir d'accueil. A sa place, un homme lisait sur un écran souple d'un modèle répandu chez les amateurs de littérature. L'homme leva un regard interrogateur sans prononcer un mot ni manifester plus d'intérêt. Anderson ne l'avait jamais vu ; il devait avoir entre trente-cinq et quarante ans mais semblait manquer autant de sommeil que d'activité physique. Son visage était marqué d'un relâchement général qui n'était pas récent.

— Bonsoir, je suis Anderson Hill. Darius est absent ?

— Il est avec Kipling... j'assure la permanence en attendant...

Ses phrases restaient en suspens comme s'il n'était pas certain d'en avoir

terminé et rien n'indiquait qu'Anderson lui était connu.

— Je peux vous remplacer, proposa Anderson, c'était entendu avec Darius.

L'homme eut l'air d'hésiter, puis se leva en haussant les épaules :

— Si ça vous amuse, dit-il d'un ton vaguement ironique... j'espère que vous avez de quoi vous occuper...

— Vous êtes Zakarian ? demanda Anderson.

— C'est bien moi, dit-il avec une soudaine fermeté, et je n'approuve pas vraiment vos interférences avec le quotidien du centre.

— Nous manquons d'éléments pour défendre votre bilan et conforter vos ressources ; c'est pour les réunir que je suis venu.

— Je n'en doute pas, mais vous avez un passé qui n'inspire pas spontanément confiance ici, et sans confiance on n'arrive à rien avec ceux que nous accueillons.

Sa tension était perceptible et se changea en colère :

— Vous avez débarqué chez nous comme un bon missionnaire mais ici vous représentez ceux qui nous ignorent ou nous condamnent depuis toujours !

Anderson ne répondit pas tout de suite, sans lâcher le regard agressif de Zakarian. Il porta sa main à la nuque et s'adossa au mur dans une posture détendue et attentive :

— Merci de votre franchise, Zakarian. Comment devrais-je faire pour défendre votre cause au Conseil ?

— Peut-être pourriez-vous retrouver ceux qui ont construit autre chose et ne viennent plus, ou parler avec Kym qui vient pour les autres, mais il vaudrait mieux ne pas trop vous montrer ici. Tout le monde saura bientôt que vous êtes le Capitaine Hill et d'ailleurs ce soir, le centre est désert...

— Alors je ne m'attarderai pas, mais je dois voir Kipling avant de partir.

Il allait prendre le chemin des bureaux lorsque le sas s'ouvrit pour laisser entrer un homme à l'attitude discrète, portant une veste dont la qualité restait visible malgré l'usure. Anderson reconnu le joueur de

digital snooker de la veille et le salua d'un sourire et d'un signe de tête.

— Bonsoir, dit l'homme en s'arrêtant devant le comptoir, son regard passant de l'un à l'autre, le snooker est libre ?

— Tout à vous Paul, lança Zakarian, et vous ne risquez pas trop d'être dérangé.

L'homme remercia d'un hochement de tête et prit la direction du foyer, Anderson sur ses pas :

— Paul, je peux vous tenir compagnie un moment ?

Paul se tourna vers lui sans s'arrêter ;

— Certainement, dit-il, je n'ai pas réservé les lieux. Voulez-vous faire une partie avec moi ?

Anderson hésita ; il aurait aimé parler avec Paul et celui-ci serait concentré sur le jeu.

— C'est une façon comme une autre de faire connaissance, lança Paul comme s'il lisait dans ses pensées.

Quelque chose d'insaisissable traversa Anderson, maintes fois expérimenté sans perdre son mystère ; le sentiment de



l'importance de l'instant pour la suite de son investigation.

— Je manque de temps et j'aimerais mieux prendre un verre.

— D'accord, acquiesça Paul, mais il n'y a pas grand-chose à boire ici.

Ils prirent deux verres de thé glacé au distributeur et s'installèrent dans un angle du foyer.

— Je crois savoir pourquoi vous êtes là, annonça Paul tranquillement.

Anderson resta impassible, mais la suite de l'entretien dépendait de sa réaction ; il regarda Paul dans les yeux :

— Vous êtes donc prêt à m'aider ?

Ils parlaient à voix basse dans le silence de la pièce et entendirent un léger bruit de pas.

— Il y plus d'un an que je viens au centre, répondit Paul assez distinctement pour être entendu du couloir, et j'ai vu l'évolution positive de quelques jeunes. Certains arrivent à envisager la possibilité de sortir de leur dépendance et changer leur vie.

— Votre témoignage me serait précieux, approuva Anderson, et j'aimerais l'enregistrer si vous êtes d'accord. On prend rendez-vous ?

— Mon agenda est vide, répondit Paul dans un sourire.

Anderson lui tendit la main ;

— Je vous recontacte très vite, merci Paul et bonne partie !

Il se leva et prit la direction des bureaux. Kipling était assis à sa table lorsqu'il entra, l'air absorbé par la lecture d'un document.

— Asseyez-vous Anderson, et dites-moi ce que je faire pour vous.

— Merci Kipling, je venais avec une question précise ; pensez-vous que ma présence au centre soit une bonne idée ?

Kipling esquissa un sourire :

— Poser la question c'est déjà y répondre, non ?

— Vous confirmez ce que Zakarian a pu exprimer plus librement que vous. Je vais m'organiser pour ne plus perturber votre activité. J'ai identifié quelques personnes pour apporter de l'information utile à mon

rapport, et je vous recontacterai pour en valider le contenu. Qu'en pensez-vous ?

— Je crois que c'est préférable, et certainement plus efficace. Je vous offre un verre ? Vous êtes en zone libre dans mon bureau.

Kipling était soudain plus détendu et se leva pour sortir une bouteille de whisky et deux verres d'une armoire.

Un quart d'heure plus tard, Anderson quitta le centre après un échange bref mais amical avec Darius qui avait repris sa place à l'accueil.

\*

Anderson sortait de son bureau pour aller déjeuner lorsque l'appel de Felicidad lui fit faire demi-tour, fermer sa porte et s'asseoir dans un fauteuil du coin salon, les pieds sur la table basse.

— Je n'apporte pas grand-chose, dit-elle, la fille n'est pas identifiée et l'affaire n'intéresse que le contrôle du trafic interzones.

— On n’aurait pas dû la trouver dans le deuxième district.

— C’est ça. Il y a des sans implant dans le troisième et le quatrième district, mais la découverte d’une faille de sécurité dans l’accès au deuxième leur pose problème ; pour l’instant ils n’ont aucune idée de comment elle est entrée.

— Et sur la cause du décès ?

— Exécutée avec une arme magnétique. L’autopsie a révélé qu’elle avait eu des relations sexuelles avant le décès mais elle a été traitée ; l’intérieur des vêtements était saturé d’ADN Cleaner ; et elle se droguait. C’est tout.

— D’accord, et qu’en penses-tu ?

— Pour l’instant, rien n’indique qu’il y ait un délit de mœurs et ça ne concerne pas mon département, mais la fille était très belle. Ceux qui ont réussi à la faire entrer et qui ont supprimé toute trace d’ADN sur son corps disposent de moyens sophistiqués ; c’est une bonne raison pour rester attentive. Et de votre côté ?

— Un début de piste au Centre d'Accueil du troisième district. Il est question de jeunes et belles toxicomanes sans implants d'identité.

— Por dios, s'exclama Felicidad, je ne crois pas aux coïncidences !

— Alors on partage nos informations ?

— Seulement si vous ne gardez rien pour vous ; je pourrais être officiellement impliquée et ce sera vous l'informateur.

Anderson eut un rire bref et sans gaieté.

— C'est entendu, promit-il après un silence, mais j'aurais besoin d'être prévenu si tu intervies.

— C'est évidemment réciproque, conclut sèchement Felicidad.

Elle raccrocha sans un mot de plus. Anderson resta assis quelques instants, hocha la tête d'un air de doute, se leva d'un bond et sortit du bureau pour se trouver face à Gopal :

— Bonjour Gopal, vous montez déjeuner ?

— Justement, je pensais à vous demander comment se déroule votre mission d'information ; pouvons-nous en parler à table ?

— Ce sera assez bref, répondit Anderson avec un sourire, mais j'espère bien disposer rapidement des éléments utiles.

Gopal lui retourna le sourire en lui prenant le bras pour l'entraîner vers l'ascenseur :

— Je compte sur vous Anderson, le temps nous manque.

Le ciel était plus clair et la température encore douce ; ils se dirigèrent vers le portique d'accès à la terrasse. Anderson consulta à son poignet les diverses tables disponibles et réserva d'un doigt la plus proche du mur transparent qui sécurisait l'espace de restauration, deux cents mètres au-dessus du niveau du parc. Ils s'installèrent tandis que le menu et les plats du jour s'affichait devant chacun sur la table

vide de toute vaisselle. Gopal sélectionna un curry de légumes tandis qu'Anderson restait fidèle au burger de viande de culture qui faisait la réputation de l'établissement. Une serveuse androïde au charmant sourire déposait une carafe et des verres sur la table quand Gopal reprit la parole :

— Je ne peux pas admirer ce panorama sans penser à la laideur de certains quartiers du troisième district.

Instinctivement, le regard d'Anderson se porta à l'horizon, là où la limite du district se perdait dans un hologramme forestier.

— Il vous arrive d'y aller ? demanda-t-il d'un ton neutre.

Gopal l'observa avec une expression vaguement amusée :

— Cher Anderson, seriez-vous choqué si je prétendais que vous ignorez tout de moi ?

— C'est indiscutable, mais je n'imagine pas ce qui pourrait vous faire quitter notre environnement confortable pour aller contempler la misère des autres. Peut-être

parce que je n'y vais moi-même que contraint par mes obligations.

— Tout à fait, acquiesça Gopal d'un ton qui ne portait plus trace d'ironie, j'y retourne régulièrement pour ne pas oublier que cette misère existe, ce qui fait partie de mes obligations.

Anderson approuva d'un signe de tête et remplit leurs verres silencieusement. La serveuse arrêta devant eux le plateau suspendu et servit les plats avec des gestes précis et gracieux ; ils commencèrent leur repas.

— Alors quelles sont vos premières impressions sur le centre d'accueil et son activité ? reprit Gopal.

— Elles seront plus précises dans quelques jours, mais il me semble déjà que le centre propose un espace de sécurité et de sociabilité précieux pour ceux qui le fréquente. Sa proximité avec le Centre de Soins lui permet aussi d'orienter ceux qui en ont besoin vers des soins immédiats. D'autre



part il offre diverses activités d'expression corporelle ou artistique qui sont une bonne alternative aux paradis artificiels, ne serait-ce que pour quelques heures.

— Tout cela paraît positif, approuva Gopal, mais je doute que ce soit suffisant pour convaincre le Conseil ; pensez-vous que ça aide certains toxicomanes à sortir de leur addiction ?

— J'espère obtenir quelques témoignages dans ce sens.

— Ce serait parfait.

Gopal se pencha imperceptiblement vers lui et reprit :

— Savez-vous si le centre s'occupe de légaliser la présence de certains toxicomanes en situation irrégulière ?

— Je doute qu'il en ait les moyens, mais pourquoi cette question ?

— Oh... nous savons que la consommation de drogue est fréquente chez les jeunes clandestins, et je ne vois pas comment on pourrait les aider vraiment s'ils

ne peuvent pas s'insérer légalement. Mais peu importe, c'est un aspect des choses très secondaire.

Ils mangèrent en silence quelques instants. Anderson connaissait suffisamment Gopal pour savoir qu'il n'aurait pas posé cette question sans une motivation particulière.

— Je peux me renseigner sur ce point, proposa-t-il.

— Et bien, toute information pourra nous être utile, éluda Gopal en repoussant son assiette. Pardon de vous quitter précipitamment, dit-il en se levant, je suis en retard pour mon rendez-vous.

Anderson commanda un café, puis resta immobile quelques minutes, le regard perdu dans les frondaisons virtuelles qui masquaient au loin le troisième district, avant de se lever à son tour pour retourner à son bureau où un message de Paul l'attendait : " Voulez-vous me retrouver vers

dix-huit heures à l’Astro-Land, Union Avenue ? “.

\*

Le cabélec déposa Anderson sur la zone réservée du hub de transport, en bordure des trottoirs roulants qui connectaient la station de tramélec et le bloc de l’Astro-Land. Il prit place dans le flux, entre un groupe de jeunes gens qui se bousculaient en riant, à distance des caméras de surveillance, et un couple de femmes âgées qui leurs lançaient des regards réprobateurs. Un vaste portail lumineux dont la teinte se transformait par cycles, de l’améthyste au magenta avant de pâlir en rose fuschia, marquait l’entrée de l’Astro-Land, dominant d’une vingtaine de mètres un large perron, point de rencontre de toute une population désœuvrée. Anderson se fraya un passage dans cette foule apathique, évitant des silhouettes obèses encombrés

de sodas et de hot-dogs. En s'engageant sous le porche, on pénétrait dans une zone de transition immatérielle, comme une pénombre brumeuse dans laquelle se croisaient les ombres fantomatiques des visiteurs, puis on débouchait dans l'espace sidéral du hall d'accueil. Des milliers d'étoiles scintillaient dans un ciel noir et sans limite, comme si l'on venait de poser le pied sur le sol d'une lointaine planète. Le silence était surprenant et la vision restait subtilement filtrée, imposant la sensation d'un changement radical d'univers. Divers chemins lumineux invitaient à explorer les attractions proposées, depuis la sortie en apesanteur dans l'espace jusqu'à la rencontre avec de pacifiques aliens, en passant par le flirt extra-terrestre ou le pilotage d'un StarFighter. Anderson prit la direction du bar le plus proche, dont l'entrée ressemblait à une caverne préhistorique revisitée par les designers d'Astro-Land, des centaines de minuscules points lumineux

exerçant une attraction puissante sur le badaud. Il allait passer la porte lorsqu'une main se posa sur son épaule tandis que Paul lui parlait doucement à l'oreille :

— Je vous suis depuis le hall, allons prendre un verre.

Anderson se contrôla parfaitement, ne laissant rien paraître de sa surprise :

— Bonsoir Paul, comment m'avez-vous repéré dans cette foule ?

— Votre EnergyPhone... vous semblez ignorer le mode furtif et je trouve ça plutôt sympathique pour un ancien flic !

Ils entrèrent dans l'Andromeda Lounge Bar. La salle était étroite et profonde, plongée dans une pénombre rouge. Le comptoir sur leur gauche s'étirait sur plusieurs dizaines de mètres, derrière lequel s'activaient des semi-androïdes au physique avantageux et autres cyber-serveurs non-humanoïdes d'aspect engageant. Une pulsation assourdie faisait office de musique d'ambiance et trois jeunes beautés plus ou

moins virtuelles se déhanchaient en rythme sur une estrade opalescente. Du côté droit, face au bar, une série de courtes allées desservait des loges dont la disponibilité était indiquée par leur faible luminosité. Ils s'avancèrent dans le troisième couloir et s'installèrent dans un espace qui s'éclaira à leur approche. Chaque table disposait d'un distributeur de boissons, servies dans des gobelets d'un tiers de litre en bioplastique. Anderson sélectionna une bière norvégienne et Paul de l'eau reminéralisée. Il but une longue et lente gorgée avant de reposer son gobelet :

— Je passe beaucoup de temps au centre et j'observe ce qui s'y passe depuis plusieurs mois.

Le visage impassible d'Anderson n'exprimait rien de plus qu'une attention polie et bienveillante.

— Je connais ceux qui reviennent, et je croise parfois ceux, où plutôt celles, qu'on ne revoit jamais. Liz vous a parlé de la fille

qu'elle a accompagnée au Centre de Soins, sans savoir pour quel traitement. J'étais derrière l'accueil à côté de Darius quand Indah est revenue, et j'ai remarqué quelque chose de surprenant : le témoin de reconnaissance d'identité s'est allumé quand elle a passé le sas de sortie et j'ai machinalement jeté un œil sur l'écran pour voir le nom de la fille.

Paul s'arrêta un instant, comme s'il doutait encore de ce qu'il avait vu. Anderson était de plus en plus attentif.

— Alors, reprit Paul, le système affiche normalement l'horaire d'entrée en regard des coordonnées personnelles, et enregistre l'horaire de sortie... et bien il y avait un message d'erreur à la place de l'heure d'entrée. Darius a vu que je fixais l'écran et il a eu une réaction bizarre : il a fermé d'un geste l'application en bougonnant à propos de bugs jamais corrigés... vous y croyez, vous, aux bugs de contrôleur d'identité ?

— Pas un instant, et je suis bien placé pour savoir que ça n'existe pas. La conclusion logique serait que la fille est rentrée sans implant, mais qu'elle en avait un en sortant.

— C'est ce que je pense, approuva Paul, et sur le moment j'ai gardé ça pour moi parce que je n'ose pas imaginer ce que ça signifie et que je tiens à ma tranquillité.

— Alors pourquoi m'en parler ?

— Vous savez que quelqu'un nous écoutait du couloir ; je ne suis pas certain d'être encore en sécurité et ma meilleure chance de le rester c'est que cette affaire soit traitée au plus vite.

Anderson laissa échapper un rire bref et presque inaudible :

— Depuis que j'ai quitté la brigade tout le monde me manipule lança-t-il d'un ton joyeux, au moins je me sens utile !

— Il y a aussi, reprit Paul, l'histoire de cette fille sans implant trouvée dans le deuxième district. Je suppose qu'il y a un lien



et je déteste l'idée que le centre soit mêlé à tout ça. Zakarian est un type bien, et je le pensais aussi de Darius, mais maintenant je ne sais plus.

Anderson termina sa bière et jeta le gobelet par la trappe du recycleur :

— Merci et soyez prudent Paul, dit-il en se levant, on ne sait pas à qui nous avons affaire ; il vaut mieux ne rien changer à vos habitudes.

Paul hocha la tête gravement, et son regard s'attarda sur les clients des loges voisines tandis qu'Anderson s'éloignait.

\*

Chann était rentrée vers dix-neuf heures, après une après-midi studieuse au laboratoire de biologie du campus scientifique. Il n'y avait aucun message d'Anderson et comme elle avait faim elle démarra la préparation d'un dahl sérieusement épicé, pour deux. Anderson

arriva une demi-heure plus tard et s'empressa de dresser la table pendant qu'elle réservait leur dîner à température.

— Alors quoi de neuf ? demanda-t-elle quand ils furent installés au salon, un verre en main.

Anderson lui sourit affectueusement :

— Rien n'est clair pour l'instant, mais il y a une convergence d'informations et d'évènements, dit-il.

— Et plus précisément, demanda Chann.

— Plus précisément, Rajani recrute des esclaves sexuelles pour animer ses soirées. D'autre part, je crois que le centre d'accueil envoie de jeunes clandestines au Centre de Soins où on leur greffe un implant d'identité, sans lequel elles ne pourraient pas sortir du troisième district. Autant dire qu'elles sont totalement dépendantes de l'organisation qui gère ce réseau.

Chann le dévisageait intensément, stupéfaite :

— Tu ne traites pas cette affaire seul j’espère, s’exclama-t-elle, il faut appeler Felicidad.

— C’est allé assez vite, mais j’ai pris contact avec elle et je partage mes informations ; avant tout il y a des personnes à protéger et il vaut mieux les laisser dans l’ombre pour l’instant.

— Pardonne-moi Anderson, je n’ai jamais su quelles étaient tes priorités.

— Ce ne sont plus les mêmes qu’au temps du Capitaine Hill mais tu ne le sais pas forcément.

Chann allait répondre lorsque son EnergyPhone lui présenta l’appel de Siriane. Elle montra l’écran à Anderson en se retirant vers sa chambre, dont elle ferma la porte.

Anderson se resservit un verre de vin et parcouru les nouvelles de la journée sur Second District News sans que rien n’attire son attention, mis à part la nouvelle coupe de cheveux de Charlene Brooks. Il se leva pour sortir le dahl du réchauffeur en

entendant Chann revenir de sa chambre. Elle était pâle et nerveuse :

— C'est urgent, dit-elle, Siriane n'a pas pu se libérer pour appeler ; on a perdu une journée

— Perdu pour quoi faire ? Explique-moi calmement s'il te plait.

— La nuit du meurtre sur July First il y avait une de ces horribles fêtes chez Rajani. A cinq heures du matin Dell a trouvé deux filles et les a mises dans un cabélec en leur donnant une adresse dans le troisième district, où vous deviez pouvoir les retrouver. Dans la journée, il a vu les informations et pense avoir reconnu une des deux filles.

— Tu as l'adresse bien sûr ?

— Oui, et le numéro de la logeuse ; tu dois y aller immédiatement !

— Non, c'est Felicidad que ça concerne maintenant. Elle enverra une équipe pour mettre la fille en sécurité, en supposant

qu'elle soit bien arrivée. Dell a vu Rajani depuis ?

— Non, Rajani a quitté la résidence le matin en faisant savoir qu'il serait absent deux jours ; il doit rentrer demain.

— J'appelle Felicidad de suite.

Anderson retourna s'asseoir au salon et parla brièvement avec Felicidad. Chann resta debout devant lui en écoutant leur échange.

— Mangeons maintenant, dit-il en posant l'EnergyPhone sur la table basse.

— Je crois que je n'ai plus faim.

— Allons ne t'inquiètes pas. Dell a pu appeler Siriane, c'est qu'il n'est pas en danger. D'ailleurs Rajani ne sait pas forcément qu'il a vu les filles. Si elles ont pu quitter la soirée elles auraient très bien pu appeler le cabélec elles-mêmes.

Ils se mirent à table et Anderson commença son repas avec appétit tandis que Chann traçait des sillons courbes dans le dahl avec sa cuillère.

— A ton avis qu'est-ce qui s'est passé, demanda-t-elle ?

— Je suppose que les filles devaient être récupérées en fin de nuit par ceux qui les ont amenées. Elles ont peut-être été vues quittant la propriété et interceptées à la descente du cabélec. Reste à expliquer d'où venait la fille sans implant et pourquoi on l'a exécutée.

Anderson terminait son assiette quand Felicidad le rappela. Il écouta en hochant plusieurs fois la tête :

— Que sait-on d'elle ? demanda-t-il.

Il leva soudain les yeux sur Chann, une expression de surprise dans le regard :

— Indah, s'exclama-t-il, c'est une fille qui est passée par le foyer, et le Centre de Soins il y a quelques jours ! S'il te plaît, Felicidad, préviens-moi avant de faire une descente là-bas, il faut que parle à Gopal.

Chann n'entendit pas la réponse de Felicidad mais le visage d'Anderson se ferma

brutalement avec un air de dureté qu'elle lui avait rarement vu.

— C'est très clair, lâcha-t-il sèchement. Et merci de me tenir au courant.

Il posa brutalement l'appareil, tout en tension contrôlée. Chann l'interrogeait du regard.

— Felicidad fait son travail, dit-il, c'est moi qui accepte mal que les rôles ont changé.

Son visage se détendit et un bref rictus ironique le releva d'un côté :

— Je dois admettre qu'elle a raison, reprit-il. Si le foyer est impliqué, ça peut remonter à Gopal ; il est en relation avec Rajani et United Mankind est dépendant du conseil.

Chann était choquée et parfaitement incrédule :

— C'est Gopal qui aurait organisé ça ?

— Je ne crois pas, mais je comprends la position de Felicidad ; s'il est complice il ne doit pas être alerté.

— Alors que vas-tu faire ?

— J’aimerais bien le savoir, répondit-il dans un ricanement.

\*

Dell rentra de sa promenade quotidienne dans le parc en fin de matinée. Il accrochait sa veste dans l’entrée quand il entendit un bruit de pas dans son salon. Il entra dans la pièce et trouva Rajani devant la baie vitrée, lui tournant le dos.

— Vous m’attendiez ?

— Oui, nous devons parler.

Rajani se retourna ; il avait en main un pistolet magnétique de petit format.

— Qu’est-ce qui devrait m’empêcher de me débarrasser de vous ? demanda-t-il.

Dell sentit une sueur froide descendre le long de son dos.

— Vous auriez dû partir quand je vous l’ai proposé, continua Rajani, maintenant la situation est difficile.



Dell fut un peu rassuré, Rajani voulait parler ; s'il était venu l'abattre ce serait déjà fait.

— Difficile, mais peut-être négociable, répondit-il, je ne vois pas quel intérêt j'aurais à vous créer des problèmes.

— C'est déjà fait, lança Rajani.

— Je le regrette, mais j'ai réagi sans réfléchir et ces filles avaient besoin d'aide.

Rajani haussa les épaules, rentra le pistolet dans la poche de sa veste, et vint s'asseoir dans l'élégant canapé.

— Les agents de sécurité ont paniqué. Une des filles n'avait pas d'implant d'identité et allait être interceptée, puis interrogée. Ils ont fait ce qu'ils pensaient devoir faire. A qui avez-vous parlé ?

Dell eut une brutale remontée de stress. Il fallait répondre et il manquait de temps pour réfléchir ; il choisit de dire la vérité, convaincu que Rajani pouvait retrouver la trace de son appel.

— J'ai appelé Siriane, c'est la seule à qui je fais confiance.

Rajani le regarda avec une profonde lassitude et reprit la parole sur un ton fataliste :

— Bien sûr, Siriane, la mère de Chann qui vit maintenant chez Anderson Hill. Et vous pensiez que ça resterait entre vous ?

— Non, je voulais qu'Anderson soit impliqué. Vous avez tenté de corrompre Siriane et je ne l'ai pas accepté. Siriane est plus qu'une amie, c'est la personne qui a toujours pris soin de moi.

Rajani regarda longuement le parc par la baie vitrée, les mains croisées en repos sur ses genoux.

— On ne pourra pas prouver que je suis à l'origine du décès de cette fille, dit-il, parce que ce n'est pas le cas. Ma sexualité ne regarde que moi et j'ai toujours payé généreusement celles qui ont librement participé à mon plaisir. Mais la discrétion est une obligation dans ma position, et vos

confidences à Siriane ne manqueront pas de faire leur chemin. Que proposez-vous pour sortir de cette situation ?

Dell était resté debout et il se mit à marcher, l'air pensif. Arrivé à l'extrémité du canapé il saisit la statue de bronze qui trônait sur une sellette d'acajou, se retourna d'un bloc et l'écrasa de toute sa force sur la tête de Rajani dont le visage refléta brièvement une totale stupéfaction, avant qu'il ne tombe en avant, offrant une épouvantable vision de cheveux et de cervelle mêlés. Dell tremblait de tout son corps. Il laissa tomber la statue sur le tapis, respira longtemps et profondément pour retrouver un peu de calme. Il regarda longuement le corps, puis il plongeât la main dans la poche de Rajani et sortit le pistolet magnétique ; il n'était pas chargé. Dell sembla se tasser sur lui-même et il traversa la pièce pour débrancher le câble d'alimentation de son bureau digital. Il sortit ensuite par la baie vitrée, marchant d'un pas

pesant vers le vieux cèdre. A bout de bras, il réussit à se saisir de la branche la plus basse, se hissa jusqu'à l'enfourcher, puis se pencha en avant, un peu comme Rajani s'était effondré, et ses mains tremblaient tandis qu'il façonnait avec le câble un nœud coulant pris autour de son cou et l'attachait solidement à la branche. Puis il se laissa tomber de tout son poids sous le cèdre en pensant à Dorian Gray. Il n'était pas encore froid qu'un écureuil curieux lui sautait déjà sur l'épaule.

\*

Le regard d'Anderson fit le tour de la salle, s'attardant sur un éclat de peinture prolongé d'une rayure profonde. Ce n'était pas une cellule d'interrogatoire comme il les avait longtemps fréquentées, ni une salle de réunion conventionnelle ; quelque chose entre les deux, avec une porte blindée et aucune fenêtre. Felicidad assistait à

l'entretien. Ils étaient trois autour de la table, plus lui. Le patron de la Brigade Criminelle s'appelait Georges Bern, et Anderson le connaissait depuis longtemps. C'était un homme calme et pondéré d'une soixantaine d'années, nettement en surpoids, qui n'élevait jamais la voix. On ne savait pas toujours s'il parlait pour lui-même ou pour être entendu. Il reprit la parole avec l'air de s'excuser :

— Il s'agit quand même de l'homicide du Maître du Conseil et rien ne doit être négligé, d'autant que la motivation de Dell reste incertaine. Voulez-vous relire votre témoignage, et peut-être le compléter avant de l'authentifier ?

Anderson se servit un peu d'eau, vida le verre et le reposa sur la table.

— Ce n'est pas nécessaire, je n'ai rien oublié, dit-il en posant la main sur le capteur. De votre côté, acceptez-vous de partager quelques informations, avec le porte-parole de United Mankind ?

Georges Bern lui sourit aimablement :

— Votre position n'est pas enviable : votre foyer du troisième district est effectivement impliqué.

— Je vous ai fait part de mes soupçons de complicité du foyer et du Centre de Soins avec le réseau d'exploitation des clandestines. Est-ce confirmé ?

Le capitaine Bern se leva lourdement et s'adossa au mur, les mains dans les poches d'un pantalon démodé, mais confortable :

— Ces chaises sont détestables, dit-il. Anderson, à aucun moment vous n'avez été personnellement incriminé dans cette affaire, et je ne vois pas d'inconvénient à partager des informations qui seront bientôt publiques. Il s'agit surtout du témoignage de la dénommée Indah, envoyée chez Rajani pour assurer des services sexuels. Elle vient, comme beaucoup d'autres, de la zone HOA d'Afrique de l'Est. Je passe les détails sur son recrutement, son transit vers l'Union, son accueil dans le troisième district et son

initiation professionnelle ; c'est sordide et ça ne vous apprendrait rien.

Anderson approuva d'un signe de tête et son regard croisa celui de Felicidad.

— Ce qui vous concerne, continua Georges, c'est que Kipling a utilisé son accès au Centre de Soins pour monter, avec un des médecins, un petit commerce très lucratif. Il y envoyait de jeunes clandestines qui recevaient un implant d'identité récupéré sur des cadavres, ce qui leur était nécessaire pour accéder aux districts de leurs clients. Kipling maintient qu'il ignorait tout de leurs activités et qu'il s'agissait simplement de légaliser leur présence dans l'Union, dans le cadre de l'action humanitaire bien sûr.

— Pensez-vous que d'autres personnes de l'équipe sont impliquées ou que Kipling agissait seul ?

— C'est ce qu'il a déclaré, et c'est ma conviction, ce qui n'exclue pas la complicité passive de ceux qui se doutaient de quelque chose mais préféraient regarder ailleurs.

— Vous incluez Gopal ?

Georges Bern regarda ses pieds avant de répondre.

— Nous l'avons interrogé et je me suis demandé pour quelle raison il vous avait confié cette mission d'investigation. Je crois qu'il avait compris qu'il se passait quelque chose de louche et qu'il a fait confiance à votre, comment dire... votre atavisme d'ancien capitaine de brigade pour régler l'affaire.

Anderson prit un instant pour digérer l'information et décida qu'elle ne pouvait que contribuer positivement à ses relations avec Gopal.

— Vous me rendez un service que je n'oublierai pas, dit-il.

— J'en prends bonne note, acquiesça le capitaine Bern avec un sourire. Avez-vous d'autres questions ?

— C'est peut-être secondaire, mais j'aimerais savoir ce que vous avez trouvé sur la fille de July First.

Le capitaine Bern se tourna vers Felicidad. Elle ne parla pas tout de suite,



prenant le temps de rencontrer le regard d'Anderson.

— Siriane a apporté quelques éléments de réponse, énonça-t-elle. Elle avait vu la fille lors d'une soirée précédente chez Rajani et la plupart des hommes présents semblaient la connaître. D'autre part, sa présence dans le premier district reste inexplicable en absence d'implant d'identité, sauf si elle y est née et qu'elle a toujours vécu dans la clandestinité. C'est aussi ce qu'Indah a compris de leur échange dans le cabélec, mais la fille était assez incohérente.

Le ton de Felicidad était ferme et factuel, mais tout son visage reflétait une profonde indignation.

— De fait, reprit-elle, nous sommes convaincus qu'elle a été élevée et maintenue dans l'état de jouet sexuel, sans existence légale, pour le plaisir de quelques notables du premier district. Son évasion leur a posé un problème majeur. Personnellement, je doute que l'on arrive à réunir les témoignages qui permettraient de

faire condamner les coupables et complices de cette affaire.

Ils s'interrogèrent du regard, mais personne n'avait d'autre question. Ils se levèrent et quittèrent la salle en silence.

\*

Aussitôt revenu à son bureau, Anderson appela Chann pour lui apprendre le drame qui s'était déroulé chez Rajani, avant qu'elle ne l'apprenne par les médias. Elle réagit par une crise d'angoisse et il eut du mal à comprendre ce qu'elle disait à travers les sanglots qui étouffaient sa voix. Elle était bouleversée et terriblement inquiète pour Siriane. Anderson la rassura de son mieux — c'est Felicidad en personne qui l'avait interrogée — mais sans réussir à la calmer vraiment. Il lui demanda de l'attendre à la maison et pu joindre Salimah immédiatement :

— Je rappelle Chann, dit-elle, et je vais la retrouver ; tu peux te libérer ?

— La crise va éclater ici, et je n'ai encore vu personne. Il faut que je parle à Gopal et Ashley mais je vais essayer de reporter le débriefing et vous rejoindre le plus tôt possible.

Salimah répondit froidement :

— Demande-toi si United Mankind c'est plus important que Chann, Siriane et moi, tu sauras ce que tu dois faire.

Elle raccrocha sans lui laisser le temps de répondre et les épaules d'Anderson s'abaissèrent un peu. Il se leva sans l'énergie habituelle et sortit en évitant le regard intense du loup blanc, puis se dirigea vers le bureau de Gopal. La porte était ouverte ; il entendit Ashley Beresford avant d'être vu et s'arrêta pour écouter :

— Nous devons fermer le centre, disait-elle, ce sera la preuve de notre indignation et de notre bonne foi.

Il eut un bref silence avant que Gopal réponde fermement :

— Il y a d'autres enjeux Ashley, fermer le centre ce serait discréditer toute l'équipe et renvoyer à la rue ceux qui le fréquentent ; c'est hors de question.

— Ne croyez pas m'intimider, retourqua Ashley d'une voix qui montait en tension, je sais que vous redoutez les révélations que certains pourraient faire, et c'est pour ça que vous les protégez.

— Parce que vous ne vous doutiez de rien ? demanda Gopal sans ironie, vous qui ne manquez aucune réception des membres du Conseil vous n'avez jamais entendu la moindre rumeur sur les soirées de Rajani ?

Anderson fit silencieusement demi-tour et se dirigea vers l'ascenseur en sortant son EnergyPhone. Il envoya un bref message à Gopal : "Urgence personnelle ; laissons décanter, nous ferons le point demain", puis un autre à Chann et Salimah : "Je rentre".

Il les trouva au salon, une théière et deux tasses sur la table. Chann se leva et il la

prit dans ses bras en lui parlant doucement :

— Ne t'inquiètes pas, Siriane n'est plus en danger et elle a déjà vécu des moments plus durs ; la violence est passée maintenant, Alekseï aussi est bouleversé et lors de son interrogatoire il a exprimé des regrets sur sa conduite.

Chann le repoussa sans brutalité :

— Mais elle a perdu toute confiance en lui, et Dell était son unique soutien. J'ai peur qu'elle veuille le suivre... sa voix se brisa.

— Non Chann. J'ai parlé avec Felicidad ; elle a trouvé Siriane normalement éprouvée par la disparition de son ami, mais calme et sans désespoir.

— Alors pourquoi est-ce que je ne peux pas la joindre ?

Salimah s'était approchée et son bras entourait les épaules de Chann :

— Je sais que c'est difficile, mais laisse-lui un peu de temps. Elle n'est peut-être pas prête ; il y a beaucoup de peine et de culpabilité.

— Mais je suis capable de partager ça, balbutia Chann sans retenir ses larmes.

— Siriane ne le sait peut-être pas encore.

Sa main caressait l'épaule de Chann, comme pour la réchauffer, et elles reprirent place ensemble sur le canapé.

Anderson attrapa une tasse et s'installa dans le fauteuil opposé, allongeant ses jambes sous la table :

— Je crois que j'ai besoin d'autre chose que de thé, dit-il, mais je vais me montrer héroïquement solidaire.

Un pauvre sourire éclairci le visage de Chann :

— On t'a connu plus ambitieux dans l'héroïsme, mais je te remercie d'être venu ; j'ai besoin de vous deux. Salimah, tu peux rester ?

Salimah la regarda avec tendresse, puis se tourna vers Anderson dont les paupières semblaient vouloir chasser une irritation soudaine. C'était certainement l'expression

d'émotion la plus radicale qu'il puisse produire, bien malgré lui.

— Je n'ai aucune objection, dit-il.

\*

Anderson savait que Gopal arrivait bien avant Ashley et il voulait lui parler en tête à tête avant leur réunion de crise. Les locaux de United Mankind étaient silencieux lorsqu'il pénétra dans le hall pour se rendre directement à son bureau. Gopal se leva pour l'accueillir ; il avait préparé du café qui attendait sur la table basse, entre de profonds fauteuils.

— Vous allez peut-être m'en vouloir, dit-il avec un sourire, mais je suis content que vous soyez là pour partager nos problèmes.

— On dit que c'est dans l'adversité que se révèlent les amis, répondit Anderson en riant, mais je serais prêt à échanger un peu d'amitié contre de la tranquillité.

— Essayons de trouver les deux, conclu Gopal en s'installant.

Anderson servit le café et déclara d'un ton aimable :

— Je ne vous en veux même pas de m'avoir envoyé au front sans me prévenir.

Le sourire de Gopal s'élargit :

— Je n'avais que de vagues soupçons, et aucune idée de ce qui se passait vraiment. Finalement, ça nous a échappé à tous les deux.

— L'abcès est crevé, mais il reste un peu de nettoyage à faire, non ?

— Et bien, c'est ce dont il faut parler ensemble. Pour l'instant, l'enquête n'a pas identifié de complice de Kipling mais ce trafic durait depuis plus d'un an ; les permanents du centre ont eu le temps de d'observer des anomalies.

Anderson approuva d'un hochement de tête, et signifia du regard qu'il attendait la suite.



— Par ailleurs, continua Gopal, la dépendance financière de United Mankind a peut-être incité ses administrateurs à ignorer les signes de..., il hésita en cherchant ses mots, de la dépravation morale de certains membres du conseil.

Gopal termina son café :

— Que pensez-vous de la situation ?

— Pour moi, l'addition de ces deux points témoigne d'une forme de corruption.

Gopal se redressa dans son fauteuil mais le laissa continuer :

— Pourtant, je ne crois pas qu'il faille couper des têtes mais faire notre mea culpa, réaffirmer nos valeurs et expliquer comment nous entendons les défendre à l'avenir. Je suis invité à m'exprimer demain sur Second District News, et je veux pouvoir le faire avec honnêteté et conviction.

— Je partage entièrement votre point de vue, répondit Gopal après un silence. Je vous propose de s'en tenir là pour l'instant, et de travailler ce matin avec Ashley sur le

contenu de votre intervention. Ceci dit, je préférerais qu'on évite certains mots, même entre nous.

Une demi-heure plus tard, ils s'installaient avec Ashley en salle de réunion pour préparer un plan de conférence de presse lorsque Charlene Brooks contacta Anderson qui transféra l'appel en visioconférence. Elle les informa de la décision de l'équipe éditoriale de traiter les divers aspects de l'affaire sous forme de docufiction illustrant l'information par la reconstitution des scènes les plus dramatiques et l'intervention de plusieurs témoins, dont Anderson.

— A vous de voir si ce format vous convient, conclu-t-elle, mais il nous faut votre accord tout de suite.

— Je comprends bien l'urgence Charlene, je vous promets la réponse d'ici un quart d'heure.

Il coupa la communication en interrogeant du regard Gopal, puis Ashley qui prit la parole d'un ton indigné :

— C'est inacceptable, nous n'allons pas nous prêter à cette parodie indécente !

Gopal se tourna vers Anderson :

— C'est aussi votre position ?

— Nous avons un quart d'heure devant nous, dit-il posément, c'est suffisant pour évaluer les avantages et les inconvénients de ce scénario.

Ashley se leva, le toisant avec mépris :

— Je refuse d'envisager cette mascarade ; vous y travaillerez sans moi !

Elle sortit de la salle à grands pas et Anderson quitta sa place pour refermer la porte derrière elle :

— Que dites-vous de ça ? demanda-t-il sans se rasseoir.

Comme souvent lorsqu'il devait s'exprimer avec prudence, Gopal se leva à son tour pour marcher de long en large, les mains jointes dans le dos.

— A vrai dire je ne suis pas très surpris, bien qu’Ashley ne nous ait pas habitués à cette véhémence. Nous avons déjà eu un échange assez vif hier, et je me suis demandé si elle ne préparait pas les conditions d'un départ la tête haute et la fierté en étendard.

— Avec quelles motivations ?

— J’ai remarqué au fil de nos années de collaboration que son idéal humaniste pouvait faiblir devant les difficultés du quotidien et cette explication nous évitera de plus graves interrogations. Que conseillez-vous pour demain ?

— Je vois un intérêt à jouer le jeu. Il y a tellement d’éléments dramatiques et scandaleux à scénariser que les détails seront écartés. Le public se souvient de moi comme du Capitaine Hill et je peux négocier avec Charlene de mettre en scène l’instinct de l’ancien policier sans établir de lien formel entre Kipling et nous.

— Et nous ferons notre conférence de presse plus tard, quand le spectacle sera terminé, conclut Gopal. Vous pouvez la rappeler.

\*

La crémation du corps de Dell eut lieu deux jours plus tard. Vandana était rentrée de voyage pour gérer l'inhumation et la succession de Rajani mais elle se fit représenter par Leandro, qui eut quelques mots d'amitié en son nom. A la sortie de la cérémonie, Chann et Siriane s'embrassèrent longuement sans que la chose soit difficile, tandis qu'Alekseï restait en retrait. Puis Siriane se tourna vers Salimah et Anderson avec émotion :

— Je sais ce que vous représentez pour Chann, et ma reconnaissance est immense. J'ai envers vous comme envers elle une dette que je ne pourrais jamais effacer.

Chann s'avança et lui prit le bras :

— C'est pourtant facile, dit-elle, il suffit de trouver une place pour nous dans ta vie.

Siriane détourna un regard devenu brillant :

— Merci pour ces mots Chann, beaucoup de chose devraient changer, je le désire vraiment.

Elle les regarda de nouveau tous les trois et Salimah fut émue par le mélange de courage, d'affection et de tristesse qu'elle lut dans ce regard. Siriane s'éloigna pour rejoindre Alekseï qui l'emmena sans manifester sa présence, sa grande carcasse hésitante voutée par la culpabilité. Ils prenaient le chemin du retour lorsqu'Anderson reconnu avec surprise la silhouette familière qui s'approchait à contre-jour. Felicidad avait attendu leur sortie. Anderson se tourna vers Salimah :

— Ne m'attendez pas, lança-t-il, je rentrerai plus tard.

Felicidad l'ignore et se présenta aux deux femmes :

— Je suis Felicidad, je voulais vous rencontrer et c'était plus simple comme ça ; j'espère que le moment n'est pas trop mal choisi.

— Je ne crois pas, répondit Salimah, et toi Chann ?

Chann était pétrifiée : l'image de Lola sur l'écran et la sensation des mains de Rajani sur sa poitrine la submergeaient sans qu'elle puisse réagir.

Felicidad lui prit le bras et l'écarta un peu des autres en leur tournant le dos :

— J'ai repensé cent fois à ce que tu as vécu, Chann, et je m'étais promis de te demander pardon. Une autre fois peut-être, j'essaierai de t'expliquer.

Chann avait la gorge nouée et ne pouvait répondre, mais elle posa sa main sur celle de Felicidad qui la remercia d'un sourire chaleureux avant de se tourner vers Salimah :

— J'ai quelques informations à partager avec le Capitaine, je veux dire avec

Anderson, enfin peu importe. Mais j'espère que nous nous reverrons.

— Ce sera un plaisir, acquiesca Salimah en entraînant Chann vers la sortie.

Anderson et Felicidad se retrouvèrent face à face. Elle était détendue, pleine de l'énergie qu'elle venait de recevoir, et lui un peu déstabilisé.

— Je crois que je pourrais me passer des informations, dit-il, mais tu as bien fait de venir.

Il vit Felicidad se raidir comme s'il lui avait jeté un seau d'eau froide.

— Vous n'êtes plus en position d'approuver ou pas ce que je fais.

— C'est juste, dit-il, alors je me contenterai des informations.

Felicidad eut du mal à ne pas rire :

— Vous me manquez, dit-elle, mais parfois j'ai honte de la place que je vous ai laissé prendre.



— J'étais capitaine de brigade et je ne le suis plus ; j'aimerais beaucoup que tu cesses de me vouvoyer.

Felicidad soupira et lui tourna le dos. Anderson admira les épaules, la taille et les jambes ; elle était superbe.

— Kipling est en détention avec de lourdes charges contre lui, dit-elle en se retournant, il parle beaucoup et nous vérifions chacune de ses déclarations. Il a livré ses clients, ce qui a permis d'arrêter les principaux organisateurs de la traite des clandestines. J'ai assisté à chaque interrogatoire ; nous avons tenté d'identifier le maximum de personnes impliquées, sans établir de complicité active d'autres permanents du foyer. Mais la responsabilité de United Mankind a été évoquée à plusieurs reprises ; quelqu'un du bureau aurait été très actif pour obtenir l'autorisation administrative d'accueil de clandestins et pour leur donner un accès direct au Centre de Soins. L'interrogatoire

de Gopal a conduit à une hypothèse unique ; il s'agirait d'Ashley Beresford.

Anderson manifesta son incrédulité d'un mouvement de dénégation :

— Je ne peux pas y croire ; on peut douter de la sincérité de son engagement, mais pas l'imaginer complice d'un trafic sexuel !

— Non bien sûr, mais elle avait peut-être des raisons de pas chercher à connaître la vérité.

— Je vois ce que tu veux dire ; quelqu'un ayant sur elle l'influence de sa haute position lui aurait suggéré de faire ces démarches, pour le bien de jeunes clandestins qui n'ont aucune chance d'être régularisé, c'est ça ?

— C'est ce que nous pensons ; il a suffi de rassurer sa conscience en évoquant les possibilités d'emploi des jeunes.

Anderson posa sa main sur l'épaule de Felicidad :

— Tu n'étais pas supposée me communiquer ces informations, mais elles nous permettront peut-être d'éviter un scandale. Encore une fois ton aide est précieuse ; merci Felicidad.

— N'hésite pas si tu en as encore besoin, dit-elle d'un air résigné, j'ai du mal à refuser.

Elle fit demi-tour et s'éloigna d'un pas rapide tandis qu'il suivait du regard le discret balancement de ses hanches.

## Epilogue

Gopal se leva, l'air un peu solennel, et son regard fit le tour de la salle de réunion, s'arrêtant avec bienveillance sur chaque visage :

— En conclusion, dit-il, j'ai été très heureux d'animer ce premier conseil d'administration dans sa nouvelle composition. Je suis certain que votre présence dans notre équipe, Salimah et Alistair, marque un renouveau décisif pour United Mankind.

Les nominés échangèrent un sourire complice, tandis qu'Anderson étirait ses jambes sous la table. Alistair MacLeod leva son verre d'eau minérale :

— Je bois à notre avenir, répondit-il avec bonhomie, mais je vous rappelle que nous sommes déjà bien occupés, Salimah et moi, j'espère que vous ne comptez sur nous pour faire le travail des permanents !

Quelques rires fusèrent et Anderson se leva :

— Autant que possible, lança-t-il, laissez-moi trouver dans nos dossiers de quoi vous convaincre.

Il fit glisser un panneau coulissant, découvrant un meuble bar parfaitement équipé et une armoire à vin abritant plusieurs dizaines de grands crus.

Gopal et Alistair partirent les premiers pour aller dîner ensemble, Anderson ayant indiqué qu'il n'oublierait pas de mettre les locaux sous surveillance en partant. Il se tourna vers Salimah :

— Tu n'étais pas encore venue, n'est-ce pas ?

— Non, nous avons échangé par visio avec Gopal et Alistair. Vos locaux sont très agréables.

— Nous avons un bureau de passage que tu pourras utiliser en cas de besoin. Quant à Alistair, je doute que sa récente nomination en remplacement de Rajani lui

laisse beaucoup de temps pour nos affaires. Mais sa participation au conseil d'administration est un atout précieux.

— C'est un homme remarquable, autant par son intelligence que son humanité.

Ils quittèrent la salle de réunion.

— Où es ton bureau ? demanda Salimah.

— Viens, je t'invite dans ma tanière, mais on n'est jamais sûr d'en ressortir intact...

Salimah prit la taille d'Anderson, inclinant la tête vers son épaule. Il posa son bras sur son épaule, la serrant brièvement contre lui. Ils suivirent le couloir l'un contre l'autre jusqu'à son bureau resté ouvert.

— Quelqu'un nous attend, dit-il en la retenant d'entrer.

Depuis l'ouverture, le regard de Salimah fit le tour de la pièce au confort élégant.

— Je comprends que tu aies quitté la Brigade, dit-elle en riant, mais je ne vois personne.

La tenant toujours par l'épaule, il la fit entrer dans le bureau et se retourner face à l'affiche de White Wolf Veggies. Salimah se serra un peu plus fort contre lui :

— Il y a longtemps qu'elle est là ? demanda-t-elle.

— Tu te souviens de la soirée avec les maraîchers après le triomphe de Chann, quand Soana a proposé ce logo ?

— Comment oublier Soana ? dit-elle en plongeant son regard dans le sien.

Il l'embrassa sur le front avant qu'elle ne puisse réagir :

— L'affiche était là dès le premier tirage et j'ai complètement oublié Soana.

\*

Sortant de sa chambre, Chann s'arrêta à l'entrée du salon ; un ballet holographique

se déroulait dans la pénombre, les danseurs évoluant sur une scène immense qui trouvait mystérieusement sa place entre la cloison de la salle d'eau et le mur du jardin. Anderson était assis dans un fauteuil, un verre à la main, et Salimah, présente ce soir et peut-être pour la nuit, était étendue sur le sofa. Chann les regarda un moment, puis elle s'avança dans la pièce, s'interposant entre eux et la chorégraphie. Anderson effleura un boitier sur la table et le spectacle s'effaça tandis que la luminosité ambiante revenait progressivement.

— Pardonnez-moi d'interrompre, dit-elle, on pourrait se parler maintenant ?

Elle semblait grave plus qu'inquiète. Salimah se redressa pour lui laisser une place près d'elle :

— Bien sûr Chann, que se passe-t-il ?

Elle s'installa et Anderson tourna son fauteuil vers elle :

— Tu as parlé avec Siriane ?



— Oui, assez longtemps ; elle va très bien, ne vous inquiétez pas. Simplement, c'est si inattendu...

— Qu'est-ce qui est inattendu ?

Anderson et Salimah étaient troublés par l'attitude de Chann ; elle semblait sous le coup d'une forte émotion.

— Le père de Siriane est mort, dit-elle, et il lui a laissé la moitié de sa fortune. Il vivait seul depuis plusieurs années et le reste est légué à diverses fondations.

— La voilà enfin libre de reconstruire sa vie, s'exclama Anderson, c'est une excellente nouvelle !

Salimah attendait la suite, et Chann se tourna vers elle :

— Elle me propose de m'installer avec elle, dit-elle sans retenir ses larmes, mais c'est tellement soudain ; je ne sais pas ce que ça signifie et je me sens tellement en sécurité avec vous.

Anderson se leva et s'assit près d'elle, sur l'accoudoir :

— Mais tu n’as plus besoin de nous pour être en sécurité ; tu nous as montré ta force et ta détermination dans les pires difficultés.

Chann essuya ses yeux d’un revers de main, lui sourit et prit la main de Salimah :

— Vous aussi, vous avez quelque chose de risqué à construire, leur dit-elle, surtout si Anderson continue à cuisiner, mais je crois que vous vous débrouillerez sans moi.